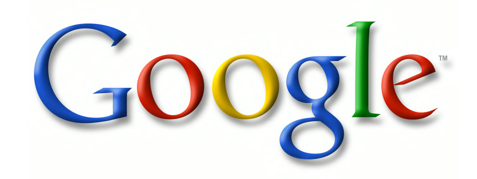
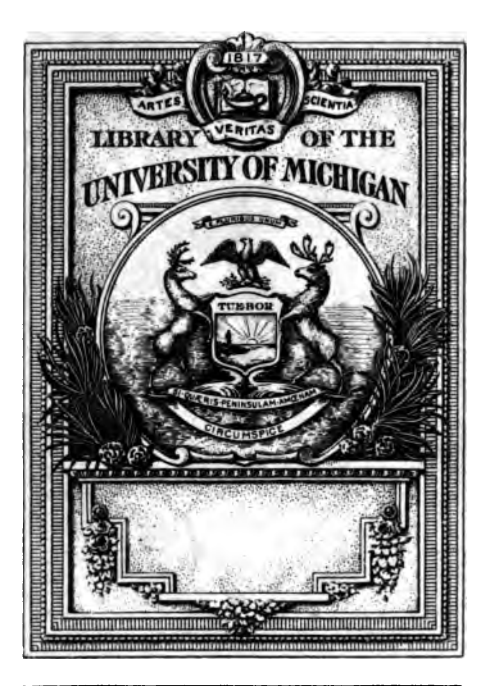
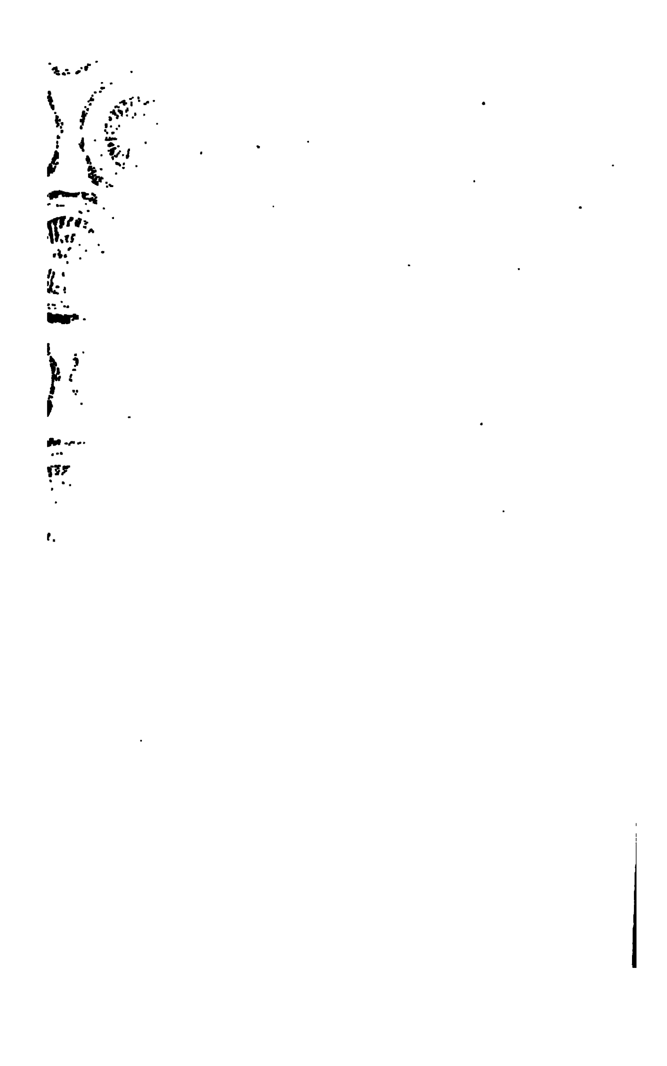

Google


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


UNIVERSITY OF MICHIGAN


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



DES

AMIS DES LETTRES,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURS AUTEURS FRANÇAIS.

VOLTAIRE.

[illegible]

TOME I.

Paris.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

PRÉFACE

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

—

§ Ier.

Lorsque, vers le commencement du siècle où nous sommes, le czar Pierre jetait les fondemens de Pétersbourg, ou plutôt de son empire, personne ne prévoyait le succès. Quiconque aurait imaginé alors qu'un souverain de Russie pourrait envoyer des flottes victorieuses aux Dardanelles, subjuguer la Crimée, chasser les Turcs de quatre grandes provinces, dominer sur la mer Noire, établir la plus brillante cour de l'Europe, et faire fleurir tous les arts au milieu de la guerre, quiconque l'eût dit n'eût passé que pour un visionnaire.

Mais un visionnaire plus avéré est l'écrivain qui prédit, en 1762, dans je ne sais quel contrat social ou insocial, que l'empire de Russie allait tomber. Il dit en propres mots : « Les Tartares, ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres : cela me paraît infaillible. »

C'est une étrange manie que celle d'un polisson qui parle en maître aux souverains, et qui prédit infailliblement la chute prochaine des empires, du fond du tonneau où il prêche, et qu'il croit avoir appartenu autrefois à Diogène. Les étonnans progrès de l'impératrice Catherine II, et de la nation

russe, sont une preuve assez forte que Pierre-le-Grand a bâti sur un fondement ferme et durable.

Il est même de tous les législateurs, après Mahomet, celui dont le peuple s'est le plus signalé après lui. Les Romulus et les Thésée n'en approchent pas.

Une preuve assez belle qu'on doit tout en Russie à Pierre-le-Grand, est ce qui arriva dans la cérémonie de l'action de grâce rendue à Dieu, selon l'usage, dans la cathédrale de Pétersbourg, pour la victoire du comte d'Orlof, qui brûla la flotte ottomane tout entière en 1770.

Le prédicateur, nommé Platon, et digne de ce nom, passa, au milieu de son discours, de la chaire où il parlait au tombeau de Pierre-le-Grand, et, embrassant la statue de ce fondateur : C'est toi, dit-il, qui as remporté cette victoire; c'est toi qui as construit parmi nous le premier vaisseau, etc., etc. Ce trait que nous avons rapporté ailleurs, et qui charmera la postérité la plus reculée, est, comme la conduite de plusieurs officiers russes, un exemple du sublime.

Un comte de Shouvalof, chambellan de l'impératrice Élisabeth, l'homme de l'empire peut-être le plus instruit, voulut, en 1759, communiquer à l'historien de Pierre les documens authentiques nécessaires, et on n'a écrit que d'après eux.

§ II.

Le public a quelques prétendues histoires de Pierre-le-Grand; la plupart ont été composées sur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amsterdam, en quatre volumes, sous le nom du boyard Neste-

suranoy, est une de ces fraudes typographiques trop communes. Tels sont les mémoires d'Espagne, sous le nom de don Juan de Colmenar; l'histoire de Louis XIV, composée par le jésuite la Motte sur de prétendus mémoires d'un ministre d'état, et attribuée à la Martinière; telles sont l'histoire de l'empereur Charles VI, et celle du prince Eugène, et tant d'autres.

C'est ainsi qu'on a fait servir le bel art de l'imprimerie au plus méprisable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes; et il se trouve malheureusement des écrivains que la nécessité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages : de là tous ces insipides panégyriques et ces libelles diffamatoires dont le public est surchargé : c'est un des vices les plus honteux de notre siècle.

Jamais l'histoire n'eut plus besoin de preuves authentiques que dans nos jours, où l'on trafique si insolemment du mensonge. L'auteur qui donne au public l'histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand, est le même qui écrivit il y a trente ans l'histoire de Charles XII, sur les mémoires de plusieurs personnes publiques qui avaient long-temps vécu auprès de ce monarque. La présente histoire est une confirmation et un supplément de la première.

On se croit obligé ici, par respect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécusable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'histoire de Charles XII.

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, se faisait relire cet ouvrage à Commerci. Il fut si frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et si indigné de la hardiesse avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le sceau de son témoignage, la créance que mérite l'historien; et que, ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ses grands officiers d'en dresser un acte authentique [1].

Cet acte envoyé à l'auteur lui causa une surprise d'autant plus agréable qu'il venait d'un roi aussi instruit de tous ces événemens que Charles XII lui-même, et qui d'ailleurs est connu dans l'Europe par son amour pour le vrai, autant que par sa bienfaisance.

On a une foule de témoignages aussi incontestables sur l'histoire du Siècle de Louis XIV, ouvrage non moins vrai et non moins important, qui respire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet esprit de patriotisme n'a rien dérobé à la vérité, et n'a jamais ni outré le bien, ni déguisé le mal, ouvrage composé sans intérêt, sans crainte, et sans espérance, par un homme que sa situation met en état de ne flatter personne.

Il y a peu de citations dans le Siècle de Louis XIV, parce que les événemens des premières années, connus de tout le monde, n'avaient besoin que d'être mis dans leur jour, et que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toujours ses garans

[1] Il est imprimé au-devant de l'Histoire de Charles XII.

dans l'Histoire de l'empire de Russie, et le premier de ces témoins, c'est Pierre-le-Grand lui-même.

§ III.

On ne s'est point fatigué dans cette Histoire de Pierre-le-Grand à rechercher vainement l'origine de la plupart des peuples qui composent l'empire immense de Russie, depuis le Kamskatka jusqu'à la mer Baltique. C'est une étrange entreprise de vouloir prouver par des pièces authentiques que les Huns vinrent autrefois du nord de la Chine en Sibérie, et que les Chinois eux-mêmes sont une colonie d'Égyptiens. Je sais que des philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples; mais on a trop abusé de leurs doutes; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Égyptiens sont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'Égyptien Sésostris alla jusqu'au Gange; or, s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui est très-loin du Gange : donc il y alla ; donc alors la Chine n'était point peuplée; il est donc clair que Sésostris la peupla. Les Égyptiens, dans leurs fêtes, allumaient des chandelles; les Chinois ont des lanternes : donc on ne peut douter que les Chinois ne soient une colonie d'Égypte. De plus, les Égyptiens ont un grand fleuve : les Chinois en ont un. Enfin il est évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Égypte; car, dans le nom de la famille Yu, on peut trouver les caractères qui, arrangés d'une autre façon, forment le mot Menès. Il

est donc incontestable que l'empereur Yu prit son nom de Menès, roi d'Égypte, et l'empereur Ki est évidemment le roi Atoës, en changeant *k* en *a*, et *i* en *toës*.

Mais si un savant de Tobol ou de Pékin avait lu quelqu'un de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonstrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, et comme il étonnerait son pays par ses profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, et les plus respectés dans le petit pays d'occident, nommé France, sont les romans; ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains, qui n'ont jamais menti. Or, plus de vingt de ces livres authentiques déposent que Francus, fondateur de la monarchie des Francs, était fils d'Hector : le nom d'Hector s'est toujours conservé depuis dans la nation; et même, dans ce siècle, un de ses plus grands généraux s'appelait Hector de Villars.

Les nations voisines ont reconnu si unanimement cette vérité, que l'Arioste, un des plus savans Italiens, avoue dans son Roland que les chevaliers de Charlemagne combattaient pour avoir le casque d'Hector. Enfin, une preuve sans réplique, c'est que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens, leurs pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne; et ces nouveaux Troyens ont toujours conservé une si grande aversion pour les Grecs, leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir des jésuites chez eux; et c'est probablement parce qu'ils

avaient entendu dire que quelques jésuites expliquaient autrefois Homère aux jeunes lettrés.

Il est certain que de tels raisonnemens feraient un grand effet à Pékin et à Tobol : mais aussi un autre savant renverserait cet édifice, en prouvant que les Parisiens descendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier président d'un tribunal de Paris s'appelait Achille de Harlay. Achille vient certainement de l'Achille grec, et Harlay vient d'*Aristos*, en changeant *istos* en *lay*. Les Champs-Élysées, qui sont encore à la porte de la ville, et le mont Olympe, qu'on voit encore près de Mézière, sont des monumens contre lesquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes sont conservées dans Paris : on y juge les tragédies et les comédies avec autant de légèreté qu'elles l'étaient par les Athéniens ; on y couronne les généraux des armées sur les théâtres comme dans Athènes ; et en dernier lieu, le maréchal de Saxe reçut publiquement, des mains d'une actrice, une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Parisiens ont des académies qui viennent de celles d'Athènes, une église, une liturgie, des paroisses, des diocèses, toutes inventions grecques, tous mots tirés du grec ; les maladies des Parisiens sont grecques, *apoplexie*, *phthisie*, *péripneumonie*, *cachexie*, *dyssenterie*, *jalousie*, etc.

Il faut avouer que ce sentiment balancerait beaucoup l'autorité du savant personnage qui a démontré tout à l'heure que nous sommes une colonie troyenne. Ces deux opinions seraient encore combattues par d'autres profonds antiquaires : les uns

feraient voir que nous sommes Égyptiens, attendu que le culte d'Isis fut établi au village d'Issy, sur le chemin de Paris à Versailles ; d'autres prouveraient que nous sommes des Arabes, comme le témoigne le mot d'*almanach*, d'*alambic*, d'*algèbre*, d'*amiral*. Les savans chinois et sibériens seraient très-embarrassés à décider, et nous laisseraient enfin pour ce que nous sommes.

Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude sur l'origine de toutes les nations. Il en est des peuples comme des familles ; plusieurs barons allemands se font descendre en droite ligne d'Arminius : on composa pour Mahomet une généalogie par laquelle il venait d'Abraham et d'Agar.

Ainsi la maison des anciens czars de Russie venait du roi de Hongrie, Bela ; ce Bela, d'Attila ; Attila, de Turck, père des Huns ; et Turck était fils de Japhet. Son frère Russ avait fondé le trône de Russie: un autre frère, nommé Camari, établit sa puissance vers le Volga.

Tous ces fils de Japhet étaient, comme chacun sait, les petits-fils de Noé, inconnus à toute la terre, excepté à un petit peuple très-long-temps inconnu lui-même. Les trois enfans de ce Noé allèrent vite s'établir à mille lieues les uns des autres, de peur de se donner des secours, et firent probablement avec leurs sœurs des millions d'habitans en très-peu d'années.

Plusieurs graves personnages ont suivi exactement ces filiations, avec la même sagacité qu'ils ont découvert comment les Japonais avaient peuplé le Pérou. L'histoire a été long-temps écrite dans ce goût, qui

n'est pas celui du président de Thou et de Rapin de Thoyras.

§ IV.

S'il faut être un peu en garde contre les historiens qui remontent à la tour de Babel et au déluge, il ne faut pas moins se défier de ceux qui particularisent toute l'histoire moderne, qui entrent dans tous les secrets des ministres, et qui vous donnent audacieusement la relation exacte de toutes les batailles dont les généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'est donné, depuis le commencement du dernier siècle, près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle et de Pharsale : mais très-peu de ces actions ayant eu de grandes suites, elles sont perdues pour la postérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en sauraient par cœur toutes les lignes, et en compteraient toutes les syllabes ; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque soldat serait connu, et sa généalogie passerait à la dernière postérité : mais, dans cette longue suite à peine interrompue de guerres sanglantes que se font les princes chrétiens, les anciens intérêts, qui tous ont changé, sont effacés par les nouveaux ; les batailles données il y a vingt ans sont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours, comme, dans Paris, les nouvelles d'hier sont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain ; et presque tous les événemens sont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'est une réflexion

qu'on ne saurait trop faire; elle sert à consoler des malheurs qu'on essuie, elle montre le néant des choses humaines. Il ne reste, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs et les lois des grands états; et c'est à ce titre que l'histoire de Pierre-le-Grand mérite d'être connue.

Si on s'est trop appesanti sur quelques détails de combats et de prises de villes, qui ressemblent à d'autres combats et à d'autres siéges, on en demande pardon au lecteur philosophe; et on n'a d'autre excuse, sinon que ces petits faits, étant liés aux grands, marchent nécessairement à leur suite.

On a réfuté Norberg dans les endroits qui ont paru les plus importans, et on l'a laissé se tromper impunément sur les petites choses.

§ V.

On a fait l'histoire de Pierre-le-Grand la plus courte et la plus pleine qu'on a pu. Il y a des histoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes, même de moines, en plusieurs volumes in-folio; les mémoires d'un abbé[1] retiré quelques années en Espagne, où il n'a presque rien fait, contiennent huit tomes; un seul a suffi pour la vie d'Alexandre.

Il se peut qu'il y ait encore des hommes enfans qui aiment mieux les fables des Osiris, des Bacchus, des Hercule, des Thésée, consacrées par l'antiquité, que l'histoire véritable d'un prince moderne, soit parce que ces noms antiques d'Osiris et d'Hercule

[1] L'abbé de Montgon.

flattent plus l'oreille que celui de Pierre, soit parce que des géans et des lions terrassés plaisent plus à une imagination faible que des lois et des entreprises utiles. Cependant il faut avouer que la défaite du géant d'Épidaure et du voleur Sinnis, et le combat contre la truie de Crommion, ne valent pas les exploits du vainqueur de Charles XII, du fondateur de Pétersbourg, et du législateur d'un empire redoutable.

Les anciens nous ont appris à penser, il est vrai : mais il serait bien étrange de préférer le Scythe Anacharsis parce qu'il était ancien, au Scythe moderne qui a policé tant de peuples.

Cette histoire contient la vie publique du czar, laquelle a été utile, non sa vie privée, sur laquelle on n'a que quelques anecdotes d'ailleurs assez connues. Les secrets de son cabinet, de son lit, et de sa table, ne peuvent être bien dévoilés par un étranger et ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un prince Menzikoff, un général Sheremetof, qui l'ont vu si longtemps dans son intérieur : ils ne l'ont pas fait ; et tout ce qui aujourd'hui ne serait appuyé que sur des bruits publics ne mériterait point de croyance. Les esprits sages aiment mieux voir un grand homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste empire, que d'apprendre d'une manière très-incertaine ce que ce grand homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de son pays. Suétone rapporte ce que les premiers empereurs de Rome avaient fait de plus secret : mais avait-il vécu familièrement avec douze Césars ?

§ VI.

Quand il ne s'agit que de style, que de critique, que de petits intérêts d'auteurs, il faut laisser aboyer les petits faiseurs de brochures; on se rendrait presque aussi ridicule qu'eux si on perdait son temps à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaisse à confondre même les mensonges des hommes méprisables; leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la bassesse d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la justice d'agir contre lui : c'est par cette double raison qu'on a été obligé d'imposer silence au coupable ignorant qui avait corrompu l'histoire du Siècle de Louis XIV par des notes aussi absurdes que calomnieuses, dans lesquelles il outrageait brutalement une branche de la maison de France, et toute la maison d'Autriche, et cent familles illustres de l'Europe, dont les antichambres lui étaient aussi inconnues que les faits qu'il osait falsifier.

C'est un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuse de publier les impostures et les calomnies!

Le prêtre de l'Oratoire le Vassor et le jésuite la Motte, l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'histoire pour gagner du pain : l'un choisit le roi de France, Louis XIII, pour l'objet de sa satire; l'autre prit pour but Louis XIV. Leur qualité de moine apostat ne devait pas leur concilier la créance publique; ce-

pendant c'est un plaisir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils sont chargés du dépôt de la vérité : ils rebattent sans cesse cette maxime, qu'il faut oser dire tout ce qui est vrai ; ils devraient ajouter qu'il faut commencer par en être instruit.

Leur maxime dans leur bouche est leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puisqu'elle est devenue l'excuse de toutes les satires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite, sans doute ; mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un prince ; si dans l'intérieur de son domestique il s'est livré, comme tant de particuliers, à des faiblesses de l'humanité, connues peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à personne ? Je veux que vous ayez pénétré dans ce mystère ; pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de se couvrir dans le secret de sa maison ? et par quelle raison publiez-vous ce scandale ? Pour flatter la curiosité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui sans cela ne serait pas lu. Vous n'êtes donc qu'un satirique, qu'un faiseur de libelles, qui vendez des médisances, et non pas un historien.

Si cette faiblesse d'un homme public, si ce vice secret que vous cherchez à faire connaître a influé sur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'état, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler : votre

devoir est de démêler ce petit ressort caché qui a produit de grands événemens ; hors de là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne soit cachée : c'est une maxime qui peut souffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point : *Ne dites à la postérité que ce qui est digne de la postérité.*

§ VII.

Outre le mensonge dans les faits, il y a encore le mensonge dans les portraits. Cette fureur de charger une histoire de portraits a commencé en France par les romans. C'est Clélie qui mit cette manie à la mode. Sarasin, dans l'aurore du bon goût, fit l'Histoire de la conspiration de Valstein, qui n'avait jamais conspiré ; il ne manque pas, en faisant le portrait de Valstein, qu'il n'avait jamais vu, de traduire presque tout ce que Salluste dit de Catilina, que Salluste avait beaucoup vu. C'est écrire l'histoire en bel-esprit ; et qui veut trop faire parade de son esprit ne réussit qu'à le montrer ; ce qui est bien peu de chose.

Il convenait au cardinal de Retz de peindre les principaux personnage de son temps, qu'il avait tous pratiqués, et qui avaient été ou ses amis ou ses ennemis : il ne les a pas peints, sans doute, de ces couleurs fades dont Maimbourg enlumine dans ses histoires romanesques les princes des temps passés. Mais était-il a un peintre fidèle ? la passion, le goût de la singularité, n'égaraient-ils pas son pinceau ? Devait-il par exemple, s'exprimer ainsi sur la reine, mère de Louis XIV ? « Elle avait de cette sorte d'es-

prit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que tout ce que dessus. »

Il faut avouer que les obscurités de ces expressions, cette foule d'antithèses et de comparatifs, et le burlesque de cette peinture si indigne de l'histoire, ne doivent pas plaire aux esprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la reine; et les cœurs vertueux sont aussi révoltés de l'aigreur et du mépris que l'historien déploie en parlant d'une princesse qui le combla de bienfaits, qu'ils sont indignés de voir un archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaisir de la faire.

S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire sur sa parole un historien, s'il affectait de vouloir pénétrer un prince qui aurait vécu à six cents lieues de lui? Il faut en ce cas le peindre par ses actions, et laisser à ceux qui ont approché long-temps de sa personne le soin de dire le reste.

Les harangues sont une autre espèce de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On faisait dire à ses héros ce qu'ils auraient pu dire.

Cette liberté surtout pouvait se prendre avec un personnage d'un temps éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne sont plus tolérées ; on exige bien plus ; car, si on mettait dans la bouche d'un prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'historien que comme un rhéteur.

Une troisième espèce de mensonge, et la plus grossière de toutes, mais qui fut long-temps la plus séduisante, c'est le merveilleux : il domine dans toutes les histoires anciennes, sans en excepter une seule.

On trouve même encore quelques prédictions dans l'Histoire de Charles XII, par Norberg : mais on n'en voit dans aucun de nos historiens sensés qui ont écrit dans ce siècle ; les signes, les prodiges, les apparitions sont renvoyés à la fable. L'histoire avait besoin d'être éclairée par la philosophie.

§ VIII.

Il y a un article important qui peut intéresser la dignité des couronnes. Oléarius, qui accompagnait, en 1634, des envoyés de Holstein en Russie et en Perse, rapporte, au livre troisième de son Histoire, que le czar Ivan Basilovitz avait relégué en Sibérie un ambassadeur de l'empereur. C'est un fait dont aucun autre historien, que je sache, n'a jamais parlé : il n'est pas vraisemblable que l'empereur eût souffert une violation du droit des gens si extraordinaire et si outrageante.

Le même Oléarius dit dans un autre endroit : « Nous partîmes le 13 février 1634, de compagnie

avec un certain ambassadeur de France, qui s'appelait Charles de Tallerand, prince de Chalais, etc. Louis l'avait envoyé avec Jacques Roussel en ambassade en Turquie et en Moscovie; mais son collègue lui rendit de si mauvais offices auprès du patriarche, que le grand duc le relégua en Sibérie. »

Au livre troisième, il dit que cet ambassadeur, prince de Chalais, et le nommé Roussel, son collègue, qui était marchand, étaient envoyés de Henri IV. Il est assez probable que Henri IV, mort en 1610, n'envoya point d'ambassade en Moscovie en 1634. Si Louis XIII avait fait partir pour ambassadeur un homme d'une maison aussi illustre que celle de Tallerand, il ne lui eût point donné un marchand pour collègue, l'Europe aurait été informée de cette ambassade; et l'outrage singulier fait au roi de France eût fait encore plus de bruit.

Ayant contesté ce fait incroyable, et voyant que la fable d'Oléarius avait pris quelque crédit, je me suis cru obligé de demander des éclaircissemens au dépôt des affaires étrangères en France. Voici ce qui a donné lieu à la méprise d'Oléarius.

Il y eut en effet un homme de la maison de Tallerand, qui, ayant la passion des voyages, alla jusqu'en Turquie, sans en parler à sa famille, et sans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand hollandais, nommé Roussel, député d'une compagnie de négoce, et qui n'était pas sans liaison avec le ministère de France. Le marquis de Tallerand se joignit avec lui pour aller voir la Perse; et s'étant brouillé en chemin avec son compagnon de voyage, Roussel le calomnia auprès du patriarche

de Moscou : on l'envoya en effet en Sibérie ; il trouva le moyen d'avertir sa famille ; et au bout de trois ans, le secrétaire d'état, M. des Noyers, obtint sa liberté de la cour de Moscou.

Voilà le fait mis au jour ; il n'est digne d'entrer dans l'histoire qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuse quantité d'anecdotes de cette espèce rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs historiques ; il y a des mensonges historiques. Ce que rapporte Oléarius n'est qu'une erreur ; mais quand on dit qu'un czar fit clouer le chapeau d'un ambassadeur sur sa tête, c'est un mensonge. Qu'on se trompe sur le nombre et la force des vaisseaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'est qu'une erreur, et une erreur très-pardonnable ; ceux qui répètent les anciennes fables dans lesquelles l'origine de toutes les nations est enveloppée peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tous les auteurs de l'antiquité ; ce n'est pas là mentir, ce n'est proprement que transcrire des contes.

L'inadvertance nous rend encore sujets à bien des fautes qu'on ne peut appeler mensonges. Si dans la nouvelle géographie d'Hubner on trouve que les bornes de l'Europe sont à l'endroit où le fleuve Oby se jette dans la mer Noire, et que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur instruit rectifie. Cette géographie vous présente souvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne sont plus que des bourgs presque déserts ; il est aisé alors de s'apercevoir que le temps a tout changé : l'auteur a consulté des anciens : et ce

qui était vrai de leur temps ne l'est plus aujourd'hui.

On se trompe encore en tirant des inductions. Pierre-le-Grand abolit le patriarchat : Hubner ajoute qu'il se déclara patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Russie vont plus loin, et disent qu'il officia pontificalement ; ainsi d'un fait avéré on tire des conclusions erronées ; ce qui n'est que trop commun.

Ce que j'ai appelé mensonge historique est plus commun encore : c'est ce que la flatterie, la satire, ou l'amour insensé du merveilleux, font inventer. L'historien qui, pour plaire à une famille puissante, loue un tyran, est un lâche ; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon prince est un monstre ; et le romancier qui donne ses imaginations pour la vérité est méprisé. Tel qui autrefois faisait respecter des fables par des nations entières ne serait pas lu aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des passages, ou qui ne les entendent pas ; qui, inspirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce sont les serpens qui rongent la lime ; il faut les laisser faire.

AVANT-PROPOS.

Dans les premières années du siècle où nous sommes, le vulgaire ne connaissait dans le nord de héros que Charles XII. Sa valeur personnelle, qui tenait beaucoup plus d'un soldat que d'un roi, l'éclat de ses victoires et même de ses malheurs, frappaient tous les yeux qui voient aisément ces grands événemens, et qui ne voient pas les travaux longs et utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entreprises du czar Pierre Ier pussent se soutenir; elles ont subsisté, et se sont perfectionnées sous les impératrices Anne et Élisabeth, mais surtout sous Catherine II, qui a porté si loin la gloire de la Russie. Cet empire est aujourd'hui compté parmi les plus florissans états, et Pierre est dans le rang des plus grands législateurs. Quoique ses entreprises n'eussent pas besoin de succès aux yeux des sages, ses succès ont affermi pour jamais sa gloire. On juge aujourd'hui que Charles XII méritait d'être le premier soldat de Pierre-le-Grand. L'un n'a laissé que des ruines, l'autre est un fondateur en tout genre. J'osai porter à peu près ce jugement il y a trente années, lorsque j'écrivis l'histoire de Charles. Les mémoires qu'on me

fournit aujourd'hui sur la Russie me mettent en état de faire connaître cet empire dont les peuples sont si anciens, et chez qui les lois, les mœurs et les arts sont d'une création nouvelle. L'histoire de Charles XII était amusante, celle de Pierre Ier est instructive.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

SOUS PIERRE-LE-GRAND.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Russie.

L'empire de Russie est le plus vaste de notre hémisphère ; il s'étend d'occident en orient l'espace de plus de deux mille lieues communes de France ; et il a plus de huit cents lieues du sud au nord dans sa plus grande largeur. Il confine à la Pologne et à la mer Glaciale ; il touche à la Suède et à la Chine. Sa longueur de l'île de Dago à l'occident de la Livonie, jusqu'à ses bornes les plus orientales, comprend près de cent soixante et dix degrés ; de sorte que, quand on a midi à l'occident, on a près de minuit à l'orient de l'em-

pire. Sa largeur est de trois mille six cent verstes du sud au nord, ce qui fait huit cent cinquante de nos lieues communes.

Nous connaissions si peu les limites de ce pays dans le siècle passé, que, lorsqu'en 1689 nous apprîmes que les Chinois et les Russes étaient en guerre, et que l'empereur Cam-hi d'un côté, et de l'autre les czars Ivan et Pierre, envoyaient, pour terminer leurs différends, une ambassade à trois cents lieues de Pékin, sur les limites des deux empires, nous traitâmes d'abord cet événement de fable.

Ce qui est compris aujourd'hui sous le nom de Russie ou des Russies est plus vaste que tout le reste de l'Europe et que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de Darius conquis par Alexandre; car il contient plus de onze cent mille de nos lieues carrées. L'empire romain et celui d'Alexandre n'en contenaient chacun qu'environ cinq cent cinquante mille, et il n'y a pas un royaume en Europe qui soit la douzième partie de l'empire romain. Pour rendre la Russie aussi peuplée, aussi abondante, aussi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encore des siècles et des czars tels que Pierre-le-Grand.

Un ambassadeur anglais, qui résidait en 1733 à Pétersbourg, et qui avait été à Madrid, dit, dans sa relation manuscrite, que dans l'Espagne, qui est le royaume de l'Europe le moins peuplé,

on peut compter quarante personnes par chaque mille carré, et que dans la Russie on n'en peut compter que cinq : nous verrons au chapitre second si ce ministre ne s'est pas abusé. Il est dit dans la *Dixme*, faussement attribuée au maréchal de Vauban, qu'en France chaque mille carré contient à peu près deux cents habitans, l'un portant l'autre. Ces évaluations ne sont jamais bien exactes ; mais elles servent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route ; que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmouks et par le grand désert de Kobi ; il est à remarquer que d'Archangel à Pétersbourg, et de Pétersbourg aux extrémités de la France septentrionale, en passant par Dantzick, Hambourg, Amsterdam, on ne voit pas seulement une colline un peu haute. Cette observation peut faire douter de la vérité du système dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer, en supposant que tout ce qui est terre aujourd'hui a été mer très-long-temps. Mais comment les flots, qui, dans cette supposition, ont formé les Alpes, les Pyrénées et le Taurus, n'auraient-ils pas formé aussi quelque coteau élevé de la Norman-

die à la Chine, dans un espace tortueux de trois mille lieues? La géographie ainsi considérée pourrait prêter des lumières à la physique, ou du moins donner des doutes.

Nous appelions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parce que la ville de Moscou, capitale de cet empire, était la résidence des grands-ducs de Russie : aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu'au-delà de Moscou la Russie blanche, et pourquoi Hubner la nomme noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie rouge.

Il se peut encore que Madiès le Scythe, qui fit une irruption en Asie, près de sept siècles avant notre ère, ait porté ses armes dans ces régions, comme ont fait depuis Gengis et Tamerlan, et comme probablement on avait fait long-temps avant Madiès. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches; celles des Chinois, des Indiens, des Perses, des Égyptiens, sont constatées par des monumens illustres et intéressans. Ces monumens en supposent encore d'autres très-antérieurs, puisqu'il faut un grand nombre de siècles avant qu'on puisse seulement établir l'art de transmettre ses pensées par des signes durables, et qu'il faut encore une multitude de siècles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons

point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui si policée; l'art de l'écriture fut longtemps inconnu dans tout le nord : le patriarche Constantin, qui a écrit en russe l'histoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avait point l'usage de l'écriture au cinquième siècle.

Que d'autres examinent si des Huns, des Slaves et des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes et affamées vers la source du Borysthène. Mon dessein est de faire voir ce que le czar Pierre a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien chaos. Il faut toujours se souvenir qu'aucune famille sur la terre ne connaît son premier auteur, et que par conséquent aucun peuple ne peut savoir sa première origine.

Je me sers du nom de Russes pour désigner les habitans de ce grand empire. Celui de Roxelans, qu'on leur donnait autrefois, serait plus sonore; mais il faut se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes et d'autres mémoires depuis quelque temps emploient le mot de Russiens; mais, comme ce mot approche trop de Prussiens, je m'en tiens à celui de Russes que presque tous nos auteurs leur ont donné; et il m'a paru que le peuple le plus étendu de la terre doit être connu par un terme qui le distingue absolument des autres nations.

Il faut d'abord que le lecteur se fasse, la carte à la main, une idée nette de cet empire, partagé

aujourd'hui en seize grands gouvernemens, qui seront un jour subdivisés, quand les contrées du septentrion et de l'orient auront plus d'habitans.

Voici quels sont ces seize gouvernemens, dont plusieurs renferment des provinces immenses.

DE LA LIVONIE.

La province la plus voisine de nos climats est celle de la Livonie. C'est une des plus fertiles du nord. Elle était païenne au douzième siècle. Des négocians de Brême et de Lubec y commercèrent, et des religieux croisés nommés *porte-glaives*, unis ensuite à l'ordre teutonique, s'en emparèrent au treizième siècle, dans le temps que la fureur des croisades armait les chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur religion. Albert, margrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérans, se fit souverain de la Livonie et de la Prusse brandebourgeoise vers l'an 1514. Les Russes et les Polonais se disputèrent dès lors cette province. Bientôt les Suédois y entrèrent : elle fut long-temps ravagée par toutes ces puissances. Le roi de Suède Gustave-Adolphe la conquit. Elle fut cédée à la Suède, en 1660, par la célèbre paix d'Oliva ; et enfin le czar Pierre l'a conquise sur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette histoire.

La Courlande, qui tient à la Livonie, est toujours vassale de la Pologne, mais dépend beau-

coup de la Russie. Ce sont là les limites occidentales de cet empire dans l'Europe chrétienne.

GOUVERNEMENT DE REVEL, DE PÉTERSBOURG ET DE VIBOURG.

Plus au nord se trouve le gouvernement de Revel et de l'Estonie. Revel fut bâtie par les Danois au treizième siècle. Les Suédois ont possédé l'Estonie depuis que le pays se fut mis sous la protection de la Suède en 1561; et c'est encore une des conquêtes de Pierre.

Au bord de l'Estonie est le golfe de Finlande. C'est à l'orient de cette mer, et à la jonction de la Neva et du lac de Ladoga, qu'est la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle et la plus belle ville de l'empire, bâtie par le czar Pierre, malgré tous les obstacles réunis qui s'opposaient à sa fondation.

Elle s'élève sur le golfe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivières qui divisent ses quartiers; un château occupe le centre de la ville, dans une île formée par le grand cours de la Neva: sept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galères, et plusieurs manufactures. Trente-cinq grandes églises sont autant d'ornemens à la ville; et parmi ces églises il y en a cinq pour les étrangers," soit catholiques romains, soit réformés, soit luthériens : *ce sont* cinq temples élevés à l'

tolérance, et autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais; l'ancien, que l'on nomme celui d'été, situé sur la rivière de Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été, près de la porte triomphale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe; les bâtimens élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les colléges impériaux, pour l'académie des sciences, la bourse, le magasin des marchandises, celui des galères, sont autant de monumens magnifiques. La maison de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vases sont de porcelaine; le magasin pour la cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval et pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville autant qu'à sa sûreté. On y compte actuellement quatre cent mille âmes. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance dont la magnificence étonne les voyageurs: il y en a une dont les jets d'eau sont très-supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Pétersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquise par Pierre Ier. Vibourg, conquis par lui, et la partie de la Finlande, perdue t cédée par la Suède en 1742, sont un autre uvernement.

ARCHANGEL.

Plus haut, en montant au nord, est la province d'Archangel, pays entièrement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit son nom de saint Michel l'archange, sous la protection duquel il fut mis, long-temps après que les Russes eurent reçu le christianisme, qu'ils n'ont embrassé qu'au commencement du onzième siècle. Ce ne fut qu'au milieu du seizième que ce pays fut connu des autres nations. Les Anglais, en 1533, cherchèrent un passage par la mer du nord et de l'est pour aller aux Indes orientales. Chancelor, capitaine d'un des vaisseaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Archangel dans la mer Blanche. Il n'y avait dans ce désert qu'un couvent avec la petite église de saint Michel l'archange.

De ce port, ayant remonté la rivière de la Duina, les Anglais arrivèrent au milieu des terres, et enfin à la ville de Moscou. Ils se rendirent aisément les maîtres du commerce de la Russie, lequel, de la ville de Novogorod, où il se faisait par terre, fut transporté à ce port de mer. Il est, à la vérité, inabordable sept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilége d'y commercer sans

payer aucun droit, et c'est ainsi que toutes les nations devraient peut-être négocier ensemble. Les Hollandais partagèrent bientôt le commerce d'Archangel, qui ne fut pas connu des autres peuples.

Long-temps auparavant, les Génois et les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Russes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appelée Tana : mais, depuis les ravages de Tamerlan dans cette partie du monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite; celui d'Archangel a subsisté avec de grands avantages pour les Anglais et les Hollandais jusqu'au temps où Pierre-le-Grand a ouvert la mer Baltique à ses états.

LAPONIE RUSSE. GOUVERNEMENT D'ARCHANGEL.

A l'occident d'Archangel, et dans son gouvernement, est la Laponie russe, troisième partie de cette contrée; les deux autres appartiennent à la Suède et au Danemarck. C'est un très-grand pays qui occupe environ huit degrés de longitude, et qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les peuples qui l'habitent étaient confusément connus de l'antiquité sous le nom de Troglodytes et de Pygmées septentrionaux; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, et qui habitent des cavernes : ils sont tels qu'ils étaient alors, d'une

emblent faits pour leur pays montueux, agi-
ramassés, robustes; la peau dure, pour mieux
ter au froid; les cuisses, les jambes déliées,
ieds menus, pour courir plus légèrement au
eu des rochers dont leur terre est toute cou-
e; aimant passionnément leur patrie, qu'eux
s peuvent aimer, et ne pouvant même vivre
urs. On a prétendu, sur la foi d'Olaüs, que
peuples étaient originaires de Finlande, et
ls se sont retirés dans la Laponie, où leur taille
égénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas
si des terres moins au nord, où la vie eût été
commode? pourquoi leur visage, leur figure,
couleur, tout diffère-t-il entièrement de leurs
endus ancêtres? Il serait peut-être aussi con-
erbe qui croît en Laponie
emarck, et que les pois-
es viennent des poissons

donnent aux choses d'usage, aux objets qu'elles voient sans cesse, des noms absolument différens, c'est une grande présomption qu'un de ces peuples n'est pas une colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *karu*, et les Lapons *muriet* : le soleil en finlandais se nomme *auringa*, en langue laponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande et de la Laponie suédoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac*; et depuis le temps de Gustave-Adolphe, auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent Jésus-Christ le fils d'*Iumalac*. Les Lapons moscovites sont aujourd'hui censés de l'église grecque; mais ceux qui errent vers les montagnes septentrionales du cap nord se contentent d'adorer un Dieu sous quelques formes grossières, ancien usage de tous les peuples nomades.

Cette espèce d'hommes peu nombreuse a très-peu d'idées, et ils sont heureux de n'en avoir pas davantage; car alors ils auraient de nouveaux besoins qu'ils ne pourraient satisfaire : ils vivent contens et sans maladies, en ne buvant guère que de l'eau dans le climat le plus froid, et arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes et à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du sentiment de la supériorité qu'ils reconnaissaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils pussent servir à corriger les dé-

fauts de leur race. C'était un usage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalousie et les lois empêchent les autres hommes de donner leurs femmes : mais les Lapons étaient presque sans lois, et probablement n'étaient point jaloux.

MOSCOU.

Quand on a remonté la Duina du nord au sud, on arrive au milieu des terres à Moscou, la capitale de l'empire. Cette ville fut long-temps le centre des états russes, avant qu'on se fût étendu du côté de la Chine et de la Perse.

Moscou, situé par le cinquante-cinquième degré et demi de latitude, dans un terrain moins froid et plus fertile que Pétersbourg, est au milieu d'une vaste et belle plaine, sur la rivière de Moska [1] et de deux autres petites qui se perdent avec elle dans l'Occa, et vont ensuite grossir le fleuve du Volga. Cette ville n'était au treizième siècle qu'un assemblage de cabanes peuplées de malheureux opprimés par la race de Gengis-kan.

Le Kremelin [1], qui fut le séjour des grands ducs, n'a été bâti qu'au quatorzième siècle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde.

[1] En russe Moskwa.

[2] En russe Kremln.

Ce Kremelin fut construit par des architectes italiens, ainsi que plusieurs églises, dans ce goût gothique, qui était alors celui de toute l'Europe: il y en a deux du célèbre Aristote de Bologne, qui fleurissait au quinzième siècle; mais les maisons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moscou est Oléarius, qui, en 1633, accompagna une ambassade d'un duc de Holstein, ambassade aussi vaine dans sa pompe qu'inutile dans son objet. Un Holstenais devait être frappé de l'immensité de Moscou, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des czars, et d'une splendeur asiatique qui régnait alors à cette cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne; nulle ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée.

Le comte de Carlisle, au contraire, ambassadeur de Charles II, en 1663, auprès du czar Alexis, se plaint dans sa relation de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espèce. L'un jugeait comme un Allemand du nord, l'autre comme un Anglais; et tous deux par comparaison. L'Anglais fut révolté de voir que la plupart des boyards avaient pour lit des planches ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture; c'est l'usage antique de tous les peuples: les maisons, presque toutes de bois,

étaient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge; point de pavé dans les rues, rien d'agréable et de commode, très-peu d'artisans, encore étaient-ils grossiers, et ne travaillaient-ils qu'aux ouvrages indispensables. Ces peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été sobres.

Mais la cour, dans les jours de cérémonie, paraissait celle d'un roi de Perse. Le comte de Carlisle dit qu'il ne vit qu'or et pierreries sur les robes du czar et de ses courtisans : ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays; cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples industrieux, puisqu'on avait fondu à Moscou, longtemps auparavant, sous le règne du czar Boris Godono, la plus grosse cloche qui soit en Europe, et qu'on voyait dans l'église patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de soins. Ces ouvrages, dirigés par des Allemands et des Italiens, étaient des efforts passagers : c'est l'industrie de tous les jours, et la multitude des arts continuellement exercés, qui fait une nation florissante. La Pologne alors, et tous les pays voisins des Russes, ne leur étaient pas supérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne; les beaux-arts n'y étaient guère plus connus au milieu du dix-septième siècle.

Quoique Moscou n'eût rien alors de la magni-

ficence et des arts de nos grandes villes d'Europe, cependant son circuit de vingt mille pas, la partie appelée la ville chinoise, où les raretés de la Chine s'étalaient, le vaste quartier du Kremelin, où est le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées et singulières, et enfin le nombre de ses habitans, qui monte à près de cinq cent mille; tout cela faisait de Moscou une des plus considérables villes de l'univers.

Théodor, ou Fœdor, frère aîné de Pierre-le-Grand, commença à policer Moscou. Il fit construire plusieurs grandes maisons de pierre, quoique sans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de sa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, et leur fournissant des matériaux. C'est à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, et quelques embellissemens utiles. Pierre, qui a tout fait, a eu soin de Moscou en construisant Pétersbourg; il l'a fait paver, il l'a orné et enrichi par des édifices, par des manufactures : enfin un chambellan [1] de l'impératrice Élisabeth, fille de Pierre, y a été l'instituteur d'une université depuis quelques années. C'est le même qui m'a fourni tous les mémoires sur lesquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de composer cette histoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit fait foi que ce n'est

[1] M. de Schouvalof.

que par modestie qu'il m'a laissé le soin de cet ouvrage.

SMOLENSKO.

A l'occident du duché de Moscou est celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie européane. Les duchés de Moscovie et de Smolensko composaient la Russie blanche proprement dite. Smolensko, qui appartenait d'abord aux grands ducs de Russie, fut conquise par le grand duc de Lithuanie au commencement du quinzième siècle, reprise cent ans après par ses anciens maîtres. Le roi de Pologne, Sigismond III, s'en empara en 1611. Le czar Alexis, père de Pierre, la recouvra en 1654; et depuis ce temps elle a fait toujours partie de l'empire de Russie. Il est dit dans l'éloge du czar Pierre, prononcé à Paris dans l'académie des sciences, que les Russes avant lui n'avaient rien conquis à l'occident et au midi : il est évident qu'on s'est trompé.

GOUVERNEMENS DE NOVOGOROD, ET DE KIOVIE OU UKRAINE.

Entre Pétersbourg et Smolensko est la province de Novogorod. On dit que c'est dans ce pays que les anciens Slaves ou Slavons firent leur premier établissement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'est étendue dans le nord-est de l'Europe? *Sla* signifie un chef, et *esclave*

appartenant au chef. Tout ce qu'on sait de ces anciens Slaves, c'est qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, située sur une rivière navigable dès sa source, laquelle jouit long-temps d'un florissant commerce, et fut une puissante alliée des villes anséatiques. Le czar Ivan Basilovitz[1] la conquit en 1467, et en emporta toutes les richesses, qui contribuèrent à la magnificence de la cour de Moscou, presque inconnue jusqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko vous trouvez la province de Kiovie, qui est la petite Russie, la Russie rouge ou l'Ukraine, traversée par le Dnieper, que les Grecs ont appelé Borysthène. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, sert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudesse de tous les anciens peuples du nord et les grâces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kisovie, fut bâtie par les empereurs de Constantinople, qui en firent une colonie : on y voit encore des inscriptions grecques de douze cents années : c'est la seule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays, où les hommes ont vécu tant de siècles sans bâtir de murailles. Ce fut là que les grands ducs de Russie firent leur résidence dans l'onzième siècle, avant que les Tartares asservissent la Russie.

[1] En russe, Iwan Wassiliewitsch.

Les Ukraniens, qu'on nomme Cosaques, sont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée faisait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome et Constantinople, qui ont dominé sur tant de nations, soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'y efforce de faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas secondé la nature, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, et vivant encore plus de rapine; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté; et cependant ayant servi tour à tour la Pologne et la Turquie. Enfin ils se donnèrent à la Russie en 1654, sans trop se soumettre, et Pierre les a soumis.

Les autres nations sont distinguées par leurs villes et leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix régimens. A la tête de ces dix régimens était un chef élu à la pluralité des voix, nommé *hetman* ou *itman*. Ce capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un seigneur de la cour que les souverains de Russie leur donnent pour *hetman*, c'est un véritable gouverneur de province, semblable à nos gouverneurs de ces pays d'états qui ont encore quelques priviléges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des païens et des mahométans : ils ont été baptisés

chrétiens de la communion romaine quand ils ont servi la Pologne ; et ils sont aujourd'hui baptisés chrétiens de l'église grecque depuis qu'ils sont à la Russie.

Parmi eux sont compris ces Cosaques Zaporaviens, qui sont à peu près ce qu'étaient nos flibustiers, des brigands courageux. Ce qui les distinguait de tous les autres peuples, c'est qu'ils ne souffraient jamais des femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne souffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur servaient à peupler demeuraient dans d'autres îles du fleuve : point de mariage, point de famille : ils enrôlaient les enfans mâles dans leur milice, et laissaient les filles à leurs mères. Souvent le frère eut des enfans de sa sœur, et le père de sa fille. Point d'autres lois chez eux que les usages établis par les besoins : cependant ils eurent quelques prêtres du rit grec. On a construit depuis quelque temps le fort Sainte-Élisabeth sur le Borysthène pour les contenir. Ils servent dans les armées comme troupes irrégulières, et malheur à qui tombe dans leurs mains.

GOUVERNEMENS DE BELGOROD, DE VÉRONISE, ET DE NISCHGOROD.

Si vous remontez au nord-est de la province de Kiovie entre le Borysthène et le Tanaïs, c'est le gouvernement de Belgorod qui se présente : il

est aussi grand que celui de Kiovie. C'est une des plus fertiles provinces de la Russie; c'est elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuse de ce gros bétail qu'on connaît sous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces sont à l'abri des incursions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Borysthène au Tanaïs, garnies de forts et de redoutes.

Remontez encore au nord, passez le Tanaïs, vous entrez dans le gouvernement de Véronise, qui s'étend jusqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véronise[1], à l'embouchure de la rivière de ce nom, qui se jette dans le Tanaïs, Pierre-le-Grand a fait construire sa première flotte; entreprise dont on n'avait point encore d'idée dans tous ces vastes états. Vous trouverez ensuite le gouvernement de Nischgorod, fertile en grains, traversé par le Volga.

ASTRACAN.

De cette province vous entrez au midi dans le royaume d'Astracan. Ce pays commence au quarante-troisième degré et demi de latitude, sous le plus beau des climats, et finit vers le cinquantième, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; bordé d'un côté par la mer Caspienne, de l'autre par les montagnes

[1] En Russie on écrit et on prononce Voronestch.

de la Circassie, et s'avançant encore au-delà de la mer Caspienne, le long du mont Caucase; arrosé du grand fleuve Volga, du Jaïk, et de plusieurs autres rivières, entre lesquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur anglais Perri, tirer des canaux qui, en servant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, et augmenteraient la fertilité de la terre. Mais à la droite et à la gauche du Volga et du Jaïk, ce beau pays était infesté plutôt qu'habité par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, et qui ont toujours vécu comme étrangers sur la terre.

L'ingénieur Perri, employé par Pierre-le-Grand dans ces quartiers, y trouva de vastes déserts couverts de pâturages, de légumes, de cerisiers, d'amandiers. Des moutons sauvages d'une nourriture excellente paissaient dans ces solitudes. Il fallait commencer par dompter et par civiliser les hommes de ces climats, pour y seconder la nature qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce royaume d'Astracan est une partie de l'ancien Capshack conquis par Gengis-kan, et ensuite par Tamerlan : ces Tartares dominèrent jusqu'à Moscou. Le czar Jean Basilidès, petit-fils d'Ivan Basilovitz, et le plus grand conquérant d'entre les Russes, délivra son pays du joug tartare au seizième siècle, et ajouta le royaume d'Astracan à ses autres conquêtes, en 1554.

Astracan est la borne de l'Asie et de l'Europe, et peut faire le commerce de l'une et de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la mer Caspienne. C'était encore un des grands projets de Pierre-le-Grand : il a été exécuté en partie. Tout un faubourg d'Astracan est habité par des Indiens.

OREMBOURG.

Au sud-est du royaume d'Astracan est un petit pays nouvellement formé qu'on appelle Orembourg : la ville de ce nom a été bâtie, en 1734, sur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays est hérissé des branches du mont Caucase. Des forteresses élevées de distance en distance défendent les passages des montagnes et des rivières qui en descendent. C'est dans cette région, auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer et cacher à la rapacité des brigands leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg est devenue le refuge des Persans et de leurs fortunes, et s'est accrue de leurs calamités : les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer ; elle devient l'entrepôt de l'Asie.

GOUVERNEMENS DE CASAN ET DE LA GRANDE PERMIE.

Au-delà du Volga et du Jaïk, vers le septentrion, est le royaume de Casan, qui, comme Astracan, tomba dans le partage d'un fils de Gengis-kan et ensuite d'un fils de Tamerlan, conquis de même par Jean Basilidès. Il est encore peuplé de beaucoup de Tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend jusqu'à la Sibérie : il est constant qu'elle a été florissante et riche autrefois; elle a conservé encore quelque opulence. Une province de ce royaume, appelée la grande Permie, et ensuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandises de la Perse et des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnaie au coin des premiers califes, et quelques idoles d'or des Tartares [1]; mais ces monumens d'anciennes richesses ont été trouvés au milieu de la pauvreté et dans les déserts : il n'y avait plus aucune trace de commerce; ces révolutions n'arrivent que trop vite et trop aisément dans un pays ingrat, puisqu'elles sont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre prisonnier suédois, Stralemberg, qui mit si bien à profit son malheur, et qui exa-

[1] Mémoires de Stralemberg, confirmés par mes Mémoires russes.

mina tous ces vastes pays avec tant d'attention, est le premier qui a rendu vraisemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. Pline et Pomponius-Mela rapportent que, du temps d'Auguste, un roi des Suèves fit présent à Metellus Celer de quelques Indiens jetés par la tempête sur les côtes voisines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigué sur les mers germaniques? Cette aventure a paru fabuleuse à tous nos modernes, surtout depuis que le commerce de notre hémisphère a changé par la découverte du cap de Bonne-Espérance : mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux de l'occident, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perse, s'embarquaient sur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha, qui est le Volga, allaient jusqu'à la grande Permie par la Kama, et de là pouvaient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique. Il y a eu de tout temps des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus surprenans voyages.

Si, après avoir parcouru de l'œil toutes ces vastes provinces, vous jetez la vue sur l'orient, c'est là que les limites de l'Europe et de l'Asie se confondent encore. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les an-

ciens divisèrent en Europe, Asie, et Afrique, leur univers connu; ils n'en avaient pas vu la dixième partie : c'est ce qui fait que, quand on a passé les Palus-Méotides, on ne sait plus où l'Europe finit et où l'Asie commence; tout ce qui est au-delà du mont Taurus était désigné par le mot vague de Scythie, et le fut ensuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il serait convenable peut-être d'appeler terres arctiques ou terres du nord tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique jusqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de terres australes à la partie du monde non moins vaste, située sous le pôle antarctique, et qui fait le contre-poids du globe.

GOUVERNEMENS DE LA SIBÉRIE, DES SAMOÏÈDES, DES OSTIAKS.

Des frontières des provinces d'Archangel, de Résan, d'Astracan, s'étend à l'orient la Sibérie avec les terres ultérieures jusqu'à la mer du Japon : elle touche au midi de la Russie par le mont Caucase; de là au pays de Kamshatka on compte environ douze cents lieues de France; et de la Tartarie méridionale, qui lui sert de limite, jusqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cents : ce qui est la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures, et c'est ce qui servit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas sous le czar

Fœdor Ivanovitz, mais sous Ivan Basilidès, au seizième siècle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé Anika, homme riche pour son état et pour son pays, s'aperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une manière jusqu'alors inconnue dans ce canton, et parlant une langue que personne n'entendait, descendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina [1], et venaient apporter au marché des martres et des renards noirs qu'ils troquaient pour des clous et des morceaux de verre, comme les premiers sauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Espagnols : il les fit suivre par ses enfans et par ses valets jusque dans leur pays. C'étaient des Samoïèdes, peuples qui paraissent semblables aux Lapons, mais qui ne sont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'usage du pain ; ils ont comme eux le secours des rangifères ou rennes qu'ils attèlent à leurs traîneaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges [2] : mais d'ailleurs la nature a mis entre cette espèce d'hommes et celle des Lapons des différences très-marquées. On m'assure leur mâchoire supérieure plus avancée au niveau de leur nez; leurs oreilles sont plus rehaussées. Les hommes et les femmes n'ont de poil que sur

[1] Mémoires envoyés de Pétersbourg.

[2] *Idem.*

la tête; le mamelon est d'un noir d'ébène. Les Lapons et les Laponnes ne sont marqués à aucun de ces signes. On m'a averti, par des mémoires envoyés de ces contrées si peu connues, qu'on s'est trompé dans la belle Histoire naturelle du jardin du roi, lorsqu'en parlant de tant de choses curieuses, concernant la nature humaine, on a confondu l'espèce des Lapons avec l'espèce des Samoïèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne pense. Celle des Samoïèdes et des Hottentots paraissent les deux extrêmes de notre continent : et si l'on fait attention aux mamelles noires des femmes samoïèdes, et au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, qui descend, dit-on, à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de notre espèce animale, variétés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoïèdes ont dans leur morale des singularités aussi grandes qu'en physique : ils ne rendent aucun culte à l'Être suprême; ils approchent du manichéisme, ou plutôt de l'ancienne religion des mages, en ce seul point qu'ils reconnaissent un bon et un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils habitent semble en quelque manière excuser cette croyance si ancienne chez tant de peuples, et si naturelle aux ignorans et aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres : étant presque sans passions, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice et la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encore permis de former des notions abstraites ; le sentiment seul les dirige ; et c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada quelques-uns de ces sauvages de se laisser conduire à Moscou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'empereur comme leur dieu, et se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby et de l'Irtis [1] ; on y bâtit même des forteresses. Un Cosaque fut envoyé dans le pays, en 1595, et le conquit pour les czars avec quelques soldats et quelque artillerie, comme Cortez subjugua le Mexique ; mais il ne conquit guère que des déserts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol [2], capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croirait que cette contrée a été long-temps le

[1] En russe Irtisch.

[2] En russe Tobolskoy.

séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous Attila, et que ces Huns venaient du nord de la Chine? Les Tartares usbecks ont succédé aux Huns, et les Russes aux Usbecks. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, surtout vers le midi : on en juge par des tombeaux et par des ruines.

Toute cette partie du monde, depuis le soixantième degré ou environ jusqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du nord, ne ressemble en rien aux régions de la zone tempérée : ce ne sont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux sur la terre, ni les mêmes poissons dans les lacs et dans les rivières.

Au-dessous de la contrée des Samoïèdes est celle des Ostiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoïèdes, sinon qu'ils sont, comme eux et comme tous les premiers hommes, chasseurs, pasteurs et pêcheurs; les uns sans religion, parce qu'ils ne sont pas rassemblés; les autres, qui composent des hordes, ayant une espèce de culte, faisant des vœux au principal objet de leurs besoins : ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur est plus nécessaire que ce bétail; de même que les anciens Égyptiens agriculteurs choisissaient un bœuf, pour adorer dans l'emblème de cet animal la divi-

nité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Ostiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle est plus chaude que celle de mouton : il se peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Ostiaks ont aussi d'autres idoles dont ni l'origine ni le culte ne méritait pas plus notre attention que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques chrétiens vers l'an 1712; ceux-là sont chrétiens comme nos paysans les plus grossiers, sans savoir ce qu'ils sont. Plusieurs auteurs prétendent que ce peuple est originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie est presque déserte, pourquoi ses habitans se seraient-ils établis si loin et si mal? Ces obscurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'est surtout chez ces Ostiaks, chez les Burates et les Jakutes, leurs voisins, qu'on trouve souvent dans la terre cet ivoire dont on n'a jamais pu savoir l'origine : les uns le croient un ivoire fossile; les autres les dents d'une espèce d'éléphant dont la race est détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent et qui confondent la philosophie?

Plusieurs montagnes de ces contrées sont remplies de cet amiante, de ce lin incombustible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une espèce de papier.

Au midi des Ostiaks sont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encore rendu chrétien. A l'est il y a plusieurs hordes qu'on n'a pu entièrement soumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaissance du calendrier. Ils comptent par neiges et non par la marche apparente du soleil : comme il neige régulièrement et long-temps chaque hiver, ils disent : Je suis âgé de tant de neiges, comme nous disons : J'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier suédois Stralemberg, qui, ayant été pris à Pultava, passa quinze ans en Sibérie et la parcourut tout entière : il dit qu'il y a encore des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée et tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race : et ce fait m'a été confirmé par des Russes nés à Tobol. Il semble que la variété des espèces humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races singulières, que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très-peu de ces maures blancs ou de ces albinos dont un a été présenté à l'académie des sciences de Paris, et que j'ai vu. Il en est ainsi de plusieurs animaux dont l'espèce est très-rare.

Quant aux Borandiens dont il est parlé souvent dans la savante Histoire du jardin du roi de France, mes Mémoires disent que ce peuple est absolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées est peuplé de

nombreuses hordes de Tartares. Les anciens Turcs sont sortis de cette Tartarie pour aller subjuguer tous les pays dont ils sont aujourd'hui en possession. Les Calmoucks, les Monguls, sont ces mêmes Scythes qui, conduits par Madiès, s'emparèrent de la haute Asie, et vainquirent le roi des Mèdes, Cyaxarès. Ce sont eux que Gengis-kan et ses enfans menèrent depuis jusqu'en Allemagne, et qui formèrent l'empire du Mogol sous Tamerlan. Ces peuples sont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, sont devenues vassales de la Russie.

Telle est une nation de Calmoucks qui habite entre la Sibérie et la mer Caspienne. C'est là qu'on a trouvé, en 1720, une maison souterraine de pierres, des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une statue équestre d'un prince oriental portant un diadème sur sa tête, deux femmes assises sur des trônes, un rouleau de manuscrits envoyés par Pierre-le-Grand à l'académie des inscriptions de Paris, et reconnu pour être en langue du Thibet : tous témoignages singuliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, et preuves subsistantes de ce qu'a dit Pierre le-Grand plus d'une fois, que les arts avaient fait le tour du monde.

DU KAMSHATKA.

La dernière province est le Kamshatka, le pays le plus oriental du continent. Le nord de cette contrée fournit aussi de belles fourrures; les habitans s'en revêtaient l'hiver, et marchaient nus l'été. On fut surpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties septentrionales, depuis le pays des Samoïèdes jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'est ainsi que dans l'empire de Russie il y a plus de différentes espèces, plus de singularités, et plus de mœurs différentes, que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple sauvage a aussi ses théologiens, qui font descendre les habitans de cette presqu'île d'une espèce d'être supérieur qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires disent qu'ils ne lui rendent aucun culte, qu'ils ne l'aiment ni ne le craignent.

Ainsi ils auraient une mythologie, et ils n'ont point de religion; cela pourrait être vrai, et n'est guère vraisemblable; la crainte est l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs absurdités ils distinguent des choses permises et des choses défendues : ce qui est permis, c'est de satisfaire toutes ses passions; ce qui est défendu, c'est d'aiguiser un couteau ou une hache quand

on est en voyage, et de sauver un homme qui se noie. Si en effet c'est un péché parmi eux de sauver la vie à son prochain, ils sont en cela différens de tous les hommes, qui courent par instinct au secours de leurs semblables, quand l'intérêt ou la passion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il semble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action si commune et si nécessaire qu'elle n'est pas même une vertu, que par une philosophie également fausse et superstitieuse, qui persuaderait qu'il ne faut pas s'opposer à la Providence, et qu'un homme destiné par le ciel à être noyé ne doit pas être secouru par un homme : mais les barbares sont bien loin d'avoir même une fausse philosophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui signifie *purification*; mais de quoi se purifient-ils, si tout leur est permis? et pourquoi se purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur dieu *Kouthou?*

Il y a sans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de presque tous les peuples : les leurs sont un défaut d'esprit, et les nôtres en sont un abus ; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raisonné.

Comme ils ont une espèce de dieu, ils ont aussi des démons ; enfin il y a parmi eux des sorciers, ainsi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations

les plus policées. Ce sont les vieilles qui sont sorcières dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la saine physique nous éclairât. C'est donc partout l'apanage de l'esprit humain, d'avoir des idées absurdes, fondées sur notre curiosité et sur notre faiblesse! Les Kamshatkales ont aussi des prophètes qui expliquent les songes; et il n'y a pas long-temps que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Russie a assujéti ces peuples en bâtissant cinq forteresses dans leur pays, on leur a annoncé la religion grecque. Un gentilhomme russe très-instruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puisque le pain et le vin sont nécessaires à nos mystères, et qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'observations; je n'en ferai qu'une : c'est que si on jette les yeux sur les trois quarts de l'Amérique, sur toute la partie méridionale de l'Afrique, sur le nord, depuis la Laponie jusqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre humain n'est pas au-dessus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier cosaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka, en 1701, par ordre de Pierre, qui, après la malheureuse journée de Nerva, étendait encore ses soins d'un bord du continent à l'autre. Ensuite, en 1725, quelque

temps avant que la mort le surprît au milieu de ses grands projets, il envoya le capitaine Béring, Danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka sur les terres de l'Amérique, si cette entreprise était praticable. Béring ne put réussir dans sa première navigation. L'impératrice Anne l'y envoya encore en 1733. Spengenberg, capitaine de vaisseau, associé à ce voyage, partit le premier du Kamshatka; mais il ne put se mettre en mer qu'en 1739, tant il avait fallu de temps pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y construire des vaisseaux, pour les agréer et les fournir des choses nécessaires. Spengenberg pénétra jusqu'au nord du Japon par un détroit que forme une longue suite d'îles, et revint sans avoir découvert que ce passage.

En 1741, Béring courut cette mer, accompagné de l'astronome de Lisle de la Croyère, de cette famille de Lisle qui a produit de si savans géographes; un autre capitaine allait de son côté à la découverte. Béring et lui atteignirent les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Ce passage, si long-temps cherché par les mers du nord, fut donc enfin découvert; mais on ne trouva nul secours sur ces côtes désertes. L'eau douce manqua; le scorbut fit périr une partie de l'équipage: on vit l'espace de cent milles les rivages septentrionaux de la Californie; on aperçut des canots de cuir qui portaient des hommes semblables aux

Canadiens. Tout fut infructueux. Béring mourut dans une île à laquelle il donna son nom. L'autre capitaine, se trouvant plus près de la Californie, fit descendre à terre dix hommes de son équipage; ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka, après les avoir attendus inutilement, et de Lisle expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes les premières tentatives sur les mers septentrionales. On ne sait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes si pénibles et si dangereuses.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers temps, comme dans tous les autres royaumes du monde. Des Scythes, des Huns, des Massagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates, sont aujourd'hui les sujets des czars : les Russes, proprement dits, sont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres états sont ainsi composés. La France est un assemblage de Goths, de Danois appelés Normands, de Germains septentrionaux appelés Bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome et dans l'Italie beaucoup de familles des-

cendues des peuples du nord, et l'on n'en connaît aucune des anciens Romains. Le souverain pontife est souvent le rejeton d'un Lombard, d'un Goth, d'un Teuton ou d'un Cimbre. Les Espagnols sont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Visigots, de Vandales, incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations se sont ainsi mêlées, elles sont long-temps à se civiliser, et même à former leur langage : les unes se policent plus tôt, les autres plus tard. La police et les arts s'établissent si difficilement, les révolutions ruinent si souvent l'édifice commencé, que si l'on doit s'étonner, c'est que la plupart des nations ne vivent pas en Tartares.

CHAPITRE II.

Suite de la description de la Russie. Population, finances, armées, usages, religion. État de la Russie avant Pierre-le-Grand.

Plus un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine et l'Inde sont les plus peuplés de tous les empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois et les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaissions. Leur gouvernement a plus de quatre

mille ans d'antiquité : ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais et des efforts tentés dans des siècles précédens. Les Russes sont venus tard, et ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut de beaucoup; mais, tel qu'il est, il possède autant de sujets qu'aucun état chrétien.

Je puis, d'après les rôles de la capitation et du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart sont des serfs, comme dans la Pologne, dans plusieurs provinces de l'Allemagne, et autrefois dans presque toute l'Europe. On compte en Russie et en Pologne les richesses d'un gentilhomme et d'un ecclésiastique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs esclaves.

Voici ce qui résulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation :

Marchands.	198,000
Ouvriers.	16,500
Paysans incorporés avec les marchands et les ouvriers.	1,950
	216,450

Ci-contre.	216,450
Paysans appelés *odonoskis*, qui contribuent à l'entretien de la milice.	430,220
Autres qui n'y contribuent pas.	26,080
Ouvriers de différens métiers, dont les parens sont inconnus.	1,000
Autres qui ne sont point incorporés dans les classes des métiers.	4,700
Paysans dépendans immédiatement de la couronne, environ	555,000
Employés aux mines de la couronne, tant chrétiens que mahométans et païens.	64,000
Autres paysans de la couronne travaillant aux mines et aux fabriques des particuliers.	24,200
Nouveaux convertis à l'église grecque.	57,000
Tartares et Ostiaks païens.	241,000
Mourses, Tartares, Morduates, et autres, soit païens, soit grecs, employés aux travaux de l'amirauté. .	7,800
Tartares contribuables, appelés *tepteris* et *bobilitz*, etc.	28,900
Serfs de plusieurs marchands et autres privilégiés, lesquels, sans posséder de terres, peuvent avoir des esclaves	9,100
Paysans des terres destinées à l'entretien de la cour.	418,000
Paysans des terres appartenantes en propre à sa majesté, indépendamment du droit de la couronne.	60,500
Paysans des terres confisquées à la couronne. . . .	13,600
Serfs des gentilshommes	3,550,000
Serfs appartenans à l'assemblée du clergé, et qui défraient ses dépenses.	37,500
Serfs des évêques.	116,400
Serfs des couvens, que Pierre avait beaucoup diminués.	721,500
Serfs des églises cathédrales et paroissiales.	23,700
	6,606,650

Ci-contre	6,606,650
Paysans travaillant aux ouvrages de l'amirauté ou aux autres ouvrages publics, environ	4,000
Travailleurs aux mines et fabriques des particuliers.	16,000
Paysans des terres données aux principaux manufacturiers.	14,500
Travailleurs aux mines de la couronne.	3,000
Bâtards élevés par des prêtres.	40
Sectaires appelés *raskolniky*.	2,200
	6,646,390

Voilà en nombre rond six millions six cent quarante mille mâles payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans et les vieillards sont comptés; mais les filles et les femmes ne le sont point, non plus que les garçons qui naissent depuis l'établissement d'un cadastre jusqu'à la confection d'un autre cadastre. Triplez seulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes et les filles, vous trouverez près de vingt millions d'âmes.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cent cinquante mille hommes. Ni la noblesse de tout l'empire, ni les ecclésiastiques, qui sont au nombre de deux cent mille, ne sont soumis à cette capitation : les étrangers dans l'empire sont tous exempts, de quelque profession et de quelque pays qu'ils soient. Les habitans des provinces conquises, savoir la Livonie, l'Estonie, l'Ingrie, la Carélie, et une partie de la Finlande, l'Ukraine et les Cosaques du

Tanaïs, les Calmouks et d'autres Tartares, les Somoïèdes, les Lapons, les Ostiaks, et tous les peuples idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne sont pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul il est impossible que le total des habitans de la Russie ne montât au moins à vingt-quatre millions d'habitans, en 1759, lorsqu'on m'envoya de Pétersbourg ces mémoires tirés des archives de l'empire. A ce compte il y a huit personnes par mille carré. L'ambassadeur anglais, dont j'ai parlé, n'en donne que cinq; mais il n'avait pas sans doute des mémoires aussi fidèles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Russie est donc, proportion gardée, précisément cinq fois moins peuplé que l'Espagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans : il est à peu près aussi peuplé que la France et que l'Allemagne; mais, en considérant sa vaste étendue, le nombre des peuples y est trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire sur ce dénombrement; c'est que, de six millions six cent quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cent mille appartenans au clergé de la Russie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis, ni celui de l'Ukraine et de la Sibérie.

Ainsi, sur sept personnes contribuables, le clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'

possédant ce septième ils jouissent de la septième partie des revenus de l'état, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la septième partie de toutes les richesses : car leurs paysans payaient une capitation au souverain ; et il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Russie, dont le clergé ne touche rien.

Cette évaluation est très-différente de celle de tous les écrivains qui ont fait mention de la Russie; les ministres étrangers, qui ont envoyé des mémoires à leurs souverains, s'y sont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il est très-vraisemblable que la Russie a été beaucoup plus pleuplée qu'aujourd'hui, dans les temps où la petite-vérole, venue du fond de l'Arabie, et l'autre, venue d'Amérique, n'avaient point encore fait des ravages dans ces climats, où elles se sont enracinées. Ces deux fléaux, par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre, sont dus, l'un à Mahomet, l'autre à Christophe Colomb. La peste, originaire d'Afrique, approchait rarement des contrées du septentrion. Enfin les peuples du nord, depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares qui sont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépinière d'hommes doit voir étrangement diminué.

Dans cette vaste étendue de pays on compte environ sept mille quatre cents moines et cinq mille six cents religieuses, malgré le soin que prit Pierre-le-Grand de les réduire à un plus petit nombre, soin digne d'un législateur dans un empire où ce qui manque principalement est l'espèce humaine. Ces treize mille personnes cloîtrées, et perdues pour l'état, avaient, comme le lecteur a pu le remarquer, sept cent vingt mille serfs pour cultiver leurs terres, et c'est évidemment beaucoup trop. Cet abus, si commun et si funeste à tant d'états, n'a été corrigé que par l'impératrice Catherine II. Elle a osé venger la nature et la religion, en ôtant au clergé et aux moines des richesses odieuses; elle les a payés du trésor public, et a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'empire en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts et tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles; ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir trois cent trente-neuf mille cinq cents hommes, tant sur terre que sur mer. Les revenus et les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vêtemens, les mœurs, en Russie, avaient toujours plus tenu de l'Asie que

de l'Europe chrétienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambassadeurs dans leurs routes et dans leur séjour, et celle de ne se présenter ni dans l'église ni devant le trône avec une épée, coutume orientale opposée à notre usage ridicule et barbare d'aller parler à Dieu, aux rois, à ses amis et aux femmes, avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie semblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solennels, et ces espèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposans aux yeux que les perruques et les justaucorps, et plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vêtement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre et moins commode pour les travaux. Presque tous les autres usages étaient grossiers ; mais il ne faut pas se figurer que les mœurs fussent aussi barbares que le disent tant d'écrivains. Albert Krantz parle d'un ambassadeur italien à qui un czar fit clouer son chapeau sur la tête, parce qu'il ne se découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette aventure à un Tartare ; enfin on a fait ce conte d'un ambassadeur français.

Oléarius prétend que le czar Michel Fœdéro-

vitz relégua en Sibérie un marquis d'Exideuil, ambassadeur du roi de France, Henri IV; mais jamais assurément ce monarque n'envoya d'ambassadeur à Moscou [1]. C'est ainsi que les voyageurs parlent du pays de Borandie, qui n'existe pas : ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble, qui à peine est habitée; ils ont eu de longues conversations avec des Samoïèdes, comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages, ce qui n'est ni vrai ni utile, ces ouvrages et le public y gagneraient.

Le gouvernement ressemblait à celui des Turcs par la milice des strélitz, qui, comme celle des janissaires, disposa quelquefois du trône, et troubla l'état presque toujours autant qu'elle le soutint. Ces strélitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient dispersés dans les provinces subsistaient de brigandages ; ceux de Moscou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne servaient point, et poussaient à l'excès l'insolence. Pour établir l'ordre en Russie il fallait les casser; rien n'était ni plus nécessaire ni plus dangereux.

L'état ne possédait pas au dix-septième siècle cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de France) de revenu. C'était assez quand Pierre parvint à la couronne, pour demeurer dans

[1] Voyez la préface.

l'ancienne médiocrité ; ce n'était pas le tiers de ce qu'il fallait pour en sortir et pour se rendre considérable en Europe : mais aussi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées, selon l'usage des Turcs ; usage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

TITRE DE CZAR.

Quant au titre de czar, il se peut qu'il vienne des tzars ou tchars du royaume de Casan. Quand le souverain de Russie Jean ou Ivan Basilidès eut, au seizième siècle, conquis ce royaume subjugué par son aïeul, mais perdu ensuite, il en prit le titre, qui est demeuré à ses successeurs. Avant Ivan Basilidès, les maîtres de la Russie portaient le nom de *weliki knès*, *grand prince*, *grand seigneur*, *grand chef*, que les nations chrétiennes traduisent par celui de grand duc. Le czar Michel Fœdérowitz prit avec l'ambassade holstenoise les titres de *grand seigneur et grand knès*, *conservateur de tous les Russes*, *prince de Volodimer*, *Moscou*, *Novogorod*, *etc.*, *tzar de Casan*, *tzar d'Astracan*, *tzar de Sibérie*. Ce nom de *tzar* était donc le titre de ces princes orientaux ; il était donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *tshas* de Perse que des *césars* de Rome, dont probablement les tzars sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre quel qu'il soit n'est rien, si ceux qui



le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur*, qui ne signifiait que *général d'armée*, devint le nom des maîtres de la république romaine : on le donne aujourd'hui aux souverains des Russes à plus juste titre qu'à aucun autre potentat, si l'on considère l'étendue et la puissance de leur domination.

RELIGION.

La religion de l'état fut toujours, depuis le onzième siècle, celle qu'on nomme grecque par opposition à la latine; mais il y avait plus de pays mahométans et de païens que de chrétiens. La Sibérie jusqu'à la Chine était idolâtre; et dans plus d'une province toute espèce de religion était inconnue.

L'ingénieur Perri et le baron de Stralemberg, qui ont été si long-temps en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi et de probité dans les païens que dans les autres : ce n'est pas le paganisme qui les rendait plus vertueux; mais menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, et vivant comme dans ces temps qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes passions, ils étaient nécessairement plus gens de bien.

Le christianisme ne fut reçu que très-tard dans la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du nord. On prétend qu'une princesse nommée Olha

l'y introduisit, à la fin du dixième siècle, comme Clotilde, nièce d'un prince arien, le fit recevoir chez les Francs; la femme d'un Micislas, duc de Pologne, chez les Polonais; et la sœur de l'empereur Henri II, chez les Hongrois. C'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des ministres de la religion, et de persuader les autres hommes.

Cette princesse Olha, ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople: on l'appela Hélène; et dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur Jean Zimiscès ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princesse Olha ou Olga ne fit pas d'abord un grand nombre de prosélytes: son fils, qui régna long-temps[1], ne pensa point du tout comme sa mère; mais son petit-fils Volodimer, né d'une concubine, ayant assassiné son frère pour régner, et ayant recherché l'alliance de l'empereur de Constantinople, Basile, ne l'obtint qu'à condition qu'il se ferait baptiser. C'est à cette époque de l'année 987 que la religion grecque commença en effet à s'établir en Russie. Un patriarche de Constantinople, nommé Chrysoberge, envoya un évêque baptiser Volodimer, pour ajouter à son patriarchat cette partie du monde[2].

[1] On l'appelait Sowastoslaw.

[2] Tiré d'un manuscrit particulier intitulé: *Du gouvernement ecclésiastique de Russie.*

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par son aïeule. Un Grec fut premier métropolitain de Russie ou patriarche. C'est de là que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec; ils y auraient gagné si le fond de leur langue, qui est la slavone, n'était toujours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie et leur hiérarchie. Un des patriarches grecs, nommé Jérémie, ayant un procès au divan, et étant venu à Moscou demander des secours, renonça enfin à sa prétention sur les églises russes, et sacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé Job, en 1588.

Depuis ce temps l'église russe fut aussi indépendante que son empire. Il était en effet dangereux, honteux et ridicule que l'église russe dépendît d'une église grecque, esclave des Turcs. Le patriarche de Russie fut dès lors sacré par les évêques russes, non par le patriarche de Constantinople. Il eut rang dans l'église grecque après celui de Jérusalem; mais il fut en effet le seul patriarche libre et puissant, et par conséquent le seul réel. Ceux de Jérusalem, de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ne sont que les chefs mercenaires et avilis d'une église esclave des Turcs. Ceux même d'Antioche et de Jérusalem ne sont plus regardés comme patriarches, et n'ont pas plus de crédit que les rabbins des synagogues établies en Turquie.

C'est d'un homme devenu patriarche de toutes les Russies que descendait Pierre-le-Grand en droite ligne. Bientôt ces premiers prélats voulurent partager l'autorité des czars. C'était peu que le souverain marchât nu-tête une fois l'an devant le patriarche, en conduisant son cheval par la bride. Ces respects extérieurs ne servent qu'à irriter la soif de la domination. Cette fureur de dominer causa de grands troubles, comme ailleurs.

Le patriarche Nicon, que les moines regardent comme un saint, et qui siégeait du temps d'Alexis, père de Pierre-le-Grand, voulut élever sa chaire au-dessus du trône; non seulement il usurpait le droit de s'asseoir dans le sénat à côté du czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix sans son consentement. Son autorité, soutenue par ses richesses et par ses intrigues, par le clergé et par le peuple, tenait son maître dans une espèce de sujétion. Il osa excommunier quelques sénateurs qui s'opposèrent à ses excès; et enfin Alexis, qui ne se sentait pas assez puissant pour le déposer par sa seule autorité, fut obligé de convoquer un synode de tous les évêques. On l'accusa d'avoir reçu de l'argent des Polonais; on le déposa; on le confina pour le reste de ses jours dans un cloître, et les prélats élurent un autre patriarche.

Il y eut toujours, depuis la naissance du chris-

tianisme en Russie, quelques sectes, ainsi que dans les autres états; car les sectes sont souvent le fruit de l'ignorance, aussi bien que de la science prétendue. Mais la Russie est le seul grand état chrétien où la religion n'ait pas excité des guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La secte de ces *raskolniky*, composée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, et de laquelle il est fait mention dans le dénombrement[1], est la plus ancienne : elle s'établit dès le douzième siècle par des zélés qui avaient quelque connaissance du Nouveau Testament; ils eurent et ont encore la prétention de tous les sectaires, celle de le suivre à la lettre, accusant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point souffrir qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie confère le baptême, assurant avec Jésus-Christ qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles, et surtout qu'un fidèle peut se tuer pour l'amour de son sauveur. C'est, selon eux, un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, et ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle société d'ailleurs n'est ni plus réglée ni plus sévère dans ses mœurs : ils vivent comme les quakers; mais ils n'admettent point comme eux les autres chrétiens dans leurs

[1] Page 68.

assemblées : c'est ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les païens accusèrent les premiers galiléens, dont ceux-ci chargèrent les gnostiques, dont les catholiques ont chargé les protestans. On leur a souvent imputé d'égorger un enfant, de boire son sang, et de se mêler ensemble dans leurs cérémonies secrètes sans distinction de parenté, d'âge, ni même de sexe. Quelquefois on les a persécutés : ils se sont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maisons, et se sont jetés dans les flammes. Pierre a pris avec eux le seul parti qui puisse les ramener, celui de les laisser vivre en paix.

Au reste, il n'y a dans un si vaste empire que vingt-huit siéges épiscopaux, et du temps de Pierre on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raisons qui avaient tenu l'église russe en paix. Cette église d'ailleurs était si peu instruite, que le czar Fœdor, frère de Pierre-le-Grand, fut le premier qui introduisit le plain-chant chez elle.

Fœdor et surtout Pierre admirent indifféremment dans leurs armées et dans leurs conseils ceux de rite grec, latin, luthérien, calviniste : ils laissèrent à chacun la liberté de servir Dieu suivant sa conscience, pourvu que l'état fût bien servi. Il n'y avait dans cet empire de deux mille lieues de longueur aucune église latine. Seule-

ment lorsque Pierre eut établi de nouvelles manufactures dans Astracan, il y eut environ soixante familles catholiques dirigées par des capucins : mais quand les jésuites voulurent s'introduire dans ses états, il les en chassa par un édit au mois d'avril 1718. Il souffrait les capucins comme des moines sans conséquence, et regardait les jésuites comme des politiques dangereux. Ces jésuites s'étaient établis en Russie en 1685; ils furent expulsés quatre ans après : ils revinrent encore et furent encore chassés.

L'église grecque est flattée de se voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu surtout conserver dans tous les temps leur égalité avec ceux du rite latin, et ont toujours craint le zèle de l'église de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'église romaine, très-resserrée dans notre hémisphère, et se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Russie d'établissement pour les Juifs, comme ils en ont dans tant d'états de l'Europe, depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes et par les nations établies chez eux. De toutes les églises grecques, la leur est la seule qui ne voie pas des synagogues à côté de ses temples.

SUITE DE L'ÉTAT OU ÉTAIT LA RUSSIE AVANT PIERRE-LE-GRAND.

La Russie, qui doit uniquement à Pierre-le-Grand sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était chrétienne. On la voit auparavant faire sur la mer Noire ce que les Normands faisaient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du temps d'Héraclius quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un tribut aux Césars grecs. Mais le grand knès Volodimer, occupé du soin d'introduire chez lui le christianisme, et fatigué des troubles intestins de sa maison, affaiblit encore ses états en les partageant entre ses enfans : ils furent presque tous la proie des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cents années. Ivan Basilidès la délivra et l'agrandit; mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en fallait beaucoup, avant Pierre-le-Grand, que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de sujets, autant de revenus, que de nos jours. Elle ne possédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie: et la Livonie seule vaut mieux que n'a valu longtemps toute la Sibérie. Les Cosaques n'étaient point soumis; les peuples d'Astracan obéissaient mal; le peu de commerce que l'on faisait était

désavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Azof, et la mer Caspienne, étaient entièrement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaisseau, et qui même dans sa langue manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-dessus des Tartares et des peuples du nord jusqu'à la Chine, la Russie jouissait de cet avantage; mais il fallait s'égaler aux nations policées, et se mettre en état d'en surpasser un jour plusieurs. Une telle entreprise paraissait impraticable, puisqu'on n'avait pas un seul vaisseau sur les mers, qu'on ignorait absolument sur terre la discipline militaire, que les manufactures les plus simples étaient à peine encouragées, et que l'agriculture même, qui est le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du gouvernement de l'attention et des encouragemens, et c'est ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs blés un trésor supérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts nécessaires montre assez qu'on n'avait pas d'idée des beaux-arts, qui deviennent nécessaires à leur tour quand on a tout le reste. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'instruire chez les étrangers; mais la différence des langues, des mœurs et de la religion, s'y opposait; une loi même d'état et de religion, également sacrée et pernicieuse, défendait aux Russes de sortir de leur patrie, et

semblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils possédaient les plus vastes états de l'univers, et tout y était à faire. Enfin Pierre naquit, et la Russie fut formée.

Heureusement, de tous les grands législateurs du monde, Pierre est le seul dont l'histoire soit bien connue. Celles des Thésée, des Romulus, qui firent beaucoup moins que lui; celles des fondateurs de tous les autres états policés, sont mêlées de fables absurdes ; et nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités qui passeraient pour des fables si elles n'étaient attestées.

CHAPITRE III.

Des ancêtres de Pierre-le-Grand.

La famille de Pierre était sur le trône depuis l'an 1613. La Russie avant ce temps avait essuyé des révolutions qui éloignaient encore la réforme et les arts. C'est le sort de toutes les sociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun royaume. Le tyran Boris Godonou fit assassiner, en 1597, l'héritier légitime Démétri, que nous nommons Démétrius, et usurpa l'empire. Un jeune moine prit le nom de Démétrius, prétendit être le prince échappé aux assassins; et, secouru des Polonais et d'un grand

parti que les tyrans ont toujours contre eux, il chassa l'usurpateur et usurpa lui-même la couronne. On reconnut son imposture dès qu'il fut maître, parce qu'on fut mécontent de lui : il fut assassiné. Trois autres faux Démétrius s'élevèrent l'un après l'autre. Cette suite d'impostures supposait un pays tout en désordre. Moins les hommes sont civilisés, plus il est aisé de leur en imposer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confusion et le malheur public. Les Polonais, qui avaient commencé les révolutions en établissant le premier faux Démétri, furent sur le point de régner en Russie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, et prétendirent aussi au trône ; l'état était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une assemblée composée des principaux boyards élut pour souverain, en 1613, un jeune homme de quinze ans ; ce qui ne paraissait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune homme était Michel Romano[1], grand-père du czar Pierre, fils de l'archevêque de Rostou, surnommé Philarète, et d'une religieuse ; allié par les femmes aux anciens czars.

Il faut savoir que cet archevêque était un sei-

[1] Les Russes écrivent Romanow : les Français ne se servent point du *w*. On prononce aussi Romanof.

gneur puissant, que le tyran Boris avait forcé de se faire prêtre. Sa femme Sheremeto fut aussi contrainte de prendre le voile : c'était un ancien usage des tyrans occidentaux chrétiens latins ; celui des chrétiens grecs était de crever les yeux. Le tyran Démétri donna à Philarète l'archevêché de Rostou, et l'envoya ambassadeur en Pologne. Cet ambassadeur était prisonnier chez les Polonais, alors en guerre avec les Russes, tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant sa détention que le jeune Romano, fils de cet archevêque, fut élu czar. On échangea son père contre des prisonniers polonais, et le jeune czar créa son père patriarche : ce vieillard fut souverain en effet sous le nom de son fils.

Si un tel gouvernement paraît singulier aux étrangers, le mariage du czar Michel Romano le semble davantage. Les monarques des Russies ne prenaient plus des épouses dans les autres états depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Casan et Astracan ils suivirent presque en tout les coutumes asiatiques, et principalement celle de ne se marier qu'à leurs sujettes.

Ce qui ressemble encore plus aux usages de l'ancienne Asie, c'est que pour marier un czar on faisait venir à la cour les plus belles filles des provinces ; la grande-maîtresse de la cour les recevait chez elle, les logeait séparément, et les faisait manger toutes ensemble. Le czar les voyait

ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage était fixé, sans que le choix fût encore connu; et le jour marqué on présentait un habit de noce à celle sur qui le choix secret était tombé : on distribuait d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'est de cette manière que Michel Romano épousa Eudoxe, fille d'un pauvre gentilhomme nommé Streshnieu. Il cultivait ses champs lui-même avec ses domestiques, lorsque des chambellans, envoyés par le czar avec des présens, lui apprirent que sa fille était sur le trône. Le nom de cette princesse est encore cher à la Russie. Tout cela est éloigné de nos mœurs, et n'en est pas moins respectable.

Il est nécessaire de dire qu'avant l'élection de Romano un grand parti avait élu le prince Ladislas, fils du roi de Pologne Sigismond III. Les provinces voisines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de Gustave-Adolphe : ainsi la Russie était dans la même situation où l'on a vu si souvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une source de guerres civiles. Mais les Russes n'imitèrent point les Polonais, qui font un contrat avec le roi qu'ils élisent. Quoiqu'ils eussent éprouvé la tyrannie, ils se soumirent à un jeune homme sans rien exiger de lui.

La Russie n'avait jamais été un royaume électif : mais la race masculine des anciens souverains ayant manqué, six czars ou prétendans ayant péri malheureusement dans les derniers troubles, il fallut, comme on l'a vu, élire un monarque ; et cette élection causa de nouvelles guerres avec la Pologne et la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Russie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne se soutiennent jamais long-temps. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés jusqu'à Moscou, et après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces temps-là, conclurent une trêve de quatorze ans. La Pologne, par cette trêve, demeura en possession du duché de Smolensko, dans lequel le Borysthène prend sa source. Les Suédois firent aussi la paix ; ils restèrent en possession de l'Ingrie, et privèrent les Russes de toute communication avec la mer Baltique, de sorte que cet empire resta plus que jamais séparé du reste de l'Europe.

Michel Romano, depuis cette paix, régna tranquille, et il ne se fit dans ses états aucun changement qui corrompît ni qui perfectionnât l'administration. Après sa mort, arrivée en 1645, son fils Alexis Michaelovitz, ou fils de Michel, âgé de seize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient sacrés par le patriarche suivant quelques rites de Cons-

tantinople, à cela près que le patriarche de Russie était assis sur la même estrade avec le souverain, et affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir suprême.

ALEXIS MICHAELOVITZ, FILS DE MICHEL.

Alexis se maria comme son père, et choisit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épousa une des deux filles du boyard Miloslauski, en 1647, et ensuite une Nariskin, en 1671. Son favori Morosou épousa l'autre. On ne peut donner à ce Morosou un titre plus convenable que celui de visir, puisqu'il était despotique dans l'empire, et que sa puissance excita des révoltes parmi les strélitz et le peuple, comme il est arrivé souvent à Constantinople.

Le règne d'Alexis fut troublé par des séditions sanglantes, par des guerres intestines et étrangères. Un chef des Cosaques du Tanaïs, nommé Stenko-Rasin, voulut se faire roi d'Astracan : il inspira long-temps la terreur ; mais enfin vaincu et pris, il finit par le dernier supplice, comme tous ses semblables, pour lesquels il n'y a jamais que le trône ou l'échafaud. Environ douze mille de ses partisans furent pendus, dit-on, sur le grand chemin d'Astracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouver-

nés par les mœurs, ne l'étaient que par les supplices; et de ces supplices affreux naissaient la servitude et la fureur secrète de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuse, et terminée par une paix qui lui assura la possession de Smolensko, de Kiovie, et de l'Ukraine; mais il fut malheureux avec les Suédois; et les bornes de l'empire étaient toujours très-resserrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient sur la Pologne et menaçaient les pays du czar voisins de la Tartarie Crimée, l'ancienne Chersonèse Taurique. Ils prirent, en 1671, la ville importante de Kaminieck, et tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les Cosaques de l'Ukraine, qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne savaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne, ou à la Russie. Le sultan Mahomet IV, vainqueur des Polonais, et qui venait de leur imposer un tribut, demanda, avec tout l'orgueil d'un Ottoman et d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il possédait en Ukraine, et fut refusé avec la même fierté. On ne savait point alors déguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance. Le sultan, dans sa lettre, ne traitait le souverain des Russies que de *hospodar chrétien*, et s'intitulait *très-glorieuse majesté, roi de tout l'univers*. Le czar répondit : « Qu'il n'était pas fait pour se soumettre à un

chien de mahométan, et que son cimeterre valait bien le sabre du grand-seigneur. »

Alexis alors forma un dessein qui semblait annoncer l'influence que la Russie devait avoir un jour dans l'Europe chrétienne. Il envoya des ambassadeurs au pape et à presque tous les grands souverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte ottomane. Ses ambassadeurs ne réussirent dans Rome qu'à ne point baiser les pieds du pape, et n'obtinrent ailleurs que des voeux impuissans ; les querelles des princes chrétiens, et les intérêts qui naissent de ces querelles mêmes, les mettant toujours hors d'état de se réunir contre l'ennemi de la chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de subjuguer la Pologne, qui refusait de payer le tribut. Le czar Alexis la secourut du côté de la Crimée, et le général de la couronne, Jean Sobieski, lava la honte de son pays dans le sang des Turcs, à la célèbre bataille de Choczim, qui lui fraya le chemin au trône. Alexis disputa ce trône, et proposa d'unir ses vastes états à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie ; mais plus son offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très-digne, dit-on, de ce nouveau royaume, par la manière dont il gouvernait les siens : c'est lui qui le premier fit rédiger un code de lois, quoique imparfait ; il introduisit des

manufactures de toile et de soie, qui, à la vérité, ne se soutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déserts vers le Volga et la Kama de familles lithuaniennes, polonaises et tartares, prises dans ses guerres. Tous les prisonniers auparavant étaient esclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage; Alexis en fit des cultivateurs : il mit, autant qu'il put, la discipline dans ses armées; enfin il était digne d'être le père de Pierre-le-Grand; mais il n'eut le temps de perfectionner rien de ce qu'il entreprit : une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-six ans, au commencement de 1677, selon notre calendrier, qui avance toujours de onze jours sur celui des Russes.

FOEDOR ALEXIOVITZ.

Après Alexis, fils de Michel, tout retomba dans la confusion. Il laissait de son premier mariage deux princes et six princesses. L'aîné, Fœdor, monta sur le trône, âgé de quinze ans, prince d'un tempérament faible et valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faiblesse de son corps. Alexis son père l'avait fait reconnaître pour son successeur un an auparavant. C'est ainsi qu'en usèrent les rois de France depuis Hugues-Capet jusqu'à Louis-le-Jeune, et tant d'autres souverains.

Le second des fils d'Alexis était Ivan, ou Jean,

encore plus maltraité par la nature que son frère Fœdor ; presque privé de la vue et de la parole, ainsi que de santé, et attaqué souvent de convulsions. Des six filles nées de ce premier mariage, la seule célèbre en Europe fut la princesse Sophie, distinguée par les talens de son esprit, mais malheureusement plus connue encore par le mal qu'elle voulut faire à Pierre-le-Grand.

Alexis, de son second mariage avec une autre de ses sujettes, fille du boyard Nariskin, laissa Pierre et la princesse Nathalie. Pierre, né le 30 mai 1672, et suivant le nouveau style, 10 juin, avait à peine quatre ans et demi quand il perdit son père. On n'aimait point les enfans d'un second lit, et on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'esprit de la famille de Romano fut toujours de policer l'état; tel fut encore le caractère de Fœdor. Nous avons déjà remarqué, en parlant de Moscou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir plusieurs maisons de pierre. Il agrandit cette capitale : on lui doit quelques règlemens de police générale; mais en voulant réformer les boyards il les indisposa tous. D'ailleurs, il n'était ni assez instruit, ni assez actif, ni assez déterminé, pour oser concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimée, qui continuait toujours avec des succès balancés, ne permettait pas à un prince d'une

santé faible de tenter ce grand ouvrage. Fœdor épousa, comme ses autres prédécesseurs, une de ses sujettes, originaire des frontières de Pologne; et l'ayant perdue au bout d'une année, il prit pour seconde femme, en 1682, Marthe Mateona, fille du secrétaire Apraxin. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, et ne laissa point d'enfans. Comme les czars se mariaient sans avoir égard à la naissance, ils pouvaient aussi choisir, du moins alors, un successeur, sans égard à la primogéniture. Il semblait que le rang de femme et d'héritier du souverain dût être uniquement le prix du mérite; et en cela l'usage de cet empire était bien supérieur aux coutumes des états les plus civilisés.

Fœdor, avant d'expirer, voyant que son frère Ivan, trop disgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Russies son second frère Pierre, qui n'était âgé que de dix ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances.

Si la coutume d'élever les sujettes au rang de czarine était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure : les filles des czars se mariaient alors rarement; la plupart passaient leur vie dans un monastère.

La princesse Sophie, la troisième des filles du premier lit du czar Alexis, princesse d'un esprit aussi supérieur que dangereux, ayant vu qu'il

restait à son frère Fœdor peu de temps à vivre, ne prit point le parti du couvent; et se trouvant entre ses deux autres frères qui ne pouvaient gouverner, l'un par son incapacité, l'autre par son enfance, elle conçut le dessein de se mettre à la tête de l'empire; elle voulut, dans les derniers temps de la vie du czar Fœdor, renouveler le rôle que joua autrefois Pulchérie avec l'empereur Théodose, son frère.

CHAPITRE IV.

IVAN ET PIERRE.

Horrible sédition de la milice des strélitz.

A peine Fœdor fut-il expiré [1], que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'exclusion de l'aîné et les intrigues de la princesse Sophie, leur sœur, excitèrent dans le corps des strélitz une des plus sanglantes révoltes. Les janissaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais si barbares. D'abord, deux jours après les obsèques du czar Fœdor, ils courent en armes au Kremelin; c'est, comme on sait, le palais des czars à Mos-

[1] Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moscou et de Pétersbourg.

cou : ils commencent par se plaindre de neuf de leurs colonels, qui ne les avaient pas assez exactement payés. Le ministère est obligé de casser les colonels et de donner aux strélitz l'argent qu'ils demandent. Ces soldats ne sont pas contens; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, et les condamnent, à la pluralité des voix, au supplice qu'on appelle des *batogues :* voici comme on inflige ce supplice.

On dépouille nu le patient : on le couche sur le ventre, et deux bourreaux le frappent sur le dos avec des baguettes, jusqu'à ce que le juge dise : *C'est assez.* Les colonels, ainsi traités par leurs soldats, furent encore obligés de les remercier, selon l'usage oriental des criminels, qui, après avoir été punis, baisent la main de leurs juges : ils ajoutèrent à leurs remercîmens une somme d'argent; ce qui n'était pas d'usage.

Tandis que les strélitz commençaient ainsi à se faire craindre, la princesse Sophie, qui les animait sous main pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une assemblée des princesses du sang, des généraux d'armée, des boyards, du patriarche, des évêques, et même des principaux marchands : elle leur représentait que le prince Ivan, par son droit d'aînesse et par son mérite, devait avoir l'empire, dont elle espérait en secret tenir les rênes. Au sortir de l'assemblée, elle fait promettre aux strélitz une aug-

mentation de paie et des présens : ses émissaires excitent surtout la soldatesque contre la famille des Nariskin, et principalement contre les deux Nariskin, frères de la jeune czarine douairière, mère de Pierre Ier. On persuade aux strélitz qu'un de ces frères, nommé Jean, a pris la robe du czar, qu'il s'est mis sur le trône, et qu'il a voulu étouffer le prince Ivan ; on ajoute qu'un malheureux médecin hollandais, nommé Daniel Vangad, a empoisonné le czar Fœdor. Enfin Sophie fait remettre entre leurs mains une liste de quarante seigneurs, qu'elle appelle leurs ennemis et ceux de l'état, et qu'ils doivent massacrer. Rien ne ressemble plus aux proscriptions de Sylla et des triumvirs de Rome. Christiern II les avait renouvelées en Danemarck et en Suède. On voit par là que ces horreurs sont de tout pays dans les temps de trouble et d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les knès Dolgorouki et Malfeu [1] : les strélitz les reçoivent sur la pointe de leurs piques, les dépouillent et les traînent sur la grande place ; aussitôt ils entrent dans le palais : ils y trouvent un des oncles du czar Pierre, Athanase Nariskin, frère de la jeune czarine ; ils le massacrent de la même manière : ils forcent les portes d'une église voisine, où trois proscrits s'étaient réfugiés ; ils les arrachent de l'au-

[1] Ou Matheoff : c'est Mathieu dans notre langue.

tel, les dépouillent, et les assassinent à coups de couteau.

Leur fureur était si aveugle que, voyant passer un jeune seigneur de la maison de Soltikof, qu'ils aimaient, et qui n'était point sur la liste des proscrits, quelques-uns d'eux ayant pris ce jeune homme pour Jean Nariskin qu'ils cherchaient, ils le tuèrent sur-le-champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ce temps-là, c'est qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune Soltikof à son père pour l'enterrer, et le père malheureux, loin d'oser se plaindre, leur donna des récompenses pour lui avoir rapporté le corps sanglant de son fils. Sa femme, ses filles et l'épouse du mort, lui reprochèrent sa faiblesse. « Attendons le temps de la vengeance, » leur dit le vieillard. Quelques strélitz entendirent ces paroles : ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux, et l'égorgent à la porte de sa maison.

D'autres strélitz vont chercher partout le médecin hollandais Vangad : ils rencontrent son fils ; ils lui demandent où est son père ; le jeune homme, en tremblant, répond qu'il l'ignore, et sur cette réponse il est égorgé. Ils trouvent un autre médecin allemand : « Tu es médecin, lui disent-ils ; si tu n'as pas empoisonné notre maître Fœdor, tu en as empoisonné d'autres ; tu mérites bien la mort ; » et ils le tuent.

Enfin ils trouvent le Hollandais qu'ils cherchaient; il s'était déguisé en mendiant; ils le traînent devant le palais; les princesses, qui aimaient ce bon homme, et qui avaient confiance en lui, demandent sa grâce aux strélitz, en les assurant qu'il est un fort bon médecin, et qu'il a très-bien traité leur frère Fœdor. Les strélitz répondent que non seulement il mérite la mort comme médecin, mais aussi comme sorcier, et qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud séché et une peau de serpent. Ils ajoutent qu'il leur faut absolument livrer le jeune Ivan Nariskin, qu'ils cherchent en vain depuis deux jours; qu'il est sûrement caché dans le palais; qu'ils y mettront le feu si on ne leur donne leur victime. La sœur d'Ivan Nariskin, les autres princesses, épouvantées, vont dans la retraite où Jean Nariskin est caché : le patriarche le confesse, lui donne le viatique et l'extrême-onction, après quoi il prend une image de la vierge, qui passait pour miraculeuse; il mène par la main le jeune homme, et s'avance aux strélitz, en leur montrant l'image de la vierge. Les princesses en larmes entourent Nariskin, se mettent à genoux devant les soldats, les conjurent, au nom de la vierge, d'accorder la vie à leur parent; mais les soldats l'arrachent des mains des princesses; ils le traînent au bas des escaliers avec Vangad : alors ils forment entre eux une espèce de tribunal; ils appliquent à la

question Nariskin et le médecin. Un d'entre eux, qui savait écrire, dresse un procès-verbal ; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en pièces : c'est un supplice usité à la Chine et en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le supplice des dix mille morceaux. Après avoir ainsi traité Nariskin et Vangad, ils exposent leurs têtes, leurs pieds et leurs mains sur les pointes de fer d'une balustrade.

Pendant qu'ils assouvissaient leur fureur aux yeux des princesses, d'autres massacraient tous ceux qui leur étaient odieux ou suspects à Sophie.

Cette exécution horrible finit par proclamer souverains les deux princes Ivan et Pierre, en leur associant leur sœur Sophie en qualité de co-régente. Alors elle approuva tous leurs crimes et les récompensa, confisqua les biens des proscrits et les donna aux assassins ; elle leur permit même d'élever un monument, sur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient massacrés comme traîtres à la patrie ; elle leur donna enfin des lettres-patentes par lesquelles elle les remerciait de leur zèle et de leur fidélité.

CHAPITRE V.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle singulière de religion. Conspiration.

Voilà par quels degrés la princesse Sophie[1] monta en effet sur le trône de Russie sans être déclarée czarine, et voilà les premiers exemples qu'eut Pierre Ier devant les yeux. Sophie eut tous les honneurs d'une souveraine; son buste sur les monnaies, la signature pour toutes les expéditions, la première place au conseil, et surtout la puissance suprême. Elle avait beaucoup d'esprit, faisait même des vers dans sa langue, écrivait et parlait bien : une figure agréable relevait encore tant de talens; son ambition seule les ternit.

Elle maria son frère Ivan suivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune Soltikof, de la maison de ce même Soltikof que les strélitz avaient assassiné, fut choisie au milieu de la Sibérie, où son père commandait dans une forteresse, pour être présentée au czar Ivan à Moscou. Sa beauté l'emporta sur les brigues de toutes ses rivales : Ivan l'épousa en 1684. Il sem-

[1] Tiré tout entier des mémoires envoyés de Pétersbourg.

ble, à chaque mariage d'un czar, qu'on lise l'histoire d'Assuérus, ou celle du second Théodose.

Au milieu des fêtes de ce mariage les strélitz excitèrent un nouveau soulèvement : et qui le croirait ? c'était pour la religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que soldats, ils ne seraient pas devenus controversistes : mais ils étaient bourgeois de Moscou. Du fond des Indes jusqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque se trouve ou se met en droit de parler avec autorité à la populace peut fonder une secte ; et c'est ce qu'on a vu dans tous les temps, surtout depuis que la fureur du dogme est devenue l'arme des audacieux et le joug des imbéciles.

On avait déjà essuyé quelques séditions en Russie, dans les temps où l'on disputait si la bénédiction devait se donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain Abakum, archiprêtre, avait dogmatisé sur le Saint-Esprit, qui, selon l'Évangile, doit illuminer tout fidèle, sur l'égalit[é] des premiers chrétiens, sur ces paroles de Jésus *Il n'y aura ni premier ni dernier*. Plusieurs c[i]toyens, plusieurs strélitz, embrassèrent les op[i]nions d'Abakum : le parti se fortifia ; un cert[ain] Raspop en fut le chef. Les sectaires enfin ent[r]ent dans la cathédrale, où le patriarche et [le] clergé officiaient ; ils le chassèrent lui et les s[iens] à coups de pierres, et se mirent dévoteme[nt à] leur place pour recevoir le Saint-Esprit. Ils

pelaient le patriarche *loup ravisseur dans le bercail;* titre que toutes les communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princesse Sophie et les deux czars de ces désordres; on fit dire aux autres strélitz, qui soutenaient la bonne cause, que les czars et l'église étaient en danger. Le parti des strélitz et bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des abakumistes; mais le carnage fut suspendu dès qu'on parla de convoquer un concile. Aussitôt un concile s'assemble dans une salle du palais : cette convocation n'était pas difficile; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le patriarche et un évêque disputèrent contre Raspop, et au second syllogisme, on se jeta des pierres au visage. Le concile finit par couper le cou à Raspop et à quelques-uns de ses fidèles disciples, qui furent exécutés sur les seuls ordres des trois souverains, Sophie, Ivan, et Pierre.

Dans ce temps de trouble il y avait un knès Chovanskoi, qui, ayant contribué à l'élévation de la princesse Sophie, voulait pour prix de ses services partager le gouvernement. On croit bien qu'il trouva Sophie ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion et des raspopites persécutés; il souleva encore une partie des strélitz et du peuple au nom de Dieu : la conspiration fut plus sérieuse que l'enthousiasme de Raspop. Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un simple fana-

tique. Chovanskoi ne prétendait pas moins que l'empire ; et pour n'avoir jamais rien à craindre, il résolut de massacrer les deux czars et Sophie, et les autres princesses, et tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars et les princesses furent obligés de se retirer au monastère de la Trinité, à douze lieues de Moscou. C'était à la fois un couvent, un palais et une forteresse, comme Mont-Cassin, Corbie, Fulde, Kempten, et tant d'autres chez les chrétiens du rite latin. Ce monastère de la Trinité appartient aux moines basiliens; il est entouré de larges fossés et de remparts de briques garnis d'une artillerie nombreuse. Les moines possédaient quatre lieues de pays à la ronde. La famille czarienne y était en sûreté plus encore par la force que par la sainteté du lieu. De là Sophie négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, et lui fit trancher la tête, ainsi qu'à un de ses fils et à trente-sept strélitz qui l'accompagnaient.

Le corps des strélitz, à cette nouvelle, s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité : il menace de tout exterminer : la famill czarienne se fortifie; les boyards arment leu vassaux ; tous les gentilshommes accouren une guerre civile sanglante commençait. Le p triarche apaisa un peu les strélitz : les trou qui venaient contre eux de tous côtés les inti dèrent : ils passèrent enfin de la fureur

crainte, et de la crainte à la plus aveugle soumission ; changement ordinaire à la multitude. Trois mille sept cents des leurs, suivis de leurs femmes et de leurs enfans, se mirent une corde au cou, et marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux se rendirent devant le monastère, portant deux à deux un billot et une hache ; ils se prosternèrent à terre et attendirent leur supplice : on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Moscou en bénissant leurs maîtres, et prêts, sans le savoir, à renouveler tous leurs attentats à la première occasion.

Après ces convulsions, l'état reprit un extérieur tranquille. Sophie eut toujours la principale autorité, abandonnant Ivan à son incapacité et tenant Pierre en tutelle. Pour augmenter sa puissance, elle la partagea avec le prince Basile Gallitzin, qu'elle fit généralissime administrateur de l'état et garde des sceaux, homme supérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans cette cour orageuse, poli, magnifique, n'ayant que de grands desseins, plus instruit qu'aucun Russe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, possédant même la langue latine, presque totalement ignorée en Russie ; homme d'un esprit actif, laborieux, d'un génie au-dessus de son siècle, et capable de changer la Russie, s'il en avait eu le temps et le pouvoir, comme il en avait la volonté.

C'est l'éloge que fait de lui la Neuville, envoyé pour lors de la Pologne en Russie ; et les éloges des étrangers sont les moins suspects.

Ce ministre contint la malice des strélitz en distribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Casan, en Sibérie. C'est sous son administration que la Pologne, long-temps rivale de la Russie, céda, en 1686, toutes ses prétentions sur les grandes provinces de Smolensko et de l'Ukraine. C'est lui qui le premier fit envoyer, en 1687, une ambassade en France; pays qui était, depuis vingt ans, dans toute sa gloire, par les conquêtes et les nouveaux établissemens de Louis XIV, par sa magnificence, et surtout par la perfection des arts, sans lesquels on n'a que de la grandeur et point de gloire véritable. La France n'avait eu encore aucune correspondance avec la Russie ; on ne la connaissait pas ; et l'académie des inscriptions célébra par une médaille cette ambassade, comme si elle fût venue des Indes : mais, malgré la médaille, l'ambassadeur Dolgorouki échoua ; il essuya même de violens dégoûts par la conduite de ses domestiques : on eût mieux fait de tolérer leurs fautes; mais la cour de Louis XIV ne pouvait prévoir alors que la Russie et la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'état était alors tranquille au-dedans, toujours resserré du côté de la Suède, mais étendu du

côté de la Pologne, sa nouvelle alliée; continuellement en alarmes vers la Tartarie Crimée, et en mésintelligence avec la Chine pour les frontières.

Ce qui était le plus intolérable pour cet empire, et ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encore à une administration vigoureuse et régulière, c'est que le kan des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avait imposé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée est cette même Chersonèse Taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs, et plus encore par leurs fables; contrée fertile et toujours barbare, nommée Crimée, du titre des premiers kans, qui s'appelaient *crim* avant les conquêtes des enfans de Gengis. C'est pour s'affranchir et se venger de la honte d'un tel tribut que le premier ministre, Gallitzin, alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuse. Ces armées ne ressemblaient en rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui: point de discipline, pas même de régiment bien armé; point d'habits uniformes, rien de régulier; une milice, à la vérité, endurcie au travail et à la disette, mais une profusion de bagages, qu'on ne voit pas même dans nos camps, où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions et des vivres dans des pays dévastés et dans des déserts nuisit aux en-

treprises sur la Crimée. On se trouva dans de vastes solitudes, sur la rivière de Samare, sans magasins. Gallitzin fit dans ces déserts ce qu'on n'a point, je pense, fait ailleurs : il employa trente mille hommes à bâtir sur la Samare une ville qui pût servir d'entrepôt pour la campagne prochaine ; elle fut commencée dès cette année, et achevée en trois mois l'année suivante, toute de bois, à la vérité, avec deux maisons de briques, et des remparts de gazon, mais munie d'artillerie et en état de défense.

C'est tout ce qui se fit de singulier dans cette expédition ruineuse. Cependant Sophie régnait ; Ivan n'avait que le nom de czar ; et Pierre, âgé de dix-sept ans, avait déjà le courage de l'être. L'envoyé de Pologne, la Neuville, résident alors à Moscou, et témoin oculaire de ce qui se passa, prétend que Sophie et Gallitzin engagèrent le nouveau chef des strélitz à leur sacrifier le jeune czar : il paraît au moins que six cents de ces strélitz devaient s'emparer de sa personne. Les mémoires secrets que la cour de Russie m'a confiés assurent que le parti était pris de tuer Pierre Ier : le coup allait être porté, et la Russie était privée à jamais de la nouvelle existence qu'elle a reçue depuis. Le czar fut encore obligé de se sauver au couvent de la Trinité ; refuge ordinaire de la cour menacée de la soldatesque. Là, il convoque les boyards de son parti, assemble une milice, fait

parler au capitaine des strélitz, appelle à lui quelques Allemands établis dans Moscou depuis long-temps, tous attachés à sa personne, parce qu'il favorisait déjà les étrangers. Sophie et Ivan, restés dans Moscou, conjurent le corps des strélitz de leur demeurer fidèles; mais la cause de Pierre, qui se plaint d'un attentat médité contre sa personne et contre sa mère, l'emporte sur celle d'une princesse et d'un czar dont le seul aspect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une sévérité à laquelle le pays était alors aussi accoutumé qu'aux attentats : quelques-uns furent décapités, après avoir éprouvé le supplice du knout ou des batogues. Le chef des strélitz périt de cette manière : on coupa la langue à d'autres qu'on soupçonnait. Le prince Gallitzin, qui avait un de ses parens auprès du czar Pierre, obtint la vie; mais, dépouillé de tous ses biens, qui étaient immenses, il fut relégué sur le chemin d'Archangel. La Neuville, présent à toute cette catastrophe, dit qu'on prononça la sentence à Gallitzin en ces termes : « Il t'est ordonné par le très-clément czar de te rendre à Karga, ville sous le pôle, et d'y rester le reste de tes jours. La bonté extrême de sa majesté t'accorde trois sous par jour. »

Il n'y a point de ville sous le pôle. Karga est au soixante et deuxième degré de latitude, six degrés et demi seulement plus au nord que Mos-

cou. Celui qui aurait prononcé cette sentence eût été mauvais géographe : on prétend que la Neuville a été trompé par un rapport infidèle.

Enfin la princesse Sophie fut reconduite dans son monastère de Moscou, après avoir régné longtemps : ce changement était un assez grand supplice.

De ce moment Pierre régna. Son frère Ivan n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics : il mena une vie privée, et mourut en 1696.

CHAPITRE VI.

RÈGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

Pierre-le-Grand avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices et à tous les travaux : son esprit était juste, ce qui est le fond de tous les vrais talens ; et cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre et à tout faire. Il s'en fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie : l'intérêt de la princesse Sophie avait été surtout de le laisser dans l'ignorance

et de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume, et son rang, ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, et il avait épousé, comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel Lapuchin; mais étant jeune, et n'ayant eu pendant quelque temps d'autre prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers, attirés à Moscou par le ministre Galitzin, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur: cependant, malgré les mauvais exemples, et même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire et au gouvernement: on devait déjà reconnaître en lui le germe d'un grand homme.

On s'attendait encore moins qu'un prince qui était saisi d'un effroi machinal qui allait jusqu'à la sueur froide et à des convulsions, quand il fallait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le septentrion. Il commença à dompter la nature en se jetant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le faisait rougir. Il apprit de lui-même, et presque sans maître, assez d'allemand et de hollandais pour s'expliquer et pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands et les Hollandais

étaient pour lui les peuples les plus polis ; puisque les uns exerçaient déjà dans Moscou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans son empire, et les autres excellaient dans la marine, qu'il regardait comme l'art le plus nécessaire.

Telles étaient ses dispositions malgré les penchans de sa jeunesse. Cependant il avait toujours des factions à craindre, l'humeur turbulente des strélitz à réprimer, et une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avait fini, en 1689, par une trêve qui ne dura que peu de temps.

Dans cet intervalle, Pierre se fortifia dans le dessein d'appeler les arts dans sa patrie.

Son père Alexis avait eu déjà les mêmes vues ; mais ni la fortune ni le temps ne le secondèrent : il transmit son génie à son fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands frais le constructeur Bothler [1], patron de vaisseau, avec des charpentiers et des matelots, qui bâtirent sur le Volga une grande frégate et un yacht : ils descendirent le fleuve jusqu'à Astracan : on devait les employer avec des navires qu'on allait construire pour trafiquer avantageusement avec la Perse par la mer Caspienne. Ce fut alors qu'é-

[1] Mémoires de Pétersbourg et de Moscou.

clata la révolte de Stenko-Rasin. Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conserver pour son intérêt; il massacra le capitaine : le reste de l'équipage se sauva en Perse, et de là gagna les terres de la compagnie hollandaise des Indes. Un maître charpentier bon constructeur resta dans la Russie et y fut long-temps ignoré.

Un jour Pierre se promenant à Ismael-of, une des maisons de plaisance de son aïeul, aperçut, parmi quelques raretés, une petite chaloupe anglaise qu'on avait absolument abandonnée; il demanda à l'Allemand Timmerman, son maître de mathématiques, pourquoi ce petit bateau était autrement construit que ceux qu'il avait vus sur la Moska. Timmerman lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles et à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve; mais il fallait le radouber, le ragréer. On retrouva ce même constructeur Brant : il était retiré à Moscou : il mit en état la chaloupe et la fit voguer sur la rivière d'Yauza, qui baigne les faubourgs de la ville.

Pierre fit transporter sa chaloupe sur un grand lac dans le voisinage du monastère de la Trinité; il fit bâtir par Brant deux frégates et trois yachts, et en fut lui-même le pilote. Enfin, long-temps après, en 1694, il alla à Archangel, et, ayant fait construire un petit vaisseau dans ce port par ce même Brant, il s'embarqua sur la mer Gla-

ciale, qu'aucun souverain ne vit jamais avant lui. Il était escorté d'un vaisseau de guerre hollandais commandé par le capitaine Jolson, et suivi de tous les navires marchands abordés à Archangel. Déjà il apprenait la manœuvre, et malgré l'empressement des courtisans à imiter leur maître, il était le seul qui l'apprît.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées et disciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers essais de marine sur un lac avant son voyage d'Archangel semblèrent seulement des amusemens de l'enfance de l'homme de génie; et ses premières tentatives pour former des troupes ne parurent aussi qu'un jeu. C'était pendant la régence de Sophie; et si l'on eût soupçonné ce jeu d'être sérieux, il eût pu lui être funeste.

Il donna sa confiance à un étranger; c'est ce célèbre le Fort, d'une noble et ancienne famille de Piémont, transplantée depuis près de deux siècles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui seul a rendu considérable cette ville, autrefois connue uniquement par la controverse.

Son génie, qui le portait à de plus grandes choses, lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de quatorze ans; il servit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marseille; de là, il passa en Hollande, servit quelque temps volon-

taire, et fut blessé au siége de Grave sur la Meuse, ville assez forte, que le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reprit sur Louis XIV en 1674. Cherchant ensuite son avancement partout où l'espérance le guidait, il s'embarqua, en 1675, avec un colonel allemand nommé Verstin, qui s'était fait donner par le czar Alexis, père de Pierre, une commission de lever quelques soldats dans les Pays-Bas, et de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva, après avoir essuyé tous les périls de la mer, le czar Alexis n'était plus; le gouvernement avait changé; la Russie était troublée : le gouverneur d'Archangel laissa long-temps Verstin, le Fort et toute sa troupe dans la plus grande misère, et les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie : chacun se sauva comme il put. Le Fort, manquant de tout, alla à Moscou, et se présenta au résident de Danemarck, nommé de Horn, qui le fit son secrétaire; il y apprit la langue russe : quelque temps après il trouva le moyen d'être présenté au czar Pierre. L'aîné, Ivan, n'était pas ce qu'il lui fallait. Pierre le goûta, et lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine le Fort avait-il servi; il n'était point savant : il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir; sa conformité avec le czar était de devoir tout à son génie; il savait d'ailleurs le hollandais et l'allemand, que Pierre apprenait, comme les

langues des deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à Pierre; il s'attacha à lui; les plaisirs commencèrent sa faveur, et les talens la confirmèrent : il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse et barbare des strélitz. Il en avait coûté la vie au grand sultan ou padisha Osman, pour avoir voulu réformer les janissaires. Pierre, tout jeune qu'il était, s'y prit avec plus d'adresse qu'Osman. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Préobazinski une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques; quelques enfans de boyards furent choisis pour en être officiers : mais pour apprendre à ces boyards une subordination qu'ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, et lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent, et lieutenant dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile. Les Russes avaient toujours fait la guerre comme nous la faisions du temps du gouvernement féodal, lorsque des seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans discipline et mal armés; méthode barbare, suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulières.

Cette compagnie, formée par le seul Pierre, fut bientôt nombreuse, et devint depuis le régiment

des gardes préobazinski. Une autre compagnie formée sur ce mode devint l'autre régiment des gardes semenouski.

Il y avait déjà un régiment de cinq mille hommes sur lequel on pouvait compter, formé par le général Gordon, Écossais, et composé presque tout entier d'étrangers. Le Fort, qui avait porté les armes peu de temps, mais qui était capable de tout, se chargea de lever un régiment de douze mille hommes, et il en vint à bout : cinq colonels furent établis sous lui ; il se vit tout d'un coup général de cette petite armée, levée en effet contre les strélitz autant que contre les ennemis de l'état.

Ce qu'on doit remarquer[1], et ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'édit de Nantes et ses suites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'est que le tiers de cette armée, appelée régiment, fut composé de Français réfugiés. Le Fort exerça sa nouvelle troupe comme s'il n'eût jamais eu d'autre profession.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'usage commençait à s'introduire en temps de paix. On construisit un fort qu'une partie de ses nouvelles troupes devait défendre, et que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp et les autres fut

[1] Manuscrits du général le Fort.

qu'au lieu de l'image d'un combat[1], on donna un combat réel, dans lequel il y eut des soldats de tués et beaucoup de blessés. Le Fort, qui commandait l'attaque, reçut une blessure considérable. Ces jeux sanglans devaient aguerrir les troupes; cependant il fallut de longs travaux, et même de longs malheurs pour en venir à bout. Le czar mêla ces fêtes guerrières aux soins qu'il se donnait pour la marine; et comme il avait fait le Fort général de terre sans qu'il eût encore commandé, il le fit amiral sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau : mais il le voyait digne de l'un et de l'autre. Il est vrai que cet amiral était sans flotte, et que ce général n'avait d'armée que son régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des boyards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs paysans : c'était le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths et des Vandales, peuples vainqueurs de l'empire romain dans sa décadence, et qui eussent été exterminés s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral le Fort n'eut pas tout-à-fait un vain titre; il fit construire par des Hollandais et des Vénitiens des barques longues, et même

[1] Manuscrits du général le Fort.

deux vaisseaux d'environ trente pièces de canon, à l'embouchure de la Véronise, qui se jette dans le Tanaïs : ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve, et tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvelaient tous les jours. Le czar avait à choisir, en 1689, entre la Turquie, la Suède et la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, et quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE VII.

Congrès et traité avec les Chinois [1].

On doit d'abord se représenter quelles étaient les limites de l'empire chinois et de l'empire russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, et qu'on a laissé loin au midi cent hordes de Tartares, Calmoucks blancs, Calmoucks noirs, Monguls mahométans, Monguls nommés idolâtres, on avance vers le cent trentième degré de longitude, et au cinquante-deuxième de latitude, sur

[1] Tiré des mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Pétersbourg, et des lettres rapportée sdans l'histoire de la Chine, compilée par du Halde.

le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve est une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve, qui coule l'espace de cinq cents lieues dans la Sibérie et dans la Tartarie chinoise, va se perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On assure qu'à son embouchure dans cette mer on pêche quelquefois un poisson monstrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, et dont la mâchoire est d'un ivoire plus dur et plus parfait. On prétend que cet ivoire faisait autrefois un objet de commerce, qu'on le transportait par la Sibérie, et que c'est la raison pour laquelle on en trouve encore plusieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'est cet ivoire fossile dont nous avons déjà parlé; mais on prétend qu'autrefois il y eut des éléphans en Sibérie, et que les Tartares, vainqueurs des Indes, amenèrent dans la Sibérie plusieurs de ces animaux dont les os se sont conservés dans la terre.

Ce fleuve d'Amour est nommé le fleuve Noir par les Tartares mantchoux, et le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était [1] dans ces pays si long-temps inconnus que la Chine et la Russie se disputaient les limites de leurs empires. La Russie possédait quel-

[1] Mémoires des jésuites Pereira et Gerbillon.

ques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hostilités entre les Chinois et les Russes au sujet de ces forts : enfin les deux états entendirent mieux leurs intérêts; l'empereur Cam-hi préféra la paix et le commerce à une guerre inutile. Il envoya sept ambassadeurs à Nipchou, l'un de ces établissemens. Ces ambassadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur escorte : c'était là le faste asiatique. Mais ce qui est très-remarquable, c'est qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'empire d'une ambassade vers une autre puissanee : ce qui est encore unique, c'est que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois subjugués par les Tartares, qui les attaquèrent et qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt subjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation si renommée pour la morale ne connaissait point ce que nous appelons *drqit des gens*, c'est-à-dire ces règles incertaines de la guerre et de la paix, ces droits des ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance et le point d'honneur.

En quelle langue, d'ailleurs, les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Russes au milieu des

déserts? Deux jésuites, l'un portugais, nommé Pereira, l'autre français, nommé Gerbillon, partis de Pékin avec les ambassadeurs chinois, leur aplanirent toutes ces difficultés nouvelles, et furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en latin avec un Allemand de l'ambassade russe qui savait cette langue. Le chef de l'ambassade russe était Gollovin, gouverneur de Sibérie : il étala une plus grande magnificence que les Chinois, et par là donna une noble idée de son empire à ceux qui s'étaient crus les seuls puissans sur la terre. Les deux jésuites réglèrent les limites des deux dominations; elles furent posées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites; on jura une paix éternelle; et, après quelques contestations, les Russes et les Chinois la jurèrent [1] au nom du même Dieu en ces termes : « Si quelqu'un a jamais la pensée secrète de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée. »

Cette formule, commune à des Chinois et à des chrétiens, peut faire connaître deux choses im-

[1] 1689, 8 septembre n. st. Mémoires de la Chine. Les colonnes ne furent point élevées, si l'on en croit l'auteur de la nouvelle histoire de Russie.

portantes ; la première, que le gouvernement chinois n'est ni athée ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires ; la seconde, que tous les peuples qui cultivent leur raison reconnaissent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raison mal instruite. Le traité fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs russes signèrent les premiers la copie qui leur demeura ; et les Chinois signèrent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne. On observa un autre usage des nations asiatiques et des premiers âges du monde connu : le traité fut gravé sur deux gros marbres qui furent posés pour servir de bornes aux deux empires. Trois ans après, le czar envoya le Danois Ilbrand Ide en ambassade à la Chine, et le commerce établi a subsisté depuis avec avantage jusqu'à une rupture entre la Russie et la Chine, en 1722 ; mais après cette interruption, il a repris une nouvelle vigueur.

CHAPITRE VIII.

Expédition vers les Palus-Méotides. Conquête d'Azoph. Le czar envoie des jeunes gens s'instruire dans les pays étrangers.

Il ne fut pas si aisé d'avoir la paix avec les Turcs : le temps même paraissait venu de s'élever sur leurs ruines. Venise, accablée par eux, commençait à se relever. Le même Morosini, qui avait rendu Candie aux Turcs, leur prenait le Péloponèse ; et cette conquête lui mérita le surnom de *péloponésiaque*, honneur qui rappelait le temps de la république romaine. L'empereur d'Allemagne Léopold avait quelques succès contre l'empire turc en Hongrie ; et les Polonais repoussaient au moins les courses des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonstances pour aguerrir ses troupes, et pour se donner, s'il pouvait, l'empire de la mer Noire. Le général Gordon marcha le long du Tanaïs vers Azoph avec son grand régiment de cinq mille hommes ; le général le Fort avec le sien de douze mille, un corps de strélitz commandé par Sheremeto [1] et Shein

[1] Sheremetow ou Sheremetof, ou, suivant une autre orthographe, Czcremetoff.

originaires de Prusse, un corps de Cosaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition.

Cette grande armée s'avance sous les ordres du maréchal Sheremeto, au commencement de l'été 1695, vers Azoph, à l'embouchure du Tanaïs, et à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-temps apprendre avant de commander. Pendant la marche on prit d'assaut deux tours que les Turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve.

L'entreprise était difficile ; la place assez bien fortifiée était défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues, semblables aux saïques turques, construites par des Vénitiens, et deux petits vaisseaux de guerre hollandais, sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, et ne purent entrer dans la mer d'Azoph. Tout commencement éprouve toujours des obstacles. Les Russes n'avaient point encore fait de siége régulier. Cet essai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé Jacob, natif de Dantzick, dirigeait l'artillerie sous le commandement du général Shein ; car on n'avait guère que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs comme pour pilotes. Ce Jacob fut condamné au châtiment des batogues par son général Shein, prus-

sien. Le commandement alors semblait affermi par ces rigueurs. Les Russes s'y soumettaient malgré leur penchant pour les séditions, et après ces châtimens ils servaient comme à l'ordinaire. Le Dantzickois pensait autrement ; il voulut se venger ; il encloua le canon, se jeta dans Azoph, embrassa la religion musulmane, et défendit la place avec succès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Russie est préférable aux anciennes cruautés, et retient mieux dans le devoir les hommes qui, avec une éducation heureuse, ont pris des sentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors nécessaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'impératrice Élisabeth a achevé par la clémence l'ouvrage que son père commença par les lois. Cette indulgence a été même poussée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant son règne personne ne serait puni de mort, et a tenu sa promesse. Elle est la première souveraine qui ait ainsi respecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics ; leurs châtimens sont devenus utiles à l'état : institution non moins sage qu'humaine. Partout ailleurs on ne sait que tuer un criminel avec appareil, sans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impression peut-être sur des méchans, pour la

plupart fainéans, que la crainte d'un châtiment et d'un travail pénible qui renaissent tous les jours.

Pour revenir au siége d'Azoph, soutenu désormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un assaut, et, après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le siége.

La constance dans toute entreprise formait le caractère de Pierre. Il conduisit une armée plus considérable encore devant Azoph au printemps de 1696. Le czar Ivan son frère venait de mourir. Quoique son autorité n'eût pas été gênée par Ivan, qui n'avait que le nom de czar, elle l'avait toujours été un peu par les bienséances. Les dépenses de la maison d'Ivan retournaient par sa mort à l'entretien de l'armée; c'était un secours pour un état qui n'avait pas alors d'aussi grands revenus qu'aujourd'hui. Pierre écrivit à l'empereur Léopold, aux États-Généraux, à l'électeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à sa solde des Calmoucks, dont la cavalerie est très-utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le succès le plus flatteur pour le czar fut celui de sa petite flotte, qui fut enfin complète et bien gouvernée. Elle battit les saïques turques envoyées de Constantinople, et en prit quelques-unes. Le siége fut poussé régulièrement par tran-

chées, non pas tout-à-fait selon notre méthode ; les tranchées étaient trois fois plus profondes, et les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les assiégés rendirent la place le 28 juillet n. st., sans aucun honneur de la guerre, sans emporter ni armes, ni munitions, et ils furent obligés de livrer le transfuge Jacob aux assiégeans.

Le czar voulut d'abord, en fortifiant Azoph, en le couvrant par des forts, en creusant un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendre maître du détroit de Caffa, de ce Bosphore cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de Mithridate. Il laissa trente-deux saïques armées devant Azoph [1], et prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaisseaux de soixante pièces de canons, et de quarante et un, portant depuis trente jusqu'à cinquante pièces d'artillerie. Il exigea que les plus grands seigneurs, les plus riches négocians, contribuassent à cet armement : et croyant que les biens des ecclésiastiques devaient servir à la cause commune il obligea le patriarche, les évêques, les arch mandrites, à payer de leur argent cet effort no veau qu'il faisait pour l'honneur de sa patrie pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire les Cosaques des bateaux légers auxquels ils

[1] Mémoires de le Fort.

accoutumés, et qui peuvent côtoyer aisément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté sur les Palus-Méotides. Le projet était de chasser pour jamais les Tartares et les Turcs de la Crimée, et d'établir ensuite un grand commerce aisé et libre avec la Perse par la Géorgie. C'est le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, et dans cette Chersonèse taurique, que le czar semblait devoir soumettre.

Vainqueur des Turcs et des Tartares, il voulut accoutumer son peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moscou son armée sous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice et de tout ce qui put embellir cette fête. Les soldats qui avaient combattu sur les saïques vénitiennes contre les Turcs, et qui formaient une troupe séparée, marchèrent les premiers. Le maréchal Sheremeto, les généraux Gordon et Shein, l'amiral le Fort, les autres officiers-généraux, précédèrent dans cette pompe le souverain, qui disait n'avoir point encore de rang dans l'armée, et qui, par cet exemple, voulait faire sentir à toute la noblesse qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe semblait tenir en quelque chose des anciens Romains : il leur ressembla surtout en ce que les triomphateurs exposaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, et les li-

vraient quelquefois à la mort. Les esclaves faits dans cette expédition suivaient l'armée ; et ce Jacob qui l'avait trahi était mené dans un chariot, sur lequel on avait dressé une potence, à laquelle il fut ensuite attaché, après avoir souffert le supplice de la roue.

On frappa alors la première médaille en Russie. La légende russe est remarquable : *Pierre Ier, empereur de Moscovie, toujours auguste.* Sur le revers est Azoph avec ces mots : *Vainqueur par les flammes et les eaux.*

Pierre était affligé, dans ce succès, de ne voir ses vaisseaux et ses galères de la mer d'Azoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encore autant d'envie d'avoir un port sur la mer Baltique que sur le Pont-Euxin.

Il envoya, au mois de mars 1697, soixante jeunes Russes du régiment de le Fort en Italie, la plupart à Venise, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine et la construction des galères ; il en fit partir quarante autres [1] pour s'instruire en Hollande de la fabrique et de la manœuvre des grands vaisseaux : d'autres furent envoyés en Allemagne pour servir dans les armées de terre, et pour se former à la discipline allemande. Enfin il résolut de s'éloigner quelques années de ses états, dans le dessein d'apprendre

[1] Manuscrits du général le Fort.

à les mieux gouverner. Il ne pouvait résister au violent désir de s'instruire par ses yeux, et même par ses mains, de la marine et des arts qu'il voulait établir dans sa patrie. Il se proposa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Venise, et à Rome. Il n'y eut que la France et l'Espagne qui n'entrassent point dans son plan ; l'Espagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés ; et la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faste, et que la hauteur de Louis XIV, qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la simplicité avec laquelle il comptait faire ses voyages. De plus il était lié avec la plupart de toutes les puissances chez lesquelles il allait, excepté avec la France et avec Rome. Il se souvenait encore, avec quelque dépit, du peu d'égard que Louis XIV avait eu pour l'ambassade de 1687, qui n'eut pas autant de succès que de célébrité ; et enfin il prenait déjà le parti d'Auguste, électeur de Saxe, à qui le prince de Conti disputait la couronne de Pologne.

CHAPITRE IX.

Voyages de Pierre-le-Grand.

Le dessein étant pris de voir tant d'états et tant de cours en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois ambassadeurs, comme il s'était mis à la suite de ses généraux à son entrée triomphante dans Moscou.

[1] Les trois ambassadeurs étaient le général le Fort, le boyard Alexis Gollovin, commissaire-général des guerres et gouverneur de la Sibérie, le même qui avait signé le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine sur les frontières de cet empire, et Vonitsin, diak ou secrétaire d'état, long-temps employé dans les cours étrangères. Quatre premiers secrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambassadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du régiment préobazinski, composaient la suite principale de cette ambassade : il y avait en tout deux cents personnes ; et le czar, se réservant pour tous domestiques un valet de chambre, un homme de livrée,

[1] Mémoires de Pétersbourg et Mémoires de le Fort.

et un nain, se confondait dans la foule. C'était une chose inouïe dans l'histoire du monde, qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ses royaumes pour mieux régner. Sa victoire sur les Turcs et les Tartares, l'éclat de son entrée triomphante à Moscou, les nombreuses troupes étrangères affectionnées à son service, la mort d'Ivan son frère, la clôture de la princesse Sophie, et plus encore le respect général pour sa personne, devaient lui répondre de la tranquillité de ses états pendant son absence. Il confia la régence au boyard Strechnef et au knès Romadonoski, lesquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres boyards.

Les troupes formées par le général Gordon restèrent à Moscou pour assurer la tranquillité de la capitale : les strélitz, qui pouvaient la troubler, furent distribués sur les frontières de la Crimée, pour conserver la conquête d'Azoph, et pour réprimer les incursions des Tartares. Ayant ainsi pourvu à tout, il se livrait à son ardeur de voyager et de s'instruire.

Ce voyage ayant été l'occasion ou le prétexte de la sanglante guerre qui traversa si long-temps le czar dans tous ses grands projets, et enfin les seconda; qui détrôna le roi de Pologne, Auguste, donna la couronne à Stanislas, et la lui ôta; qui fit du roi de Suède, Charles XII, le premier des conquérans pendant neuf années, et le plus mal-

heureux des rois pendant neuf autres ; il est nécessaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de représenter ici en quelle situation était alors l'Europe.

Le sultan Mustapha II régnait en Turquie. Sa faible administration ne faisait de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne, Léopold, dont les armes étaient heureuses en Hongrie, ni contre le czar, qui venait de lui enlever Azoph, et qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Venise, qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèse.

Jean Sobieski, roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Choczim et par la délivrance de Vienne, était mort le 17 juin 1696; et cette couronne était déjà disputée par Auguste, électeur de Saxe, qui l'emporta, et par Armand, prince de Conti, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

La Suède venait de perdre et regrettait peu Charles XI, premier souverain véritablement absolu dans ce pays, père d'un roi qui le fut davantage, et avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait sur le trône Charles XII son fils, âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du czar; il pouvait s'agrandir sur le golfe de Finlande et vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer Noire : des établissemens sur les Palus-Méotides et vers la mer Caspienne ne suffisaient

pas à ses projets de marine, de commerce, et de puissance; la gloire même, que tout réformateur désire ardemment, n'était ni en Perse ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talens en tout genre: enfin Pierre ne voulait introduire dans ses états ni les mœurs turques ni les persanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie et avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre, et la Hollande, contre le seul Louis XIV, était prête à conclure la paix, et les plénipotentiaires étaient déjà assemblés au château de Rysvick, auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonstances que Pierre et son ambassade prirent leur route, au mois d'avril 1697, par la grande Novogorod: de là on voyagea par l'Estonie et par la Livonie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois, et les Polonais, et acquises enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa capitale, pouvaient tenter le czar; il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'Alberg, gouverneur de Riga, en prit de l'ombrage; il lui refusa cette satisfaction, et parut témoigner peu d'égards pour l'ambassade. Cette conduite ne servit pas à refroidir dans le cœur du czar le désir qu'il pouvait

concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales : la Prusse polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe ; la brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui se fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle et ruineuse. Il se piqua de recevoir l'ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part et d'autre les présens les plus magnifiques. Le contraste de la parure française, que la cour de Berlin affectait, avec les longues robes asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles et de pierreries, leurs cimeterres pendans à la ceinture, fit un effet singulier. Le czar était vêtu à l'allemande ; un prince de Géorgie, qui était avec lui, vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence ; c'est le même qui fut pris à la journée de Nerva et qui est mort en Suède.

Pierre méprisait tout ce faste ; il eût été à désirer qu'il eût également méprisé ces plaisirs de table dans lesquels l'Allemagne mettait alors sa gloire. Ce fut [1] dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre son fa-

[1] Mémoires manuscrits de le Fort.

vori le Fort; mais il témoigna autant de regret de cet emportement passager qu'Alexandre en eut du meurtre de Clitus. Il demanda pardon à le Fort : il disait qu'il voulait réformer sa nation, et qu'il ne pouvait pas encore se réformer lui-même. Le général le Fort, dans son manuscrit, loue encore plus le fond du caractère du czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'ambassade passe par la Poméranie, par Berlin ; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déjà puissante, mais non pas aussi opulente et aussi sociable qu'elle l'est devenue depuis. On tourne vers Minden ; on passe la Vestphalie, et enfin on arrive par Clèves dans Amsterdam.

Le czar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambassade : il logea d'abord dans la maison de la compagnie des Indes ; mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, et plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célerité prodigieuse à construire un vaisseau et à le munir de tous ses agrès,

et cette quantité incroyable de magasins et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, et dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers sous le nom de Pierre Michaeloff : on l'appelait communément maître Pierre (Peterbas); et les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familièrement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas et la hache, on lui confirma la nouvelle de la scission de la Pologne et de la double nomination de l'électeur Auguste et du prince de Conti. Le charpentier de Sardam promit aussitôt trente mille hommes au roi Auguste; il donnait de son atelier des ordres à son armée d'Ukraine assemblée contre les Turcs.

Ses troupes, commandées par le général Shein et par le prince Dolgorouki, venaient de remporter une victoire auprès d'Azoph sur les Tar-

tares, et même sur un corps de janissaires que le sultan Mustapha leur avait envoyé. Pour lui, il persistait à s'instruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amsterdam travailler chez le célèbre anatomiste Ruysch; il faisait des opérations de chirurgie, qui en un besoin pouvaient le rendre utile à ses officiers, ou à lui-même. Il s'instruisait de la physique naturelle dans la maison du bourgmestre Vitsen, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses immenses, qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne suspendit ses travaux que pour aller voir sans cérémonie, à Utrecht et à la Haye, Guillaume, roi d'Angleterre et stathouder des Provinces-Unies. Le général le Fort était seul en tiers avec les deux monarques. Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses ambassadeurs et à leur audience : ils présentèrent en son nom aux députés des États six cents des plus belles martres zibelines; et les États, outre le présent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or et d'une médaille, leur donnèrent trois carrosses magnifiques. Ils reçurent les premières visites de tous les ambassadeurs plénipotentiaires

et cette quantité incroyable de magasins et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé ; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, et dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers sous le nom de Pierre Michaeloff : on l'appelait communément maître Pierre (Peterbas) ; et les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familièrement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas et la hache, on lui confirma la nouvelle de la scission de la Pologne et de la double nomination de l'électeur Auguste et du prince de Conti. Le charpentier de Sardam promit aussitôt trente mille hommes au roi Auguste ; il donnait de son atelier des ordres à son armée d'Ukraine assemblée contre les Turcs.

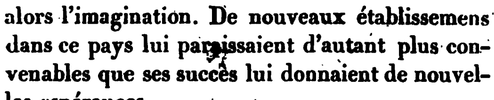
Ses troupes, commandées par le général Shein et par le prince Dolgorouki, venaient de remporter une victoire auprès d'Azoph sur les Tar-

tares, et même sur un corps de janissaires que le sultan Mustapha leur avait envoyé. Pour lui, il persistait à s'instruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amsterdam travailler chez le célèbre anatomiste Ruysch; il faisait des opérations de chirurgie, qui en un besoin pouvaient le rendre utile à ses officiers, ou à lui-même. Il s'instruisait de la physique naturelle dans la maison du bourgmestre Vitsen, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses immenses, qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne suspendit ses travaux que pour aller voir sans cérémonie, à Utrecht et à la Haye, Guillaume, roi d'Angleterre et stathouder des Provinces-Unies. Le général le Fort était seul en tiers avec les deux monarques. Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses ambassadeurs et à leur audience: ils présentèrent en son nom aux députés des États six cents des plus belles martres zibelines; et les États, outre le présent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or et d'une médaille, leur donnèrent trois carrosses magnifiques. Ils reçurent les premières visites de tous les ambassadeurs plénipotentiaires

qui étaient au congrès de Rysvick, excepté des Français, à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non seulement parce que le czar prenait le parti du roi Auguste contre le prince de Conti, mais parce que le roi Guillaume, dont il cultivait l'amitié, ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amsterdam, il y reprit ses premières occupations, et acheva de ses mains un vaisseau de soixante pièces de canon, qu'il avait commencé, et qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port sur les mers de l'Océan. Non seulement il faisait engager à son service des réfugiés français, des Suisses, des Allemands, mais il faisait partir des artisans de toute espèce pour Moscou, et n'envoyait que ceux qu'il avait vus travailler lui-même. Il est très-peu de métiers et d'arts qu'il n'approfondît dans les détails; il se plaisait surtout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au hasard toutes les positions des villes et des fleuves de ses états peu connus. On a conservé la carte sur laquelle il traça la communication de la mer Caspienne et de la mer Noire, qu'il avait déjà projetée, et dont il avait chargé un ingénieur allemand, nommé Brakel. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan et de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Azoph et la Caspienne effrayait



alors l'imagination. De nouveaux établissemens dans ce pays lui paraissaient d'autant plus convenables que ses succès lui donnaient de nouvelles espérances.

Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares assez près d'Azoph, et même, quelques mois après, elles prirent la ville d'Or ou Orkapi, que nous nommons Précop. Ce succès servit à le faire respecter davantage de ceux qui blâmaient un souverain d'avoir quitté ses états pour exercer des métiers dans Amsterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne souffraient pas des travaux du philosophe voyageur et artisan.

Il continua dans Amsterdam ses occupations ordinaires de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur, de géographe, de physicien pratique, jusqu'au milieu de janvier 1698; et alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la suite de sa propre ambassade.

Le roi Guillaume lui envoya son yacht et deux vaisseaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était prescrite dans Amsterdam et dans Sardam. Il se logea près du grand chantier à Deptfort, et ne s'occupa guère qu'à s'instruire. Les constructeurs hollandais ne lui avaient enseigné que leur méthode et leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre; les vaisseaux s'y bâtissaient suivant des proportions ma-

thématiques. Il se perfectionna dans cette science, et bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla, selon la méthode anglaise, à la construction d'un vaisseau qui se trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie, déjà perfectionné à Londres, attira son attention; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine et ingénieur Perri, qui le suivit de Londres en Russie, dit que, depuis la fonderie de canons jusqu'à la filèrie de cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'observât et auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les ateliers.

On trouva bon, pour cultiver son amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artisans il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé si aisément à Amsterdam, des mathématiciens. Fergusson, écossais, bon géomètre, se mit à son service; c'est lui qui a établi l'arithmétique en Russie dans les bureaux des finances, où l'on ne se servait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui suppléait à l'écriture, mais embarrassante et fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir si on s'est trompé. Nous n'avons connu les chiffres indiens dont nous nous servons que par les Arabes, au neuvième siècle; l'empire de Russie ne les a reçus que mille ans après : c'est le sort de tous les arts; ils ont fait lentement le tour du monde.

Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent Fergusson ; et ce fut le commencement de l'école de marine que Pierre établit depuis. Il observait et calculait les éclipses avec Fergusson. L'ingénieur Perri, quoique très-mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que Pierre s'était instruit dans l'astronomie : il connaissait bien les mouvemens des corps célestes, et même les lois de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, et avant le grand Newton si inconnue, par laquelle toutes les planètes pèsent les unes sur les autres, et qui les retient dans leurs orbites, était déjà familière à un souverain de la Russie, tandis qu'ailleurs on se repaissait de tourbillons chimériques ; et que dans la patrie de Galilée des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

Perri partit de son côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluses. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caspienne, et la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians anglais, à la tête desquels se mit le marquis de Carmarthen, amiral, lui donnèrent quinze mille livres sterling pour obtenir la permission de débiter du tabac en Russie. Le patriarche, par une sévérité mal entendue, avait proscrit cet objet de

commerce; l'église russe défendait le tabac comme un péché. Pierre, mieux instruit, et qui parmi tous les changemens projetés méditait la réforme de l'église, introduisit ce commerce dans ses états.

Avant que Pierre quittât l'Angleterre, le roi Guillaume lui fit donner le spectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne se doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, et qu'il remporterait des victoires sur la mer Baltique. Enfin Guillaume lui fit présent du vaisseau sur lequel il avait coutume de passer en Hollande, nommé *le Royal Transport*, aussi bien construit que magnifique. Pierre retourna sur ce vaisseau en Hollande, à la fin de mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaisseau de guerre, vingt-cinq patrons de vaisseau, nommés aussi capitaines, quarante lieutenans, trente pilotes, trente chirurgiens, deux cent cinquante canonniers, et plus de trois cents artisans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre passa de Hollande à Archangel sur le Royal Transport, et de là fut répandue dans les endroits où leurs services étaient nécessaires. Ceux qui furent engagés à Amsterdam prirent la route de Nerva, qui appartenait à la Suède.

Pendant qu'il faisait ainsi transporter les arts d'Angleterre et de Hollande dans son pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome et en Italie

engageaient aussi quelques artistes. Son général Sheremeto, qui était à la tête de son ambassade en Italie, allait de Rome à Naples, à Venise, à Malte; et le czar passa à Vienne avec les autres ambassadeurs. Il avait à voir la discipline guerrière des Allemands, après les flottes anglaises et les ateliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l'instruction. L'empereur était l'allié nécessaire du czar contre les Turcs. Pierre vit Léopold incognito. Les deux monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans son séjour à Vienne, que l'ancienne fête de l'hôte et de l'hôtesse, que Léopold renouvela pour lui, et qui n'avait point été en usage pendant son règne. Cette fête, qui se nomme Wirthschafft, se célèbre de cette manière. L'empereur est l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière, le roi des Romains, les archiducs, les archiduchesses sont d'ordinaire les aides, et reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays: ceux qui sont appelés à la fête tirent au sort des billets. Sur chacun est écrit le nom de la nation et de la condition qu'on doit représenter. L'un a un billet de mandarin chinois, l'autre de mirza tartare, de satrape persan, ou de sénateur romain; une princesse tire un billet de jardinière ou de laitière; un prince est paysan ou soldat.

On forme des danses convenables à tous ces caractères. L'hôte, l'hôtesse, et sa famille, servent à table. Telle est l'ancienne institution [1] : mais dans cette occasion le roi des Romains Joseph et la comtesse de Traun représentèrent les anciens Égyptiens ; l'archiduc Charles et la comtesse de Valstein figuraient les Flamands du temps de Charles-Quint. L'archiduchesse Marie-Élisabeth, et le comte de Traun, étaient en Tartares ; l'archiduchesse Joséphine avec le comte de Workla étaient à la persane ; l'archiduchesse Marianne et le prince Maximilien de Hanovre, en paysans de la Nord-Hollande. Pierre s'habilla en paysan de Frise, et on ne lui adressa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du grand czar de Russie. Ce sont de très-petites particularités ; mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était près de partir de Vienne pour aller achever de s'instruire à Venise, lorsqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ses états.

[1] Manuscrits de Pétersbourg et de le Fort.

CHAPITRE X.

Conjuration punie. Milice des strélitz abolie. Changemens dans les usages, dans les mœurs, dans l'état, et dans l'église.

Il avait pourvu à tout en partant, et même aux moyens de réprimer une rébellion. Ce qu'il faisait de grand et d'utile pour son pays fut la cause même de cette révolte.

De vieux boyards à qui les anciennes coutumes étaient chères, des prêtres à qui les nouvelles paraissaient des sacriléges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la princesse Sophie se réveilla. Une de ses sœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monastère, ne servit pas peu à exciter les esprits : on représentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinssent instruire la nation [1]. Enfin, qui le croirait? la permission que le czar avait donnée de vendre du tabac dans son empire, malgré le clergé, fut un des grands motifs des séditieux. La superstition, qui dans toute la terre est un fléau si funeste et si cher aux peuples, passa du

[1] Manuscrits de le Fort.

peuple russe aux strélitz répandus sur les frontières de la Lithuanie : ils s'assemblèrent; ils marchèrent vers Moscou, dans le dessein de mettre Sophie sur le trône, et de fermer le retour à un czar qui avait violé les usages en osant s'instruire chez les étrangers. Le corps commandé par Shein et par Gordon, mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieues de Moscou : mais cette supériorité d'un général étranger sur l'ancienne milice, dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étaient enrôlés, irrita encore la nation.

Pour étouffer ces troubles, le czar part secrètement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognito le roi Auguste, avec lequel il prend déjà des mesures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moscou, et surprend tout le monde par sa présence : il récompense les troupes qui ont vaincu les strélitz : les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers, et quelques prêtres, furent condamnés à la mort [1] : quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, et on fit périr dans d'autres supplices deux mille strélitz [2]; leurs corps restèrent deux jours exposés sur

[1] Mémoires du capitaine et ingénieur Perri, employé en Russie par Pierre-le-Grand. Manuscrits de le Fort.

[2] Manuscrits de le Fort.

les grands chemins, et surtout autour du monastère où résidaient les princesses Sophie et Eudoxe. On érigea des colonnes de pierre où le crime et le châtiment furent gravés. Un très-grand nombre qui avaient leurs femmes et leurs enfans à Moscou furent dispersés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royaume d'Astracan, dans le pays d'Azoph : par là du moins leur punition fut utile à l'état; ils servirent à défricher et à peupler des terres qui manquaient d'habitans et de culture.

Peut-être, si le czar n'avait pas eu besoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des strélitz qu'il fit exécuter, et qui furent perdus pour lui et pour l'état; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, surtout dans un pays où la population demandait tous les soins d'un législateur : mais il crut devoir étonner et subjuguer pour jamais l'esprit de la nation par l'appareil et par la multitude des supplices. Le corps entier des strélitz, qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité, et leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parce qu'il avait été préparé. Le sultan des Turcs, Osman, comme on l'a déjà remarqué, fut déposé dans le même siècle et égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux janissaires qu'il voulait diminuer

leur nombre. Pierre eut plus de bonheur, aya
mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute ce
grande milice des strélitz que quelques faibles r
gimens qui n'étaient plus dangereux, et qui c
pendant, conservant encore leur ancien espr
se révoltèrent dans Astracan, en 1705, mais f
rent bientôt réprimés.

Autant Pierre avait déployé de sévérité da
cette affaire d'état, autant il montra d'human
quand il perdit, quelque temps après, son fav
le Fort, qui mourut d'une mort prématuré
l'âge de quarante-six ans. Il l'honora d'une pom
funèbre telle qu'on en fait aux grands souverai
Il assista lui-même au convoi une pique à
main, marchant après les capitaines au rang
lieutenant, qu'il avait pris dans le grand ré
ment du général, enseignant à la fois à sa n
blesse à respecter le mérite et les grades militair

On connut après la mort de le Fort que
changemens préparés dans l'état ne venaient p
de lui, mais du czar. Il s'était confirmé dans s
projets par les conversations avec le Fort; m
il les avait tous conçus, et il les exécuta sans l

Dès qu'il eut détruit les strélitz, il établit c
régimens réguliers sur le modèle allemand;
eurent des habits courts et uniformes, au lieu
ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêt
auparavant : l'exercice fut plus régulier.

Les gardes préobazinski étaient déjà formé

ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes, que le czar, jeune encore, avait exercée dans la retraite de Préobazinski, du temps que sa sœur Sophie gouvernait l'état; et l'autre régiment des gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses boyards et de ses knès commençassent par être soldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres sur sa flotte à Véronise et vers Azoph, et il fallut qu'ils fissent l'apprentissage de matelot. On n'osait refuser un maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais et les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à construire des écluses, à établir des chantiers où l'on pût caréner les vaisseaux à sec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs et du Volga, abandonné par l'allemand Brakel. Dès lors les réformes dans son conseil d'état, dans les finances, dans l'église, dans la société même, furent commencées.

Les finances étaient à peu près administrées comme en Turquie. Chaque boyard payait pour ses terres une somme convenue, qu'il levait sur ses paysans serfs : le czar établit pour ses receveurs des bourgeois, des bourgmestres, qui n'étaient pas assez puissans pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle administration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il fallut es-

sayer de plus d'une méthode avant de se fixer.

La réforme dans l'église, qu'on croit partout difficile et dangereuse, ne le fut point pour lui. Les patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du trône, ainsi que les strélitz; Nicon avec audace; Joachim, un des successeurs de Nicon, avec souplesse. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives et à la mort, droit contraire à l'esprit de la religion et au gouvernement: cette usurpation ancienne leur fut ôtée. Le patriarche Adrien étant mort à la fin du siècle, Pierre déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entièrement abolie: les grands biens affectés au patriarchat furent réunis aux finances publiques, qui en avaient besoin. Si le czar ne se fit pas chef de l'église russe, comme les rois de la Grande-Bretagne le sont de l'église anglicane, il en fut en effet le maître absolu, parce que les synodes n'osaient ni désobéir à un souverain despotique, ni disputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jeter les yeux sur le préambule de l'édit de ses règlemens ecclésiastiques, donné en 1721, pour voir qu'il agissait en législateur et en maître. « Nous nous croirions coupable d'ingratitude envers le Très-Haut si, après avoir réformé l'ordre militaire et le civil, nous négligions l'ordre spirituel, etc. A ces causes, suivant l'exemple des plus anciens rois, dont la piété est

célèbre, nous avons pris sur nous le soin de donner de bons règlemens au clergé. » Il est vrai qu'il établit un synode pour faire exécuter ses lois ecclésiastiques; mais les membres du synode devaient commencer leur ministère par un serment dont lui-même avait écrit et signé la formule : ce serment était celui de l'obéissance : en voici les termes : « Je jure d'être fidèle et obéissant serviteur et sujet à mon naturel et véritable souverain, aux augustes successeurs qu'il lui plaira de nommer, en vertu du pouvoir incontestable qu'il en a. Je reconnais qu'il est le juge suprême de ce collége spirituel; je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends et que j'explique ce serment dans toute la force et le sens que les paroles présentent à ceux qui le lisent ou qui l'écoutent. » Ce serment est encore plus fort que celui de suprématie en Angleterre. Le monarque russe n'était pas, à la vérité, un des pères du synode, mais il dictait leurs lois; il ne touchait point à l'encensoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ses états, qui avaient besoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature et au bien public. L'ancien usage de l'église russe est que les prêtres séculiers se marient au moins une fois; ils y sont même obligés; et autrefois, quand ils avaient perdu leur femme, ils cessaient d'être prêtres : mais une multitude de jeunes gens

et de jeunes filles, qui font vœu dans un cloître d'être inutiles et de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereuse; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'est-à-dire dans un âge où cette tentation ne prend presque jamais, et il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce règlement a été aboli depuis lui, lorsqu'on a cru devoir plus de condescendance aux monastères : mais, pour la dignité de patriarche, elle n'a jamais eté rétablie, les grands revenus du patriarchat ayant été employés au paiement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures; un prêtre écrivit que Pierre était l'antechrist, parce qu'il ne voulait point de patriarche : et l'art de l'imprimerie, que le czar encourageait, servit à faire imprimer contre lui des libelles : mais aussi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvait être l'antechrist, parce que le nombre de 666 ne se trouvait pas dans son nom, et qu'il n'avait point le signe de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. Pierre en effet donna bien plus à son église qu'il ne lui ôta; car il rendit peu à peu le clergé plus régulier et plus savant. Il a fondé à Moscou trois colléges, où l'on apprend les langues, et où ceux qui se destinaient à la prêtrise étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus nécessaires était l'abolition ou du moins l'adoucissement de quatre grands carêmes; ancien assujétissement de l'église grecque, aussi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, et surtout pour les soldats, que le fut l'ancienne superstition des Juifs de ne point combattre le jour du sabbat. Aussi le czar dispensa-t-il au moins ses troupes et ses ouvriers de ces carêmes, dans lesquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'usage de s'enivrer. Il les dispensa même de l'abstinence les jours maigres; les aumôniers de vaisseau et de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, et le donnèrent sans répugnance.

Le calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les chefs de la religion, non seulement à cause des fêtes, mais parce que anciennement l'astronomie n'était guère connue que des prêtres. L'année commençait au premier septembre chez les Russes; il ordonna que désormais l'année commencerait au premier de janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700 à l'ouverture du siècle, qu'il fit célébrer par un jubilé et par de grandes solennités. La populace admirait comment le czar avait pu changer le cours du soleil. Quelques obstinés, persuadés que Dieu avait créé le monde

en septembre, continuèrent leur ancien style : mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, et bientôt dans tout l'empire. Pierre n'adoptait pas le calendrier grégorien, que les mathématiciens anglais rejetaient, et qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquième siècle, temps auquel on avait connu l'usage des lettres, on écrivait sur des rouleaux, soit d'écorce, soit de parchemin, et ensuite sur du papier. Le czar fut obligé de donner un édit par lequel il était ordonné de n'écrire que selon notre usage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages se faisaient auparavant comme dans la Turquie et dans la Perse, où l'on ne voit celle qu'on épouse que lorsque le contrat est signé, et qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet usage est bon chez des peuples où la polygamie est établie, et où les femmes sont renfermées; il est mauvais pour les pays où l'on est réduit à une femme et où le divorce est rare.

Le czar voulut accoutumer sa nation aux mœurs et aux coutumes des nations chez lesquelles il avait voyagé, et dont il avait tiré tous les maîtres qui instruisaient alors la sienne.

Il était utile que les Russes ne fussent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enseignaient les arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, et trop entre-

tenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie, qui tenait alors du polonais, du tartare et de l'ancien hongrois, était, comme on l'a dit, très-noble; mais l'habit des bourgeois et du bas peuple ressemblait à ces jaquettes plissées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général, la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations; ce vêtement demandait moins de façon et moins d'art : on laissait croître sa barbe par la même raison. Le czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations, et la coutume de se raser à sa cour; mais le peuple fut plus difficile : on fut obligé d'imposer une taxe sur les habits longs et sur les barbes. On suspendait aux portes de la ville des modèles de justaucorps : on coupait les robes et les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaîment, et cette gaîté même prévint les séditions.

L'attention de tous les législateurs fut toujours de rendre les hommes sociables; mais, pour l'être, ce n'est pas assez d'être rassemblés dans une ville, il faut se communiquer avec politesse : cette communication adoucit partout les amertumes de la vie. Le czar introduisit les *assemblées*, en italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces assemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il

donna même des règlemens pour ces petites fêt
de société. Ainsi, jusqu'à la civilité de ses sujet
tout fut son ouvrage et celui du temps.

Pour mieux faire goûter ces innovations,
abolit le mot de *golut*, *esclave*, dont les Russ
se servaient quand ils voulaient parler aux czar
et quand ils présentaient des requêtes; il ordon
qu'on se servît du mot de *raad*, qui signifie s
jet. Ce changement n'ôta rien à l'obéissance,
devait concilier l'affection. Chaque mois voy
un établissement ou un changement nouveau.
porta l'attention jusqu'à faire placer sur le ch
min de Moscou à Véronise des poteaux pei
qui servaient de colonnes milliaires, de verste
verste, c'est-à-dire à la distance de sept cent c
quante pas, et fit construire des espèces de ca
vansérails de vingt verstes en vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, s
les marchands, sur les voyageurs, il voulut met
quelque pompe dans sa cour, haïssant le fa
dans sa personne, et le croyant nécessaire a
autres. Il institua l'ordre de Saint-André[1], à
mitation de ces ordres dont toutes les cours
l'Europe sont remplies. Gollovin, successeur
le Fort dans la dignité de grand-amiral, fut
premier chevalier de cet ordre. On regarda l'ho
neur d'y être admis comme une grande réco

[1] 10 septembre 1698. On suit toujours le nouveau st

pense. C'est un avertissement qu'on porte sur soi d'être respecté par le peuple : cette marque d'honneur ne coûte rien à un souverain, et flatte l'amour-propre d'un sujet sans le rendre puissant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudissement de la plus saine partie de la nation, et les plaintes des partisans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raisonnables.

Pendant que Pierre commençait cette création dans l'intérieur de ses états, une trêve avantageuse avec l'empire turc le mettait en liberté d'étendre ses frontières d'un autre côté. Mustapha II, vaincu par le prince Eugène à la bataille de Zenta, en 1697, ayant perdu la Morée conquise par les Vénitiens, et n'ayant pu défendre Azoph, fut obligé de faire la paix avec tous ses vainqueurs; elle fut conclue à Carlovitz, entre Pétervaradin et Salankemen, lieux devenus célèbres par ses défaites. Témisvar fut la borne des possessions allemandes et des domaines ottomans. Kaminieck fut rendu aux Polonais; la Morée et quelques villes de la Dalmatie prises par les Vénitiens leur restèrent pour quelque temps; et Pierre Ier demeura maître d'Azoph et de quelques forts construits dans les environs. Il n'était guère possible au czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces, auparavant divisées et maintenant réunies, seraient tombées sur lui. Ses projets de ma-

rine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établissemens sur la mer Caspienne ne comportaient pas une flotte guerrière : il tourna donc ses desseins vers la mer Baltique, sans abandonner la marine du Tanaïs et du Volga.

CHAPITRE XI.

Guerre contre la Suède. Bataille de Narva.

Il s'ouvrait alors une grande scène vers les frontières de la Suède. Une des principales causes de toutes les révolutions qui arrivèrent de l'Ingrie jusqu'à Dresde, et qui désolèrent tant d'états pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir suprême dans Charles XI, roi de Suède, père de Charles XII. On ne peut trop répéter ce fait ; il importe à tous les trônes et à tous les peuples. Presque toute la Livonie avec l'Esthonie entière avaient été abandonnées par la Pologne au roi de Suède Charles XI, qui succéda à Charles X, précisément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'est l'usage, sous la réserve de tous ses priviléges. Charles XI les respecta peu. Jean-Reginold Patkul, gentilhomme livonien, vint à Stockholm en 1692, à la tête de six députés de la province, porter au pied du trône des plaintes

respectueuses et fortes[1] : pour toute réponse, on mit les six députés en prison, et on condamna Patkul à perdre *l'honneur et la vie :* il ne perdit ni l'un ni l'autre; il s'évada, et resta quelque temps dans le pays de Vaud en Suisse. Lorsque depuis il apprit qu'Auguste, électeur de Saxe, avait promis, à son avènement au trône de Pologne, de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dresde représenter la facilité de reprendre la Livonie et de se venger sur un roi de dix-sept ans des conquêtes de ses ancêtres.

Dans le même temps, le czar Pierre pensait à se saisir de l'Ingrie et de la Carélie. Les Russes avaient autrefois possédé ces provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans le temps des faux Démétrius : ils les avaient conservées par des traités. Une nouvelle guerre et de nouveaux traités pouvaient les donner à la Russie. Patkul alla de Dresde à Moscou ; et, animant deux monarques à sa propre vengeance, il cimenta leur union, et hâta leurs préparatifs pour

[1] Norberg, chapelain et confesseur de Charles XII, dit dans son Histoire « qu'il eut l'insolence de se plaindre des vexations, et qu'on le condamna à perdre l'honneur et la vie. » C'est parler en prêtre de despotisme. Il eût dû savoir qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait son devoir.

saisir tout ce qui est à l'orient et au midi de la Finlande.

Précisément dans le même temps, le nouveau roi de Danemarck, Frédéric IV, se liguait avec le czar et le roi de Pologne contre le jeune Charles, qui semblait devoir succomber. Patkul eut la satisfaction d'assiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, et de presser le siége en qualité de général-major.

Le czar fit marcher environ soixante mille hommes vers l'Ingrie. Il est vrai que dans cette grande armée il n'y avait guère que douze mille soldats bien aguerris qu'il avait disciplinés lui-même, tels que ses deux régimens des gardes et quelques autres; le reste était des milices mal armées; il y avait quelques Cosaques et des Tartares circassiens : mais il traînait après lui cent quarante-cinq pièces de canon. Il mit le siége devant Narva, petite ville en Ingrie, qui a un port commode : et il était très-vraisemblable que la place serait bientôt emportée.

Toute l'Europe sait comment Charles XII, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ses ennemis l'un après l'autre, descendit dans le Danemarck, finit la guerre du Danemarck en moins de six semaines, envoya du secours à Riga, en fit lever le siége, et marcha aux Russes devant Narva au milieu des glaces, au mois de novembre.

Le czar, comptant sur la prise de la ville, était allé à Novogorod, amenant avec lui son favori Menzikoff, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment préobazinski, devenu depuis feld-maréchal et prince, homme dont la singulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étendue.

Pierre laissa son armée et ses instructions pour le siége au prince de Croi, originaire de Flandre, qui depuis peu était passé à son service[1]. Le prince Dolgorouki fut le commissaire de l'armée. La jalousie entre ces deux chefs, et l'absence du czar, furent en partie cause de la défaite inouïe de Narva. Charles XII, ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ses troupes, au mois d'octobre, s'avance au nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps avancé des Russes. Il marche, et en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Narva, et y portent l'épouvante. Cependant on était déjà au mois de novembre. Narva, quoique mal assiégée, était près de se rendre. Le jeune roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, et ne pouvait opposer que dix pièces d'artillerie à cent quarante-cinq canons, dont les retranchemens des Russes étaient bordés. Toutes les relations de ce temps-là, tous les historiens sans exception, font monter l'armée russe

[1] Voyez l'Histoire de Charles XII.

devant Narva à quatre-vingt mille combat
Les mémoires qu'on m'a fait tenir disent soix
d'autres quarante mille; quoi qu'il en soit,
certain que Charles n'en avait pas neuf mill
que cette journée est une de celles qui prou
que les grandes victoi[illegible] ont souvent été rem
tées par le plus petit nombre depuis la ba
d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer, avec s
tite troupe, cette armée si supérieure; et pro
d'un vent violent et d'une grosse neige qu
vent portait contre les Russes, il fondit
leurs retranchemens, à l'aide de quelques p
de canon avantageusement postées. Les R
n'eurent pas le temps de se reconnaître au n
de ce nuage de neige qui leur donnait au vi
foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient
et n'imaginant point quel petit nombre ils av
à combattre.

Le duc de Croi voulut donner des ordre
le prince Dolgorouki ne voulut pas les rece
Les officiers russes se soulèvent contre les off
allemands; ils massacrent le secrétaire du d
colonel Lyon, et plusieurs autres. Chacun
son poste; le tumulte, la confusion, la te
panique se répandent dans toute l'armée
troupes suédoises n'eurent alors à tuer qu
hommes qui fuyaient. Les uns courent se
dans la rivière de Narva, et une foule de s

y fut noyée; les autres abandonnaient leurs armes et se mettaient à genoux devant les Suédois. Le duc de Croi, le général Allard, les officiers allemands, qui craignaient plus les Russes soulevés contre eux que les Suédois, vinrent se rendre au comte Steinbock; le roi de Suède, maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ses pieds, jetant les armes, défilant devant lui nu-tête. Le knès Dolgorouki et tous les autres généraux moscovites se rendent à lui comme les généraux allemands; et ce ne fut qu'après s'être rendus qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les prisonniers se trouva le fils du roi de Géorgie, qui fut envoyé à Stockholm; on l'appelait Mitelleski, Czarovitz, fils du czar: ce qui est une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar ne tirait point son origine des césars romains.

Du côté de Charles XII il n'y eut guère que douze cents soldats de tués dans cette bataille. Le journal du czar, qu'on m'a envoyé de Pétersbourg, dit qu'en comptant les soldats qui périrent au siége de Narva et dans la bataille, et qui se noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que six mille hommes. L'indiscipline et la terreur firent donc tout dans cette journée. Les prisonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs; et, si on en croit Norberg[1], le comte

[1] Page 439, tome premier, édition in-4°, à la Haye.

Piper, qui fut depuis prisonnier des Russes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des prisonniers avait excédé huit fois celui de l'armée suédoise. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait soixante-douze mille prisonniers. On voit par là combien il est rare d'être instruit des détails. Ce qui est incontestable et singulier, c'est que le roi de Suède permit à la moitié des soldats russes de s'en retourner désarmés, et à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes qui, étant enfin disciplinées, devinrent redoutables [1].

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, Charles XII les eut; magasins immenses, bateaux de transport chargés de provisions, postes évacués ou pris, tout le pays à la discrétion des Suédois : voilà quel fut le fruit de la victoire. Narva délivrée, les débris des Russes ne se montrant pas, toute la contrée ouverte jusqu'à Pleskou, le czar parut sans ressource pour soutenir la guerre : et le roi de Suède, vainqueur en moins d'une année des monarques de Danemarck, de Pologne et de Russie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un

[1] Le chapelain Norberg prétend qu'après la bataille de Narva le grand-turc écrivit aussitôt une lettre de félicitation au roi de Suède, en ces termes : *Le sultan bassa, par la grâce de Dieu, au roi Charles XII*, etc. La lettre est datée de l'ère de la création du monde.

âge où les autres n'osent encore prétendre à la réputation. Mais Pierre, qui dans son caractère avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

Un évêque de Russie composa une prière[1] à saint Nicolas, au sujet de cette défaite : on la récita dans la Russie. Cette pièce, qui fait voir l'esprit du temps et de quelle ignorance Pierre a tiré son pays, disait que les enragés et épouvantables Suédois étaient des sorciers : on s'y plaignait d'avoir été abandonné par saint Nicolas. Les évêques russes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles pièces : et, sans faire tort à saint Nicolas, on s'aperçut bientôt que c'était à Pierre qu'il fallait s'adresser.

[1] Elle est imprimée dans la plupart des journaux et des pièces de ce temps-là, et se trouve dans l'Histoire de Charles XII, roi de Suède.

CHAPITRE XII.

Ressources après la bataille de Narva ; ce désastre entièrement réparé. Conquête de Pierre auprès de Narva même. Ses travaux dans son empire. La personne qui fut depuis impératrice prise dans le sac d'une ville. Succès de Pierre ; son triomphe à Moscou [1].

Le czar ayant quitté son armée devant Narva sur la fin de novembre 1700, pour se concerter avec le roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa constance était aussi inébranlable que la valeur de Charles XII était intrépide et opiniâtre. Il différa ses conférences avec Auguste, pour apporter un prompt remède au désordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, et de là à Pleskou, sur le lac Peipus.

C'était beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec. Je sais bien, disait-il, que les Suédois seront long-temps supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre, après avoir pourvu aux premiers besoins, après avoir ordonné partout des levées,

[1] Tiré tout entier, ainsi que les suivans, du Journal de Pierre-le-Grand, envoyé de Pétersbourg.

court à Moscou faire fondre du canon. Il avait perdu tout le sien devant Narva ; on manquait de bronze : il prend les cloches des églises et des monastères. Ce trait ne marquait pas de superstition, mais aussi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches cent gros canons, cent quarante-trois pièces de campagne, depuis trois jusqu'à six livres de balle, des mortiers, des obus ; il les envoie à Pleskou. Dans d'autres pays un chef ordonne, et on exécute ; mais alors il fallait que le czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le Danemarck, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied et trois de cavalerie : engagement que ce roi n'osa remplir.

A peine ce traité est-il signé, qu'il revole vers le théâtre de la guerre : il va trouver le roi Auguste à Birzen, sur les frontières de Courlande et de Lithuanie. Il fallait fortifier ce prince dans la résolution de soutenir la guerre contre Charles XII ; il fallait engager la diète polonaise dans cette guerre. On sait assez qu'un roi de Pologne n'est que le chef d'une république. Le czar avait l'avantage d'être toujours obéi ; mais un roi de Pologne, un roi d'Angleterre, et aujourd'hui un roi de Suède, négocient toujours avec leurs sujets. Patkul et les Polonais partisans de leur roi assistèrent à ces conférences. Pierre promit des subsides et vingt mille soldats. La Livonie devait

être rendue à la Pologne en cas que la diète voulût s'unir à son roi, et l'aider à recouvrer cette province : mais les propositions du czar firent moins d'effet sur la diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de se voir gênés par les Saxons et par les Russes, et ils redoutaient encore plus Charles XII. Ainsi le plus nombreux parti conclut à ne point servir son roi, et à ne point combattre.

Les partisans du roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire; et enfin, de ce qu'Auguste avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en résulta dans ce royaume une guerre civile.

Pierre n'avait donc dans le roi Auguste qu'un allié peu puissant, et dans les troupes saxonnes qu'un faible secours. La crainte qu'inspirait partout Charles XII réduisait Pierre à ne se soutenir que par ses propres forces.

Ayant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec Auguste, il revole de Courlande à Moscou pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le prince Repnin avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna, où les Saxons étaient retranchés.

Cette terreur commune augmenta, quand Charles, passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut

remporté une victoire complète ; quand, sans attendre un moment, il eut soumis la Courlande, qu'on le vit avancer en Lithuanie, et que la faction polonaise, ennemie d'Auguste, fut encouragée par le vainqueur.

Pierre n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le général Patkul, qui avait été l'âme des conférences de Birzen, et qui avait passé à son service, lui fournissait des officiers allemands, disciplinait ses troupes, et lui tenait lieu du général le Fort; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le czar fournissait des relais à tous les officiers, et même aux soldats allemands, ou livoniens, ou polonais, qui venaient servir dans ses armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie et de l'Estonie, et à l'occident de la province de Novogorod, est le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika, et duquel sort au septentrion la rivière de Naiova, qui baigne les murs de cette ville de Narva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long; tantôt douze, tantôt quinze de large : il était nécessaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaisseaux suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs

côtes, mais surtout pour former des matelots. Pierre, pendant toute l'année 1701, fit construire sur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes chacune; d'autres barques furent armées en guerre sur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, et fit manœuvrer ses nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés, en 1697, sur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait souvent ses ouvrages pour aller à Moscou, et dans les autres provinces, affermir toutes les innovations commencées, et en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics se sont fait un nom; mais que Pierre, après l'infortune de Narva, s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caspienne et le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702 qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga; mais ce second projet était encore fort éloigné, puisque Pierre était bien loin d'avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastait la Pologne, et Pierre faisait venir de Pologne et de Saxe à Moscou des bergers et des brebis pour avoir des laines avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps : il éta-

blissait des manufactures de linge, des papeteries : on faisait venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs ; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ses états et à les défendre.

Charles poursuivait le cours de ses victoires, et laissait vers les états du czar assez de troupes pour conserver, à ce qu'il croyait, toutes les possessions de la Suède. Le dessein était déjà pris de détrôner le roi Auguste, et de poursuivre ensuite le czar jusqu'à Moscou avec ses armes victorieuses.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Russes et les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours supérieurs, et dans les rencontres mêmes où ils avaient l'avantage, les Russes s'aguerrissaient. Enfin, un an après la bataille de Narva, le czar avait déjà des troupes si bien disciplinées, qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de Charles.

Pierre était à Pleskou, et de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un Russe qui les défit. Son général Sheremetof enleva près de Derpt, sur les frontières de la Livonie, plusieurs quartiers au général suédois Slipenbak, par une manœuvre habile, et ensuite le battit lui-même. On gagna pour la première

fois des drapeaux suédois, au nombre de quatre; et c'était beaucoup alors.

Les lacs de Peipus et de Ladoga furent quelque temps après des théâtres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que sur terre, celui de la discipline et d'un long usage; cependant les Russes combattirent quelquefois avec succès sur leurs demi-galères; et dans un combat général sur le lac Peipus, le feld-maréchal Sheremetof prit une frégate suédoise.

C'était par ce lac Peipus que le czar tenait continuellement la Livonie et l'Estonie en alarme: ses galères y débarquaient souvent plusieurs régimens: on se rembarquait quand le succès n'était pas favorable; et s'il l'était, on poursuivait ses avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux partout ailleurs.

Les Russes dans toutes ces actions étaient toujours supérieurs en nombre: c'est ce qui fit que Charles XII, qui combattait si heureusement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des succès du czar; mais il dut considérer que ce grand nombre s'aguerrissait tous les jours, et qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Pendant qu'on se bat sur terre et sur mer, vers la Livonie, l'Ingrie et l'Estonie, le czar apprend qu'une flotte suédoise est destinée pour ...r ruiner Archangel; il y marche. On est

étonné d'entendre qu'il est sur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Moscou. Il met tout en état de défense, prévient la descente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pose la première pierre, retourne à Moscou, et de là vers le théâtre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Russes avançaient en Ingrie et en Livonie. Le maréchal Sheremetof va à la rencontre des Suédois, commandés par Slipenbak; il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac, et la gagne: il prend seize drapeaux et vingt canons. Norberg met ce combat au premier décembre 1701, et le journal de Pierre-le-Grand le place au 19 juillet 1702.

Il avance; il met tout à contribution; il prend la petite ville de Marienbourg sur les confins de la Livonie et de l'Ingrie. Il y a dans le nord beaucoup de villes de ce nom; mais celle-ci, quoiqu'elle n'existe plus, est cependant plus célèbre que toutes les autres par l'aventure de l'impératrice Catherine.

Cette petite ville s'étant rendue à discrétion, les Suédois, soit par inadvertance, soit à dessein, mirent le feu aux magasins. Les Russes irrités détruisirent la ville, et emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune Livonienne, élevée

chez le ministre luthérien du lieu, nommé Gluk; elle fut du nombre des captifs : c'est celle-là même qui devint depuis la souveraine de ceux qui l'avaient prise, et qui a gouverné les Russes sous le nom d'impératrice Catherine.

On avait vu auparavant des citoyennes sur le trône : rien n'était plus commun en Russie, et dans tous les royaumes de l'Asie, que les mariages des souverains avec leurs sujettes; mais qu'une étrangère, prise dans les ruines d'une ville saccagée, soit devenue la souveraine absolue de l'empire où elle fut amenée captive, c'est ce que la fortune et le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La suite de ce succès ne se démentit point en Ingrie : la flotte des demi-galères russes sur le lac Ladoga contraignit celle des Suédois de se retirer à Vibourg, à une extrémité de ce grand lac; de là ils purent voir à l'autre bout le siége de la forteresse de Notebourg, que le czar fit entreprendre par le général Sheremetof. C'était une entreprise bien plus importante qu'on ne pensait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet constant des desseins de Pierre.

Notebourg était une place très-forte, bâtie dans une île du lac Ladoga, et qui, dominant sur ce lac, rendait son possesseur maître du cours de la Néva, qui tombe dans la mer : elle fut

battue nuit et jour, depuis le 18 septembre jusqu'au 12 octobre. Enfin les Russes montèrent à l'assaut par trois brèches. La garnison suédoise était réduite à cent soldats en état de se défendre; et, ce qui est bien étonnant, ils se défendirent, et ils obtinrent sur la brèche même une capitulation honorable; encore le colonel Slipenbak, qui commandait dans la place, ne voulut se rendre qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux officiers suédois du poste le plus voisin, pour examiner les brèches, et pour rendre compte au roi son maître que quatre-vingt-trois combattans qui restaient alors, et cent cinquante-six blessés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière que quand il était impossible de combattre plus long-temps et de conserver la place. Ce trait seul fait voir à quels ennemis le czar avait affaire, et de quelle nécessité avait été pour lui ses efforts et sa discipline militaire.

Il distribua des médailles d'or aux officiers, et récompensa tous les soldats; mais aussi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un assaut: leurs camarades leur crachèrent au visage, et ensuite les arquebusèrent pour joindre la honte au supplice.

Notebourg fut réparé: son nom fut changé en celui de Shlusselbourg, *ville de la clef*, parce que cette place est la clef de l'Ingrie et de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même Menzikoff,

qui était devenu un très-bon officier, et qui s'étant signalé mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite sans naissance.

Après cette campagne de 1702, le czar voulut que Sheremetof et tous les officiers qui s'étaient distingués entrassent en triomphe dans Moscou. Tous les prisonniers faits dans cette campagne marchèrent à la suite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux et les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate prise sur le lac Peipus. Pierre travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprises qu'elle célébrait.

Ces solennités devaient inspirer l'émulation, sans quoi elles eussent été vaines. Charles les dédaignait; et depuis le jour de Narva il méprisait ses ennemis, et leurs efforts, et leurs triomphes.

CHAPITRE XIII.

Réforme à Moscou. Nouveaux succès. Fondation de Pétersbourg. Pierre prend Narva, etc.

Le peu de séjour que le czar fit à Moscou, au commencement de l'hiver 1703, fut employé à

faire exécuter tous ses nouveaux règlemens, et à perfectionner le civil ainsi que le militaire; ses divertissemens même furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisit parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'il fit inviter tous les boyards et les dames aux noces d'un de ses bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisait au seizième siècle [1]. Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux; cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel et de l'eau-de-vie; il ne permit pas ce jour là d'autre boisson : on se plaignit en vain; il répondait en raillant : « Vos ancêtres en usaient ainsi; les usages anciens sont toujours les meilleurs. » Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préféraient toujours le temps passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures : et il y a encore des nations qui auraient besoin d'un tel exemple.

Un établissement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères russes et latins, dont tous les instrumens avaient été tirés de Hollande, et où l'on commença dès lors à imprimer des tra-

[1] Tiré du journal de Pierre-le-Grand.

ductions russes de quelques livres sur la morale et les arts. Fergusson établit des écoles de géométrie, d'astronomie, de navigation.

Une fondation non moins nécessaire fut celle d'un vaste hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantise et qui perpétuent la misère, mais tel que le czar en avait vu dans Amsterdam, où l'on fait travailler les vieillards et les enfans, et où quiconque est renfermé devient utile.

Il établit plusieurs manufactures; et dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naissance dans Moscou, il courut à Véronise, et il y fit commencer deux vaisseaux de quatre-vingts pièces de canons, avec de longues caisses exactement fermées sous les varangues, pour élever le vaisseau et le faire passer sans risque au-dessus des barres et des bancs de sable qu'on rencontre près d'Azoph; industrie à peu près semblable à celle dont on se sert en Hollande pour franchir le Pampus.

Ayant préparé ses entreprises contre les Turcs, il revole contre les Suédois; il va voir les vaisseaux qu'il faisait construire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga et celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y respirait la guerre, tandis qu'il faisait fleurir à Moscou les arts de la paix : une source d'eaux minérales, découvertes depuis dans

Olonitz, augmenta sa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shlusselbourg.

Nous avons déjà dit qu'il avait voulu passer par tous les grades militaires : il était lieutenant des bombardiers sous le prince Menzikoff, avant que ce favori eût été fait gouverneur de Shlusselbourg. Il prit alors la place de capitaine, et servit sous le maréchal Sheremetof.

Il y avait une forteresse importante près du lac Ladoga, nommé Niantz ou Nya, près de la Néva. Il était nécessaire de s'en rendre maître, pour s'assurer ses conquêtes et pour favoriser ses desseins. Il fallut l'assiéger par terre et empêcher que les secours ne vinssent par eau. Le czar se chargea lui-même de conduire des barques chargées de soldats et d'écarter les convois des Suédois. Sheremetof conduisit les tranchées ; la citadelle se rendit. Deux vaisseaux suédois abordèrent trop tard pour la secourir ; le czar les attaqua avec ses barques, et s'en rendit maître. Son journal porte que, pour récompense de ce service, « le capitaine des bombardiers fut créé chevalier de l'ordre de Saint-André, par l'amiral Gollovin, premier chevalier de l'ordre. »

Après la prise du fort de Nya, il résolut enfin de bâtir sa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva, sur le golfe de Finlande.

Les affaires du roi Auguste étaient ruinées : les victoires consécutives des Suédois en Pologne

avaient enhardi le parti contraire, et ses amis même l'avaient forcé de renvoyer au czar environ vingt mille Russes dont son armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce sacrifice ôter aux mécontens le prétexte de se joindre au roi de Suède : mais on ne désarme ses ennemis que par la force, et on les enhardit par la faiblesse. Ces vingt mille hommes, que Patkul avait disciplinés, servirent utilement dans la Livonie et dans l'Ingrie pendant qu'Auguste perdait ses états. Ce renfort, et surtout la possession de Nya, mirent le czar en état de fonder sa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain désert et marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jeta [1] les premiers fondemens de Pétersbourg, au soixantième degré de latitude, et au quarante-quatrième et demi de longitude. Les débris de quelques bastions de Niantz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des îles qui est aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établissement dans un marais où les grands vaisseaux ne pouvaient aborder ; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville se former, et enfin la petite île de Cronslot,

[1] 1703, 27 mai, jour de la Pentecôte, fondation de Pétersbourg.

qui est devant la ville, devenir, en 1704, une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages, qui semblaient demander un temps de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre; et des ouvriers de toute espèce venaient de Moscou, d'Astracan, de Casan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle. La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir et élever, l'éloignement des secours, les obstacles imprévus qui renaissaient à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur: il eut une ville en cinq mois de temps. Ce n'était qu'un assemblage de cabanes, avec deux maisons de briques, entourées de remparts, et c'était tout ce qu'il fallait alors; la constance et le temps ont fait le reste. Il n'y avait encore que cinq mois que Pétersbourg était fondé, lorsqu'un vaisseau hollandais y vint trafiquer: le patron reçut des gratifications, et les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg.

Pierre, en dirigeant cette colonie, la mettait en sûreté tous les jours par la prise des postes voisins. Un colonel suédois, nommé Croniort, s'était posté sur la rivière Sestra, et menaçait la ville naissante. Pierre court à lui avec ses deux régimens de gardes, le défait, et lui fait repasser

la rivière. Ayant ainsi mis sa ville en sûreté, il va à Olonitz commander la construction de plusieurs petits vaisseaux, et retourne à Pétersbourg sur une frégate qu'il a fait construire, avec six bâtimens de transport, en attendant qu'on achève les autres.

Dans ce temps-là même il tend toujours la main au roi de Pologne; il lui envoie douze mille hommes d'infanterie, et un subside de trois cent mille roubles, qui font plus de quinze cent mille francs de notre monnaie. Nous avons déjà remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenses pour ses flottes, pour ses armées, pour tous ses nouveaux établissemens, devaient l'épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Azoph, Archangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encore de quoi secourir son allié d'hommes et d'argent. Le hollandais Corneille le Bruyn, qui voyageait vers ce temps-là en Russie, et avec qui Pierre s'entretint, comme il faisait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu'il avait encore trois cent mille roubles de reste dans ses coffres, après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Pétersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever fort de Cronslot, en fait un modèle en bois, et

laisse à Menzikoff le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modèle. De là il va passer l'hiver à Moscou pour y établir insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les lois, dans les mœurs, dans les usages. Il règle ses finances, et y met un nouvel ordre ; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Azoph, dans un port qu'il établissait sur les Palus-Méotides, sous le fort de Taganrok.

La Porte alarmée lui envoya un ambassadeur pour se plaindre de tant de préparatifs ; il répondit qu'il était le maître dans ses états, comme le grand-seigneur dans les siens, et que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Russie respectable sur le Pont-Euxin.

Retourné à Pétersbourg, il trouve sa nouvelle citadelle de Cronslot fondée dans la mer, et achevée ; il la garnit d'artillerie. Il fallait, pour s'affermir dans l'Ingrie, et pour réparer entièrement la disgrâce essuyée devant Narva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce siége, une petite flotte de brigantins suédois paraît sur le lac Peipus pour s'opposer à ses desseins. Les demi-galères russes vont à sa rencontre, l'attaquent et la prennent tout entière ; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on assiége Narva par terre et par mer ; et, ce qui est plus singulier, on assiége en même temps la ville de Derpt en Estonie.

Qui croirait qu'il y eût une université dans Derpt? Gustave-Adolphe l'avait fondée, et elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'est connue que par l'époque de ces deux siéges. Pierre va incessamment de l'un à l'autre presser les attaques et diriger toutes les opérations. Le général suédois Slipenbak était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les assiégés attendaient le moment où il allait jeter du secours dans la place. Pierre imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie et à un de cavalerie des uniformes, des étendards, des drapeaux suédois. Ces prétendus Suédois attaquent les tranchées. Les Russes feignent de fuir; la garnison trompée par l'apparence fait une sortie : alors les faux attaquans et les attaqués se réunissent; ils fondent sur la garnison, dont la moitié est tuée, et l'autre moitié rentre dans la ville. Slipenbak arrive bientôt en effet pour la secourir, et il est entièrement battu. Enfin Derpt est contrainte de capituler au moment que Pierre allait donner un assaut général.

Un assez grand échec que le czar reçoit en même temps sur le chemin de sa nouvelle ville de Pétersbourg ne l'empêche ni de continuer à bâtir sa ville, ni de presser le siége de Narva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes et de l'argent au roi Auguste qu'on détrônait; ces deux secours

furent également inutiles. Les Russes, joints aux Lithuaniens du parti d'Auguste, furent absolument défaits en Courlande par le général suédois Levenhaupt. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie et l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, et lui faire perdre tout le fruit de ses grandes entreprises. Pierre minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, et Charles ne s'y opposait pas assez : il cherchait une gloire moins utile et plus brillante.

Dès le 12 juillet 1704 un simple colonel suédois, à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la noblesse polonaise dans le champ d'élection, nommé Kolo, près de Varsovie. Un cardinal primat du royaume et plusieurs évêques se soumettaient aux volontés d'un prince luthérien, malgré toutes les menaces et les excommunications du pape : tout cédait à la force. Personne n'ignore comment fut faite l'élection de Stanislas Leczinsky, et comment Charles XII le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le roi détrôné; il redoubla ses secours à mesure qu'il fut plus malheureux; et, pendant que son ennemi faisait des rois, il battait les généraux suédois en détail dans l'Estonie, dans l'Ingrie, courait au siége de Narva, et faisait donner des assauts. Il y avait trois bastions fameux, du moins par leurs noms : on les

appelait *la Victoire*, *l'Honneur* et *la Gloire*. Le czar les emporta tous trois, l'épée à la main. Les assiégeans entrent dans la ville, la pillent et y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois et les Russes.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ses nouveaux sujets; il court de tous côtés pour arrêter le pillage et le massacre, arrache des femmes des mains de ses soldats; et, ayant tué deux de ces emportés qui n'obéissaient pas à ses ordres, il entre à l'hôtel-de-ville, où les citoyens se réfugiaient en foule : là, posant son épée sanglante sur la table : « Ce n'est pas du sang des habitans, dit-il, que cette épée est teinte, mais du sang de mes soldats que j'ai versé pour vous sauver la vie. »

N. B. Les chapitres précédens et tous les suivans sont tirés du journal de Pierre-le Grand, et des mémoires envoyés de Pétersbourg, confrontés avec tous les autres mémoires.

CHAPITRE XIV.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre-le-Grand, tandis que Charles XII triomphe ailleurs. Élévation de Menzikoff. Pétersbourg en sûreté. Desseins toujours exécutés malgré les victoires de Charles.

Maître de toute l'Ingrie, Pierre en conféra le gouvernement à Menzikoff, et lui donna le titre de prince et le rang de général-major. L'orgueil et le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devînt général, gouverneur et prince ; mais Pierre avait déjà accoutumé ses sujets à ne se pas étonner de voir donner tout aux talens, et rien à la seule noblesse. Menzikoff, tiré de son premier état dans son enfance par un hasard heureux qui le plaça dans la maison du czar, avait appris plusieurs langues, s'était formé aux affaires et aux armes, et ayant su d'abord se rendre agréable à son maître, il sut se rendre nécessaire ; il hâtait les travaux de Pétersbourg ; on y bâtissait déjà plusieurs maisons de briques et de pierres, un arsenal, des magasins : on achevait les fortifications ; les palais ne sont venus qu'après.

Pierre était à peine établi dans Narva qu'il offrit de nouveaux secours au roi de Pologne dé-

trône : il promit encore des troupes, outre les douze mille hommes qu'il avait déjà envoyés; et en effet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le général Repnin, avec six mille hommes de cavalerie et six mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue sa colonie de Pétersbourg un seul moment : la ville se bâtissait, la marine s'augmentait; des vaisseaux, des frégates, se construisaient dans les chantiers d'Olonitz : il alla les faire achever, et les conduisit à Pétersbourg.

Tous ses retours à Moscou étaient marqués par des entrées triomphantes : c'est ainsi qu'il y revint cette année, et il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau son premier vaisseau de quatre-vingts pièces de canon, dont il avait donné les dimensions l'année précédente sur la Véronise.

Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut à l'armée qu'il avait envoyée sur les frontières de la Lithuanie au secours d'Auguste; mais, pendant qu'il aidait ainsi son allié, une flotte suédoise s'avançait pour détruire Pétersbourg et Cronslot à peine bâtis : elle était composée de vingt-deux vaisseaux de cinquante-quatre à soixante-quatre pièces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite île de Kotin. Un colonel russe, nommé Tolboguin, ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois dé-

barquaient sur le rivage, le fit lever tout-à-coup, et le feu fut si vif et si bien ménagé, que les Suédois, renversés, furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, et de laisser trois cents prisonniers.

Cependant leur flotte restait toujours dans ces parages et menaçait Pétersbourg. Ils firent encore une descente, et furent repoussés de même : des troupes de terre avançaient de Vibourg sous le général suédois Meidel; elles marchaient du côté de Shlusselbourg : c'était la plus grande entreprise qu'eût encore faite Charles XII sur les états que Pierre avait conquis ou créés; les Suédois furent repoussés partout, et Pétersbourg resta tranquille.

Pierre, de son côté, avançait vers la Courlande, et voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que Charles XII achevait de soumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avait donné. Le czar était encore à Vilna en Lithuanie, et son maréchal Sheremetof s'approchait de Mittau, capitale de la Courlande; mais il y trouva le général Levenhaupt, déjà célèbre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appelé Gémavershof ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience et la discipline prévalent, les Suédois, quoique inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage; les Rus-

ses furent entièrement défaits, toute leur artillerie prise. Pierre, après trois batailles ainsi perdues à Gémavers, à Jacobstadt, à Narva, réparait toujours ses pertes et en tirait même avantage.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers; il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, assiége la citadelle, et y entre par capitulation.

Les troupes russes avaient alors la réputation de signaler leurs succès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. Pierre avait, à la prise de Narva, tellement changé cet usage, que les soldats russes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux et dépouillés de leurs ornemens, refusèrent d'en prendre possession, et exigèrent auparavant qu'on fît venir un colonel suédois reconnaître l'état des lieux : il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce désordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'empire que le czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers lui fit encore plus de tort que cette bataille même. Un reste d'anciens strélitz, en garnison dans Astracan, s'enhardit sur cette fausse nouvelle à se révolter : ils tuèrent le gouverneur la ville, et le czar fut obligé d'y envoyer le

maréchal Sheremetof avec des troupes pour les soumettre et les punir.

Tout conspirait contre lui ; la fortune et la valeur de Charles XII, les malheurs d'Auguste, la neutralité forcée du Danemarck, les révoltes des anciens strélitz, les murmures d'un peuple qui ne sentait alors que la gêne de la réforme et non l'utilité, les mécontentemens des grands assujétis à la discipline militaire, l'épuisement des finances ; rien ne découragea Pierre un seul moment : il étouffa la révolte ; et ayant mis en sûreté l'Ingrie, s'étant assuré de la citadelle de Mittau, malgré Levenhaupt, vainqueur, qui n'avait pas assez de troupes pour s'opposer à lui, il eut alors la liberté de traverser la Samogitie et la Lithuanie.

Il partageait avec Charles XII la gloire de dominer en Pologne ; il s'avança jusqu'à Tykoczin : ce fut là qu'il vit pour la seconde fois le roi Auguste ; il le consola de ses infortunes, lui promit de le venger, lui fit présent de quelques drapeaux pris par Menzikoff sur des partis de troupes de son rival : ils allèrent ensuite à Grodno, capitale de la Lithuanie, et y restèrent jusqu'au 15 décembre. Pierre, en partant, lui laissa de l'argent et une armée : et, selon sa coutume, alla passer quelque temps de l'hiver à Moscou, pour y faire fleurir les arts et les lois, après avoir fait une campagne très-difficile.

CHAPITRE XV.

Tandis que Pierre se soutient dans ses conquêtes, et police ses états, son ennemi Charles XII gagne des batailles, domine dans la Pologne et dans la Saxe. Auguste, malgré une victoire des Russes, reçoit la loi de Charles XII. Il renonce à la couronne; il livre Patkul, ambassadeur du czar. Meurtre de Patkul, condamné à la roue.

Pierre à peine était à Moscou, qu'il apprit que Charles XII, partout victorieux, s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée. Le roi Auguste avait été obligé de fuir de Grodno, et se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons russes; il affaiblissait ainsi l'armée de son protecteur, et la décourageait par sa retraite; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois et son armée dispersée.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre Schullembourg, qui était la dernière ressource d'Auguste, et qui s'acquit depuis tant de gloire par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne, avec environ douze mille Saxons et six mille Russes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince. Schullembourg avait une juste espérance de sou-

tenir la fortune d'Auguste : il voyait Charles XII occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait qu'environ dix mille Suédois, sous le général Renschild, qui pussent arrêter sa marche; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontières de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt, sur les frontières de Pologne, il trouva le maréchal Renschild qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans l'histoire de Charles XII, je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée saxonne un régiment français qui, ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochstet, avait été forcé de servir dans les troupes saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie; ils ajoutent que ces Français, frappés de la gloire de Charles XII, et mécontens du service de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, et demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut là le commencement et le signal d'une déroute entière; il ne se sauva pas trois bataillons russes, et encore tous les soldats qui échappèrent étaient blessés : tout le reste fut tué sans qu'on fît quartier à personne. Le chapelain Norberg prétend que le mot des Suédois dans cette bataille était, *au nom de Dieu*, et que celui des Russes était,

massacrez tout : mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de Dieu. Le czar même assure, dans un de ses manifestes [1], que beaucoup de prisonniers russes, cosaques, cälmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés ; il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les temps barbares. Le roi Stanislas m'a fait l'honneur de me dire que, dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un officier russe, qui avait été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, et que le général suédois Steinbock le tua d'un coup de pistolet entre ses bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de Charles XII en Pologne. Les troupes du czar, qui étaient dans Grodno, couraient risque d'essuyer une plus grande disgrâce, et d'être enveloppées de tous côtés; il sut heureusement les rassembler et même les augmenter : il fallait à la fois pourvoir à la sûreté de cette armée et à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le prince Menzikoff vers l'orient, et de là au midi jusqu'à Kiovie.

Tandis qu'elle marchait, il se rend à Shlus-

[1] Manifesto du czar en Ukraine, 1709.

selbourg, à Narva, à sa colonie de Pétersbourg, met tout en sûreté; et des bords de la mer Baltique il court à ceux du Borysthène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toujours à rendre inutiles les victoires de Charles XII, qu'il n'avait pu empêcher, préparant même déjà une conquête nouvelle : c'était celle de Vibourg, capitale de la Carélie, sur le golfe de la Finlande. Il alla l'assiéger; mais cette fois elle résista à ses armes : les secours vinrent à propos, et il leva le siége. Son rival, Charles XII, ne faisait réellement aucune conquête en gagnant des batailles : il poursuivait alors le roi Auguste en Saxe, toujours plus occupé d'humilier ce prince et de l'accabler du poids de sa puissance et de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée.

Il répandait la terreur dans la haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du roi Auguste, sa mère, sa femme, son fils, les principales familles du pays, se retiraient dans le cœur de l'empire. Auguste implorait la paix; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, et qui le couvrait de confusion : ce traité était secret; il fallait le cacher aux généraux du czar, avec lesquels il était alors comme réfugié en Po-

logne, pendant que Charles XII donnait des lois dans Leipsick, et régnait dans tout son électorat. Déjà était signé par ses plénipotentiaires le fatal traité par lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi dans ce pays, reconnaissait Stanislas, renonçait à l'alliance du czar son bienfaiteur, et, pour comble d'humiliation, s'engageait à remettre à Charles XII l'ambassadeur du czar, Jean-Réginold Patkul, général des troupes russes, qui combattait pour sa défense. Il avait fait quelque temps auparavant arrêter Patkul, contre le droit des gens, sur de faux soupçons; et contre ce même droit des gens il le livrait à son ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non seulement il y perdait sa couronne et sa gloire, mais il risquait même sa liberté, puisqu'il était alors entre les mains du prince Menzikoff en Posnanie, et que le peu de Saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur solde de l'argent des Russes.

Le prince Menzikoff avait en tête dans ces quartiers une armée suédoise, renforcée des Polonais du parti du nouveau roi Stanislas, commandée par le général Maderfeld; et ignorant qu'Auguste traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. Auguste n'osa refuser; la bataille se donna ès de Kalish, dans le palatinat même du roi

Stanislas : ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédois ; le prince Menzikoff en eut la gloire : on tua aux ennemis quatre mille hommes ; on leur en prit deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit.

Il est difficile de comprendre comment Auguste put, après cette victoire, ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit ; mais Charles était en Saxe, et y était tout-puissant : son nom imprimait tellement la terreur, on comptait si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le parti polonais contre le roi Auguste était si fort, et enfin Auguste était si mal conseillé, qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas là ; il écrivit à son envoyé Finkstein une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandait pardon de sa victoire, « protestant que la bataille s'était donnée malgré lui ; que les Russes et les Polonais de son parti l'y avaient obligé ; qu'il avait fait dans ce dessein des mouvemens pour abandonner Menzikoff ; que Maderfeld aurait pu le battre s'il avait profité de l'occasion ; qu'il rendrait tous les prisonniers suédois, ou qu'il romprait avec les Russes ; et qu'enfin il donnerait au roi de Suède toutes les satisfactions convenables pour avoir osé battre ses troupes. »

Tout cela est unique, inconcevable, et pourtant de la plus exacte vérité. Quand on songe qu'avec cette faiblesse Auguste était un des plus

braves princes de l'Europe, on voit bien que c'est le courage d'esprit qui fait perdre ou conserver les états, qui les élève ou qui les abaisse.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du roi de Pologne, électeur de Saxe, et l'abus que Charles XII faisait de son bonheur; le premier fut une lettre de félicitation que Charles força Auguste d'écrire au nouveau roi Stanislas; le second fut horrible : ce même Auguste fut contraint de lui livrer Patkul, cet ambassadeur, ce général du czar. L'Europe sait assez que ce ministre fut depuis roué vif, à Casimir, au mois de septembre 1707. Le chapelain Norberg avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de Charles.

Il n'est point de jurisconsulte en Europe, il n'est pas même d'esclave qui ne sente toute l'horreur de cette injustice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie, à la tête de six gentilshommes livoniens, députés de tout l'état : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les lois, cette sentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu ambassadeur d'un des plus grands monarques du monde, sa personne était sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la ure et celui des nations. Autrefois l'éclat de la

gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles le ternissent.

CHAPITRE XVI.

On veut faire un troisième roi en Pologne. Charles XII part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du tzar. Succès de Charles, qui s'avance enfin vers la Russie.

Charles XII jouissait de ses succès dans Altranstad, près de Leipsick. Les princes protestans de l'empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages et lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyaient des ambassadeurs. L'empereur Joseph I[er] déférait à toutes ses volontés. Pierre alors, voyant que le roi Auguste avait renoncé à sa protection et au trône, et qu'une partie de la Pologne reconnaissait Stanislas, écouta les propositions que lui fit Yolkova d'élire un troisième roi.

On proposa plusieurs palatins dans une diète à Lublin : on mit sur les rangs le prince Ragotski; c'était ce même Ragotski long-temps retenu en prison dans sa jeunesse par l'empereur Léopold, et qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette

négociation fut poussée très-loin, et il s'en fallut peu qu'on ne vît trois rois de Pologne à la fois. Le prince Ragotski n'ayant pu réussir, Pierre voulut donner le trône au grand-général de la république, Siniawski, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnaître ni Auguste détrôné, ni Stanislas élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. Buzenval, envoyé de France en Saxe, s'entremit pour réconcilier le czar et le roi de Suède. On pensait alors à la cour de France que Charles, n'ayant plus à combattre ni les Russes ni les Polonais, pourrait tourner ses armes contre l'empereur Joseph, dont il était mécontent, et auquel il imposait des lois dures pendant son séjour en Saxe; mais Charles répondit qu'il traiterait de la paix avec le czar dans Moscou. C'est alors que Pierre dit : « Mon frère Charles veut faire l'Alexandre; mais il ne trouvera pas en moi un Darius. »

Cependant les Russes étaient encore en Pologne, et même à Varsovie, tandis que le roi donné aux Polonais par Charles XII était à peine reconnu d'eux, et que Charles enrichissait son armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de son quartier d'Altranstad à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il semblait que son ennemi ne

dût jamais résister, puisqu'il l'avait entièrement défait avec huit mille à Narva.

Ce fut en passant sous les murs de Dresde qu'il alla faire au roi Auguste cette étrange visite, « qui doit causer de l'admiration à la postérité, » à ce que dit Norberg : elle peut au moins causer quelque étonnement. C'était beaucoup risquer que de se mettre entre les mains d'un prince auquel il avait ôté un royaume. Il repassa par la Silésie et rentra en Pologne.

Ce pays était entièrement dévasté par la guerre, ruiné par les factions et en proie à toutes les calamités. Charles avançait par la Masovie, et choisissait le chemin le moins praticable. Les habitans, réfugiés dans des marais, voulurent au moins lui faire acheter le passage. Six mille paysans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme, d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc, et armé de deux carabines, harangua Charles; et comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince au milieu de sa harangue. Les paysans, désespérés, se retirèrent et s'armèrent. On saisit tous ceux qu'on peut trouver : on les obligeait de se pendre les uns les autres, et le dernier était forcé de se passer lui-même la corde au cou et d'être son propre bourreau. On réduisit en cendres toutes leurs habitations. C'est le chapelain Norberg qui atteste ce fait, dont il fut témoin ;

on ne peut ni le récuser ni s'empêcher de frémir.

Charles arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie : on lui dit que le czar est en personne dans cette ville, avec quelques troupes ; il prend avec lui, sans délibérer, huit cents gardes seulement, et court à Grodno. Un officier allemand, nommé Mulfels, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas, en voyant Charles XII, qu'il ne soit suivi de son armée ; il lui livre le passage au lieu de le disputer ; l'alarme se répand dans la ville ; chacun croit que l'armée suédoise est entrée : le peu de Russes qui veulent résister sont taillés en pièces par la garde suédoise ; tous les officiers confirment au czar qu'une armée victorieuse se rend maîtresse de tous les postes de la ville. Pierre se retire au-delà des remparts, et Charles met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de sortir.

Dans cette confusion, quelques jésuites, dont on avait pris la maison pour loger le roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, se rendent la nuit auprès du czar, et lui apprennent cette fois la vérité. Aussitôt Pierre rentre dans la ville, force la garde suédoise : on combat dans les rues, dans les places ; mais déjà l'armée du roi arrivait. Le czar fut enfin obligé de céder, et de laisser la ville au pouvoir du vainqueur qui faisait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ses troupes en Livonie et en Finlande, et tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de Pierre, comme du côté de la Lithuanie pour ses anciens états, et pour Moscou même. Il fallait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. Charles ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie, au milieu d'une saison rude dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses que la pauvreté et la famine avaient répandues de Varsovie à Minski. Pierre posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivières, garnit les postes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, et courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg.

Charles, en dominant chez les Polonais, ne leur prenait rien; mais Pierre, en faisant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgo, qu'il détruisit, et en faisant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles.

Charles, long-temps retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin sur la petite rivière de Bérézine, à quelques lieues du Borysthène. Rien ne put résister à son activité: il jeta un pont à la vue des Russes; il battit le détachement qui gardait ce passage, et arriva à Hollosin sur la rivière de Vabis. C'était là que

le czar avait posté un corps considérable, qui devait arrêter l'impétuosité de Charles. La petite rivière de Vabis[1] n'est qu'un ruisseau dans les sécheresses; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, grossi par les pluies. Au-delà était un marais, et derrière ce marais les Russes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large fossé et couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie et onze d'infanterie étaient avantageusement disposés dans ces lignes. Le passage de la rivière paraissait impossible

Les Suédois, selon l'usage de la guerre, préparèrent des pontons pour passer, et établirent des batteries de canons pour favoriser la marche : mais Charles n'attendit pas que les pontons fussent prêts; son impatience de combattre ne souffrait jamais le moindre retardement. Le maréchal de Shwerin, qui a long-temps servi sous lui, m'a confirmé plusieurs fois qu'un jour d'action il disait à ses généraux, occupés du détail de ses dispositions : « Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles? » et il s'avançait alors le premier à la tête de ses drabans : c'est ce qu'il fit surtout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière suivi de son régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuo-

[1] En russe Bibitsch.

sité du flot; mais on avait de l'eau jusqu'aux épaules, et on ne pouvait se servir de ses armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien servie, et que les bataillons eussent tiré à propos, il ne serait pas échappé un seul Suédois.

Le roi, après avoir traversé la rivière, passa encore le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obstacles à la vue des Russes, on se mit en bataille; on attaqua sept fois leurs retranchemens, et les Russes ne cédèrent qu'à la septième. On ne leur prit que douze pièces de campagne et vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des historiens suédois.

Il était donc visible que le czar avait réussi à former des troupes aguerries; et cette victoire d'Hollosin, en comblant Charles XII de gloire, pouvait lui faire sentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays si éloignés : on ne pouvait marcher qu'en corps séparés, de bois en bois, de marais en marais, et à chaque pas il fallait combattre : mais les Suédois, accoutumés à tout renverser devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE XVII.

Charles XII passe le Borysthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures : une de ses armées est défaite par Pierre le-Grand : ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts. Aventures en Ukraine.

Enfin Charles arriva sur la rive du Borysthène, à une petite ville nommée Mohilo[1]. C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait sa route à l'orient vers Moscou, ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis, s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, Pierre le suivait depuis Smolensko avec une forte armée; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine : cette étrange résolution lui fut inspirée par Mazeppa, hetman des Cosaques; c'était un vieillard de soixante et dix ans, qui, n'ayant point d'enfans, semblait ne devoir penser qu'à finir tranquillement sa vie : la reconnaissance devait encore l'attacher au czar, auquel il devait sa place; mais soit qu'il eût en effet à se plaindre de ce prince, soit que la gloire de Charles XII l'eût ébloui; soit plutôt qu'il cherchât à devenir indé-

[1] *En* russe Mogilew.

pendant, il avait trahi son bienfaiteur, et s'était donné en secret au roi de Suède, se flattant de faire avec lui révolter toute sa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'empire russe, quand ses troupes victorieuses seraient secondées d'un peuple si belliqueux. Il devait recevoir de Mazeppa les vivres, les munitions, l'artillerie, qui pouvaient lui manquer : à ce puissant secours devait se joindre une armée de seize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le général Levenhaupt, conduisant après elle une quantité prodigieuse de provisions de guerre et de bouche. Charles ne s'inquiétait pas si le czar était à portée de tomber sur cette armée, et de le priver d'un secours si nécessaire. Il ne s'informait pas si Mazeppa était en état de tenir toutes ses promesses, si ce Cosaque avait assez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conseil que d'elle-même, et s'il restait enfin assez de ressources à son armée dans un malheur ; et en cas que Mazeppa fût sans fidélité ou sans pouvoir, il comptait sur sa valeur et sur sa fortune. L'armée suédoise avança donc au-delà du Borysthène vers la Desna ; et c'était entre ces deux rivières que Mazeppa était attendu. La route était pénible ; et des corps de Russes voltigeant dans ces quartiers rendaient la marche dangereuse.

Menzikoff, à la tête de quelques régimens de

cavalerie et de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en désordre, tua beaucoup de Suédois, perdit encore plus des siens, mais ne se rebuta pas. Charles, qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les Russes que difficilement, en risquant long-temps sa vie, et en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnaient. Cependant Mazeppa ne venait point, les vivres commençaient à manquer; les soldats suédois, voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues, et leur disette, ne se décourageaient pas; mais en l'admirant ils le blâmaient et murmuraient.

L'ordre envoyé par le roi à Levenhaupt de marcher avec son armée, et d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard; et ce temps était long dans une telle circonstance. Levenhaupt marchait enfin : Pierre le laissa passer le Borysthène, et quand cette armée fut engagée entre ce fleuve et les petites rivières qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, et l'attaqua avec ses corps rassemblés, qui se suivaient presque en échelons. La bataille se donna entre le Borysthène et la Sossa[1].

Le prince Menzikoff revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre Charles XII; le général Bauer le suivait, et

[1] En russe Socza.

Pierre conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir affaire à quarante mille combattans; et on le crut long-temps sur la foi de leur relation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que Pierre n'avait que vingt mille hommes dans cette journée; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. Levenhaupt se retira dans un bois, et conserva son bagage; le lendemain il fallut chasser les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier et plus heureux : c'est là que le czar, voyant ses troupes en désordre, s'écria qu'on tirât sur les fuyards et sur lui-même, s'il se retirait. Les Suédois furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva : on fondit sur les Suédois pour la troisième fois : ils se retirèrent vers un bourg nommé Prospock : on les y attaqua encore; ils marchèrent vers la Desna, et on les y poursuivit. Jamais ils ne furent entièrement rompus; mais ils perdi-

rent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux; le czar fit prisonniers cinquante-six officiers, et près de neuf cents soldats. Tout ce grand convoi qu'on amenait à Charles demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le czar défit en personne, dans une bataille rangée, ceux qui s'étaient signalés par tant de victoires sur ses troupes : il remerciait Dieu de ce succès, quand il apprit que son géneral Appraxin venait de remporter un avantage en Ingrie à quelques lieues de Narva; avantage, à la vérité, moins considérable que la victoire de Lesnau; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ses espérances et le courage de son armée.

Charles XII apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il était près de passer la Desna dans l'Ukraine. Mazeppa vint enfin le trouver : il devait lui amener trente mille hommes et des provisions immenses ; mais il n'arriva qu'avec deux régimens, et plutôt en fugitif qui demandait du secours qu'en prince qui venait en donner. Ce Cosaque avait marché en effet avec quinze à seize mille des siens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, et que le czar leur aurait une éternelle obligation d'un si grand service.

A quelques milles de la Desna, il leur déclara

enfin son projet; mais ces braves gens en eurent horreur; ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avaient point à se plaindre, pour un Suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui, après l'avoir quitté, ne pourrait plus les défendre, et qui les laisserait à la discrétion des Russes irrités, et des Polonais autrefois leurs maîtres et toujours leurs ennemis : ils retournèrent chez eux, et donnèrent avis au czar de la défection de leur chef. Il ne resta auprès de Mazeppa qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à ses gages.

Il était encore maître de quelques places dans l'Ukraine, et surtout de Bathurin, lieu de sa résidence, regardé comme la capitale des Cosaques : elle est située près des forêts sur la rivière de Desna, mais fort loin du champ de bataille où Pierre avait vaincu Levenhaupt. Il y avait toujours quelques régimens russes dans ces quartiers. Le prince Menzikoff fut détaché de l'armée du czar; il y arriva par de grands détours. Charles ne pouvait garder tous les passages; il ne les connaissait pas même : il avait négligé de s'emparer du poste important de Starodoub, qui mène droit à Bathurin, à travers sept ou huit lieues de forêts que la Desna traverse. Son ennemi avait toujours sur lui l'avantage de connaître le pays. Menzikoff passa aisément avec le prince Gallitzin :

on se présenta devant Bathurin; elle fut prise presque sans résistance, saccagée et réduite en cendres. Un magasin destiné pour le roi de Suède, et les trésors de Mazeppa, furent enlevés. Les Cosaques élurent un autre hetman, nommé Skoropasky, que le czar agréa : il voulut qu'un appareil imposant fît sentir au peuple l'énormité de la trahison; l'archevêque de Kiovie et deux autres excommunièrent publiquement Mazeppa; il fut pendu en effigie, et quelques-uns de ses complices moururent par le supplice de la roue.

Cependant Charles XII, à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-sept mille Suédois, ayant encore reçu les débris de l'armée de Levenhaupt, fortifié de deux ou trois mille hommes que Mazeppa lui avait amenés, et toujours séduit par l'espérance de faire déclarer toute l'Ukraine, passa la Desna loin de Bathurin et près du Borysthène, malgré les troupes du czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes suivaient son arrière-garde, et les autres, répandues au-delà de la rivière, s'opposaient à son passage.

Il marchait, mais par des déserts, et ne trouvait que des villages ruinés et brûlés. Le froid se fit sentir dès le mois de décembre avec une rigueur si excessive que dans une de ses marches près de deux mille hommes tombèrent morts à ses yeux : les troupes du czar souffraient moins, ce qu'elles avaient plus de secours; celles de

Charles, manquant presque de vêtemens, étaient plus exposées à l'âpreté de la saison.

Dans cet état déplorable, le comte Piper, chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conseils à son maître, le conjura de rester, de passer au moins le temps le plus rigoureux de l'hiver dans une petite ville de l'Ukraine, nommée Romna, où il pourrait se fortifier, et faire quelques provisions par le secours de Mazeppa. Charles répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. Piper alors le conjura de repasser la Desna et le Borysthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ses troupes des quartiers dont elles avaient besoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était absolument nécessaire, de soutenir le roi qu'il avait fait nommer, et de contenir le parti d'Auguste, qui commençait à lever la tête. Charles répliqua que ce serait fuir devant le czar, que la saison deviendrait plus favorable, qu'il fallait subjuguer l'Ukraine et marcher à Moscou [1].

Les armées russes et suédoises furent quelques semaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de janvier 1709; mais dès que le soldat put se servir de ses armes, Charles attaqua tous les petits postes qui se trouvèrent sur son passage. Il fallait envoyer de tous côtés des partis

[1] Avoué *par le chapelain* Norberg, tome II, page 263.

pour chercher des vivres, c'est-à-dire pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la subsistance des paysans. Pierre, sans se hâter, veillait sur ses marches, et le laissait se consumer.

Il est impossible au lecteur de suivre la marche des Suédois dans ces contrées; plusieurs rivières qu'ils passèrent ne se trouvent point dans les cartes : il ne faut pas croire que les géographes connaissent ces pays comme nous connaissons l'Italie, la France et l'Allemagne; la géographie est encore de tous les arts celui qui a le plus besoin d'être perfectionné; et l'ambition a jusqu'ici pris plus de soin de dévaster la terre que de la décrire.

Contentons-nous de savoir que Charles enfin traversa toute l'Ukraine au mois de février, brûlant partout des villages, et en trouvant que les Russes avaient brûlés. Il s'avança au sud-est jusqu'aux déserts arides bordés par les montagnes qui séparent les Tartares Nogaïs des Cosaques du Tanaïs : c'est à l'orient de ces montagnes que sont les autels d'Alexandre. Il se trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Russie; et quand il fut là, il fallut retourner sur ses pas pour subsister; les habitans se cachaient dans des tanières avec leurs bestiaux; ils disputaient quelquefois leur nourriture aux soldats qui venaient l'enlever; les paysans dont on put se saisir furent mis

à mort; ce sont là, dit-on, les droits de la guerre! Je dois transcrire ici quelques lignes du chapelain Norberg [1]. « Pour faire voir, dit-il, combien le roi aimait la justice, nous insérerons un billet de sa main au colonel Hielmen : « Monsieur le colonel, je suis bien aise qu'on ait attrapé les paysans qui ont enlevé un Suédois : quand on les aura convaincus de leur crime, on les punira suivant l'exigence du cas, en les faisant mourir. CHARLES, et plus bas BUDIS. » Tels sont les sentimens de justice et d'humanité du confesseur d'un roi; mais si les paysans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des paysans d'Ostrogothie enrégimentés, qui se croyaient en droit de venir de si loin leur ravir la nourriture de leurs femmes et de leurs enfans, les confesseurs et les chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu bénir leur justice?

Mazeppa négociait depuis long-temps avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Borysthène, et dont une partie habite les îles de ce fleuve [2]. C'est cette partie qui compose ce peuple sans femmes et sans familles, subsistant de rapines, entassant leurs provisions dans leurs îles pendant l'hiver, et les allant vendre au printemps dans la petite ville de Pultava : les autres habitent des bourgs à droite et à gauche du

[1] Tome II, page 279.
[2] Voyez le chapitre I, page 46.

fleuve. Tous ensemble choisissent un hetman particulier, et cet hetman est subordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver Mazeppa ; ces deux barbares s'abouchèrent, faisant porter chacun devant eux une queue de cheval et une massue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet hetman des Zaporaviens et son peuple, je ne crois pas indigne de l'histoire de rapporter comment le traité fut fait. Mazeppa donna un grand repas servi avec quelque vaisselle d'argent à l'hetman zaporavien et à ses principaux officiers : quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table, sur l'Évangile, qu'ils fourniraient des hommes et des vivres à Charles XII ; après quoi ils emportèrent la vaisselle et tous les meubles. Le maître-d'hôtel de la maison courût après eux, et leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'Évangile, sur lequel ils avaient juré ; les domestiques de Mazeppa voulurent reprendre la vaisselle : les Zaporaviens s'attroupèrent ; ils vinrent en corps se plaindre à Mazeppa de l'affront inouï qu'on faisait à de si braves gens, et demandèrent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel, pour le punir selon les lois ; il leur fut abandonné : et les Zaporaviens, selon les lois, se jetèrent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pousse un ballon ; après quoi *on lui* plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir Charles XII ; il en composa un régiment de deux mille hommes : le reste marcha par troupes séparées contre les Cosaques et les Calmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de provisions, et pouvait servir à Charles d'une place d'armes : elle est située sur la rivière de Vorskla, assez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au nord ; le côté de l'orient est un vaste désert ; celui de l'occident est plus fertile et plus peuplé. La Vorskla va se perdre, à quinze grandes lieues au-dessous, dans le Borysthène. On peut aller de Pultava au septentrion gagner le chemin de Moscou, par les défilés qui servent de passage aux Tartares : cette route est difficile ; les précautions du czar l'avaient rendue presque impraticable : mais rien ne paraissait impossible à Charles ; et il comptait toujours prendre le chemin de Moscou après s'être emparé de Pultava : il mit donc le siége devant cette ville au commencement de mai.

CHAPITRE XVIII.

Bataille de Pultava.

C'était là que Pierre l'attendait : il avait disposé ses corps d'armée à portée de se joindre et de marcher tous ensemble aux assiégeans. Il avait visité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie où coule la Desna, devenue célèbre par sa victoire, et où cette rivière est déjà profonde ; le pays de Balcho dans lequel l'Occa prend sa source ; les déserts et les montagnes qui conduisent aux Palus-Méotides : il était enfin auprès d'Azoph, et là il faisait nettoyer le port, construire des vaisseaux, fortifier la citadelle de Tangarok, mettant ainsi à profit, pour l'avantage de ses états, le temps qui s'écoula entre les batailles de Desna et de Pultava.

Dès qu'il sait que cette ville est assiégée, il rassemble ses quartiers. Sa cavalerie, ses dragons, son infanterie, Cosaques, Calmouks, s'avancent de vingt endroits ; rien ne manque à son armée, ni gros canon, ni pièces de campagne, ni munitions de toute espèce, ni vivres, ni médicamens : c'était encore une supériorité qu'il s'é- donnée sur son rival.

Le 15 juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattans. La rivière Vorskla était entre lui et Charles; les assiégeans au nord-ouest, les Russes au sud-est.

Pierre remonte la rivière au-dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, et tire un long retranchement qu'on commence et qu'on achève en une seule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. Charles put juger alors si celui qu'il méprisait, et qu'il comptait détrôner à Moscou, entendait l'art de la guerre. Cette disposition faite, Pierre posta sa cavalerie entre deux bois, et la couvrit de plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mesures ainsi prises, il va reconnaître le camp des assiégeans pour en former l'attaque.

Cette bataille allait décider du destin de la Russie, de la Pologne, de la Suède, et de deux monarques sur qui l'Europe avait les yeux. On ne savait chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes, ni quelle était leur situation : mais, après avoir vu partir de Saxe Charles XII victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir su qu'il poursuivait partout son ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler; et qu'ayant donné des lois en Danemarck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter, dans le Kremelin de Moscou, les conditions de la paix, et faire un czar après avoir fait un roi de Pologne. J'ai vu

des lettres de plusieurs ministres qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale.

Le risque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si Charles perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie et de Russie, cessaient alors d'être dévastées; la Pologne reprenait, avec sa tranquillité, son roi légitime déjà réconcilié avec le czar, son bienfaiteur.

La Suède enfin épuisée d'hommes et d'argent pouvait trouver des motifs de consolation : mais si le czar périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, et le plus vaste empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

Quelques corps suédois et russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. Charles, dans une de ces rencontres, avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied; il essuya des opérations douloureuses qu'il soutint avec son courage ordinaire, et fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que Pierre devait l'attaquer : ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens; il sortit des siens, en se faisant porter sur un brancard. Le journal de Pierre-le-Grand avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de

canons qui protégeaient sa cavalerie, que, malgré sa résistance et malgré un feu continuel, ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie suédoise, maîtresse de deux redoutes, crut la bataille gagnée et cria victoire. Le chapelain Norberg, qui était loin du champ de bataille, au bagage (où il devait être), prétend que c'est une calomnie ; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, et les Russes résistèrent partout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre et promptitude.

La bataille devint générale. Pierre faisait dans son armée la fonction de général-major ; le général Bauer commandant la droite, Menzikoff la gauche, Sheremetof le centre. L'action dura deux heures. Charles, le pistolet à la main, allait de rang en rang sur son brancard porté par ses drabans ; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient et mit le brancard en pièces. Charles se fit alors porter sur des piques; car il est difficile, quoi qu'en dise Norberg, que dans une action aussi vive on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. Pierre reçut plusieurs coups dans ses habits et dans son chapeau : ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant

toute l'action. Enfin, après deux heures de combat, les Suédois furent partout enfoncés, la confusion se mit parmi eux, et Charles XII fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant méprisé. On mit à cheval dans sa fuite ce même héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille : la nécessité lui rendit un peu de force; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenues encore plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes comptèrent neuf mille deux cent vingt-quatre Suédois morts sur le champ de bataille; ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, surtout dans la cavalerie.

Charles XII précipitait sa fuite avec environ quatorze mille combattans, très-peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions, et de poudre. Il marcha vers le Borysthène, au midi, entre les rivières de Vorskla et de Sol [1], dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Borysthène en cet endroit sont de grands déserts qui conduisent aux frontières de la Turquie. Norberg assure que les vainqueurs n'osèrent poursuivre Charles; cependant il avoue que le prince Menzikoff se présenta sur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie et un train d'artillerie considérable, quand le roi passait le Borysthène.

Quatorze mille Suédois se rendirent prison-

[1] Ou Psol.

niers de guerre à ces dix mille Russes : Levenhaupt, qui les commandait, signa cette fatale capitulation par laquelle il livrait au czar les Zaporaviens qui, ayant combattu pour son roi, se trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux prisonniers faits dans la bataille, et par la capitulation, furent le comte Piper, premier ministre, avec deux sécrétaires d'état, et deux du cabinet; le feld-maréchal Renschild, les généraux Levenhaupt, Slipenbak, Rosen, Stakelberg, Creuts, Hamilton; trois aides-de-camp-généraux, l'auditeur général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état-major, cinq colonels, parmi lesquels était un prince de Wirtemberg; seize mille neuf cent quarante-deux soldats ou bas-officiers : enfin, en y comprenant les domestiques du roi et d'autres personnes suivant l'armée, il y en eut dix-huit mille sept cent quarante-six au pouvoir du vainqueur; ce qui, joint aux neuf mille deux cent vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, et à près de deux mille hommes qui passèrent le Borysthène à la suite du roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-sept mille combattans sous ses ordres dans cette journée mémorable[1].

[1] On a imprimé à Amsterdam, en 1730, les mémoires de Pierre-le-Grand, par le prétendu boyard Ivan Nestesulanoy. Il est dit dans ces mémoires que le roi de Suède, avant de passer le Borysthène, envoya un officier-général

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille combattans : Levenhaupt en avait amené plus de seize mille de Livonie; rien ne restait de toute cette armée florissante : et d'une nombreuse artillerie, perdue dans ses marches, enterrée dans des marais, il n'avait conservé que dix-huit canons de fonte, deux obus et douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le siége de Pultava, et qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable : aussi l'accuse-t-on d'avoir montré depuis son départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Russes que cinquante-deux officiers et douze cent quatre-vingt-treize soldats : c'est une preuve que leur disposition était meilleure que celle de Charles, et que leur feu fut infiniment supérieur.

Un ministre envoyé à la cour du czar prétend, dans ses mémoires, que Pierre ayant appris le dessein de Charles XII de se retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette résolution désespérée, et de se remettre plutôt entre ses mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait sa parole d'honneur de ne point le

offrir la paix au czar. Les quatre tomes de ces mémoires sont un tissu de faussetés et d'inepties pareilles, ou de *gazettes* compilées.

retenir prisonnier, et de terminer leurs différens par une paix raisonnable. La lettre fut portée par un exprès jusqu'à la rivière de Bug, qui sépare les déserts de l'Ukraine des états du grand-seigneur. Il arriva lorsque Charles était déjà en Turquie, et rapporta la lettre à son maître.[1] Le ministre ajoute qu'il tient ce fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'est pas sans vraisemblance, mais elle ne se trouve ni dans le journal de Pierre-le-Grand ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui est le plus important dans cette bataille, c'est que de toutes celles qui ont jamais ensanglanté la terre, c'est la seule qui, au lieu de ne produire que la destruction, ait servi au bonheur du genre humain, puisqu'elle a donné au czar la liberté de policer une grande partie du monde.

Il s'est donné en Europe plus de deux cents batailles rangées depuis le commencement de ce siècle jusqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus signalées et les plus sanglantes n'ont eu d'autres suites que la réduction de quelques petites provinces, cédées ensuite par des traités et reprises par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont souvent combattu; mais les

[1] Ce fait se trouve aussi dans une lettre imprimée au-devant des Anecdotes de Russie.

plus violens efforts n'ont eu que des succès faibles et passagers : on a fait les plus petites choses avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple, dans nos nations modernes, d'aucune guerre qui ait compensé par un peu de bien le mal qu'elle a fait : mais il a résulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaste empire de la terre.

CHAPITRE XIX.

Suite de la victoire de Pultava. Charles XII réfugié chez les Turcs. Auguste, détrôné par lui, rentre dans ses états. Conquêtes de Pierre-le-Grand.

Cependant on présentait au vainqueur tous les principaux prisonniers ; le czar leur fit rendre leurs épées et les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit : « Je bois à la santé de mes maîtres dans l'art de la guerre : » mais la plupart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes et tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes et les Suédois : le czar en avait proposé un avant le siége de Pultava, Charles le refusa, et ses Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté.

C'est cette fierté, toujours hors de saison, qui

causa toutes les aventures de ce prince en Turquie, et toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un roi sage : car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand-visir, selon l'usage, et il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les ministres de la Porte successivement : il ne savait s'accommoder ni au temps ni aux lieux [1].

Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits et dans les affaires en Pologne, en Saxe, en Suède, en Silésie. Charles, quand il donnait des lois, avait exigé de l'empereur d'Allemagne, Joseph Ier, qu'on dépouillât les catholiques de cent cinq églises en faveur des Silésiens de la confession d'Augsbourg; les catholiques reprirent presque tous les temples luthériens dès qu'ils furent informés de la disgrâce de Charles. Les Saxons ne songèrent qu'à se venger des extorsions d'un vainqueur qui leur avait coûté, disaient-ils, vingt-trois millions d'écus. Leur électeur, roi de Pologne, protesta sur-le-champ

[1] La Motraye, dans le récit de ses voyages, rapporte une lettre de Charles XII au grand-visir; mais cette lettre est fausse; comme la plupart des récits de ce voyageur mercenaire : et Norberg lui-même avoue que le roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand-visir.

contre l'abdication qu'on lui avait arrachée ; et, étant rentré dans les bonnes grâces du czar, il s'empressa de remonter sur le trône de Pologne. La Suède consternée crut long-temps son roi mort, et le sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de sa victoire : il fait partir le maréchal Sheremetof avec une armée pour la Livonie, sur les frontières de laquelle ce général s'était signalé tant de fois. Le prince Menzikoff fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la noblesse du parti d'Auguste, pour chasser le compétiteur, que l'on ne regardait plus que comme un rebelle, et pour dissiper quelques troupes suédoises qui restaient encore sous le général suédois Crassau.

Pierre part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les palatinats de Chelm et de la haute Volhinie, arrive à Lublin, se concerte avec le général de la Lithuanie ; il voit ensuite les troupes de la couronne qui prêtent serment de fidélité au roi Auguste ; de là il se rend à Varsovie, et jouit à Thorn du plus beau de tous les triomphes, celui de recevoir les remercîmens d'un roi auquel il rendait ses états. C'est là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les rois de Danemarck, de Pologne et de Prusse. Il s'agissait déjà de re-

prendre toutes les conquêtes de Gustave-Adolphe. Pierre faisait revivre les anciennes prétentions des czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, et sur une partie de la Finlande; le Danemarck revendiquait la Scanie; le roi de Prusse, la Poméranie.

La valeur infortunée de Charles ébranlait ainsi tous les édifices que la valeur heureuse de Gustave-Adolphe avait élevés. La noblesse polonaise venait en foule confirmer ses sermens à son roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; presque tous reconnaissaient Pierre pour leur protecteur.

Aux armes du czar, à ces traités, à cette révolution subite, Stanislas n'eut à opposer que sa résignation : il répandit un écrit qu'on appelle *Universal*, dans lequel il dit qu'il est prêt à renoncer à la couronne si la république l'exige.

Pierre, après avoir tout concerté avec le roi de Pologne, et ayant ratifié le traité avec le Danemarck, partit incontinent pour achever sa négociation avec le roi de Prusse. Il n'était pas encore en usage chez les souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambassadeurs : ce fut Pierre qui introduisit cette coutume nouvelle et peu suivie. L'électeur de Brandebourg, premier roi de Prusse, alla conférer avec le czar à Marienverder, petite ville située dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les che-

valiers teutoniques, et enclavée dans la lisière de la Prusse, devenue royaume. Ce royaume était petit et pauvre, mais son nouveau roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus fastueuse : c'est dans cet éclat qu'il avait déjà reçu Pierre à son premier passage, quand ce prince quitta son empire pour aller s'instruire chez les étrangers. Il reçut le vainqueur de Charles XII avec encore plus de magnificence. Pierre ne conclut d'abord avec le roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul instant n'était perdu. Pierre, après avoir achevé rapidement les négociations, qui partout ailleurs sont si longues, va joindre son armée devant Riga, la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, forme ensuite un blocus; et, sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Pétersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte; pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, et part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale ; il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

L'année 1710 commença par cette solennité nécessaire alors à ses peuples, auxquels elle inspirait des sentimens de grandeur, et agréable à

ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait; on vit passer, sous sept arcs magnifiques, l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur roi, les soldats, les officiers, les généraux, les ministres prisonniers tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, de cent pièces de canon, et des acclamations d'un peuple innombrable, qui se faisait entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les généraux à la tête, et Pierre à son rang de général-major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'état; et au dernier, une troupe choisie de jeunes enfans de boyards, vêtus à la romaine, qui présentaient des lauriers au monarque victorieux.

A cette fête publique succéda une cerémonie non moins satisfaisante. Il était arrivé, en 1708, une aventure d'autant plus désagréable que Pierre était alors malheureux. Matéof, son ambassadeur à Londres auprès de la reine Anne, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice au nom de quelques marchands anglais, et conduit chez un juge-de-paix pour la sûreté de leurs créances. Les marchands anglais prétendaient que les lois du commerce devaient l'emporter sur les priviléges des ministres : l'ambassadeur du czar, et tous les ministres publics qui

se joignirent à lui, disaient que leur personne doit être toujours inviolable. Le czar demanda fortement justice par ses lettres à la reine Anne; mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les lois d'Angleterre permettaient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, et qu'aucune loi n'exemptait les ministres publics de cette poursuite. Le meurtre de Patkul, ambassadeur du czar, exécuté l'année précédente par les ordres de Charles XII, enhardissait le peuple d'Angleterre à ne pas respecter un caractère si cruellement profané : les autres ministres qui étaient alors à Londres furent obligés de répondre pour celui du czar; et enfin tout ce que put faire la reine en sa faveur, ce fut d'engager le parlement à passer un acte par lequel dorénavant il ne serait plus permis de faire arrêter un ambassadeur pour ses dettes : mais après la bataille de Pultava il fallut faire une satisfaction plus authentique. La reine lui fit des excuses publiques par une ambassade solennelle. M. de Widworth, choisi pour cette cérémonie, commença sa harangue par ces mots : *Très-haut et très-puissant empereur.* Il lui dit qu'on avait mis en prison ceux qui avaient osé arrêter son ambassadeur, et qu'on les avait déclarés infâmes; il n'en était rien, mais il suffisait de le dire; et le titre d'empereur, que la reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait assez la considération qu'il avait en Europe.

On lui donnait déjà communément ce titre en Hollande ; et non seulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, et qui s'intéressaient davantage à sa gloire, mais tous les principaux de l'état, l'appelaient à l'envi du nom d'empereur, et célébraient sa victoire par des fêtes en présence du ministre de Suède.

Cette considération universelle qu'il s'était donnée par sa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiégé : c'est une ville anséatique de la Prusse royale en Pologne ; les Suédois y avaient encore une garnison. Les Russes montent à l'assaut, entrent dans la ville, et la garnison se rend prisonnière de guerre : cette place était un des grands magasins de Charles XII ; on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, et cent cinquante-sept mortiers. Aussitôt Pierre se hâte d'aller de Moscou à Pétersbourg : à peine arrivé, il s'embarque sur sa nouvelle forteresse de Cronslot, côtoie les côtes de la Carélie ; et, malgré une violente tempête ; il amène sa flotte devant Vibourg, la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés : la ville est investie, et le blocus de la capitale de la Livonie est resserré. Vibourg se rend bientôt après la brèche faite, et une garnison, composée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais sans pouvoir obtenir les honneurs

de la guerre ; elle fut faite prisonnière malgré la capitulation. Pierre se plaignait de plusieurs infractions de la part des Suédois ; il promit de rendre la liberté à ces troupes quand les Suédois auraient satisfait à ses plaintes : il fallut sur cette affaire demander les ordres du roi de Suède, toujours inflexible ; et ces soldats, que Charles aurait pu délivrer, restèrent captifs. C'est ainsi que le prince d'Orange, roi d'Angleterre, Guillaume III, avait arrêté, en 1695, le maréchal de Boufflers malgré la capitulation de Namur. Il y a plusieurs exemples de ces violations, et il serait à souhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la prise de cette capitale, le siége de Riga devint bientôt un siége régulier, poussé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la rivière de Duna, qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion, qui désolait depuis quelque temps ces climats, se mit dans l'armée assiégeante, et lui enleva neuf mille hommes : cependant le siége ne fut point ralenti ; il fut long, et la garnison obtint les honneurs de la guerre ; mais on stipula dans la capitulation que tous les officiers et soldats livoniens resteraient au service de la Russie, comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, et que les ancêtres de Charles XII avaient usurpé ; les priviléges dont son père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, et *tous les* officiers entrèrent au service du czar :

c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du Livonien Patkul, son ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes priviléges. La garnison était composée d'environ cinq mille hommes. Peu de temps après la citadelle de Pennamunde fut prise; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cents bouches à feu.

Il manquait, pour être entièrement maître de la Carélie, la forte ville de Kexholm sur le lac Ladoga, située dans une île, et qu'on regardait comme imprenable : elle fut bombardée quelque temps après et bientôt rendue. L'île d'Oesel, dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut soumise avec la même rapidité.

Du côté de l'Estonie, province de la Livonie, vers le septentrion et sur le golfe de Finlande, sont les villes de Pernau et de Revel; si on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau se rendit après un siége de peu de jours, et Revel se soumit sans qu'on tirât contre la ville un seul coup de canon; mais les assiégés trouvèrent le moyen d'échapper au vainqueur dans le temps même qu'ils se rendaient prisonniers de guerre : quelques vaisseaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit; la garnison s'embarqua, ainsi que la plupart des bourgeois; et les assiégeans, en entrant dans la ville, furent étonnés de la trouver déserte. Quand Charles XII

remportait la victoire de Narva, il ne s'attendait pas que ses troupes auraient un jour besoin de pareilles ruses de guerre.

En Pologne, Stanislas, voyant son parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui restait à Charles XII ; Auguste régnait, et il était difficile de décider si Charles avait eu plus de gloire à le détrôner que Pierre à le rétablir.

Les états du roi de Suède étaient encore plus malheureux que lui : cette maladie contagieuse, qui avait ravagé toute la Livonie, passa en Suède, et enleva trente mille personnes dans la seule ville de Stockholm ; elle y ravagea les provinces déjà trop dénuées d'habitans ; car, pendant dix années de suite, la plupart étaient sortis du pays pour aller périr à la suite de leur maître.

Sa mauvaise fortune le poursuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre de onze mille combattans ; le czar, le roi de Danemarck, celui de Prusse, l'électeur d'Hanovre, le duc de Holstein, s'unirent tous ensemble pour rendre cette armée inutile, et pour forcer le général Crassau, qui la commandait, à la neutralité. La régence de Stockholm, ne recevant point de nouvelles de son roi, se crut trop heureuse, au milieu de la contagion qui dévastait la ville, de signer cette neutralité, qui semblait du moins devoir écarter les horreurs de guerre d'une de ses provinces. L'empereur

d'Allemagne favorisa ce traité singulier : on stipula que l'armée suédoise qui était en Poméranie n'en pourrait sortir pour aller défendre ailleurs son monarque ; il fut même résolu dans l'empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention, qui n'avait point d'exemple : c'est que l'empereur, qui était alors en guerre contre la France, espérait faire entrer l'armée suédoise à son service. Toute cette négociation fut conduite pendant que Pierre s'emparait de la Livonie, de l'Estonie, et de la Carélie.

Charles XII, qui pendant tout ce temps-là faisait jouer de Bender à la Porte ottomane tous les ressorts possibles pour engager le divan à déclarer la guerre au czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funestes coups que lui portait sa mauvaise fortune : il ne put soutenir que son sénat de Stockholm eût lié les mains à son armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il enverrait une de ses bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une descente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, combattaient encore pour la succession du roi d'Espagne Charles II, et tout le nord était armé contre Charles XII. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte ottomane pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût ex-

posé aux ravages. Cette querelle arriva lorsque Pierre était au plus haut point de sa gloire, et précisément parce qu'il y était.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.



Bibliothèque

DES

AMIS DES LETTRES,

OU

CHOIX

DES MEILLEURS AUTEURS FRANÇAIS.

VOLTAIRE.

HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

TOME II.

Paris:

A. HIARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

de la Bibliothèque des Amis des Lettres,

RUE SAINT-JACQUES, N° [illegible]

—

1832.



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

PARIS,
Grimprelle, libraire, rue Poissonnière, n° 21.

NANTES.—Suireau, libraire, Place Royale.

SENS.—Thomas Malvin, libraire.

ANGOULÊME. — Perrez-Leclerc, libraire, plac
du Marché, n° 15.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUI
rue de la Harpe, n. 90.

HISTOIRE

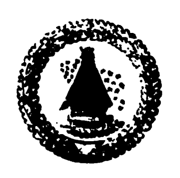
DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

SOUS PIERRE-LE-GRAND.

PAR VOLTAIRE.

TOME SECOND.



Paris.

A. HIARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
de la Bibliothèque des Amis des Lettres,
RUE SAINT-JACQUES, N° 131.

1831.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

SOUS PIERRE-LE-GRAND.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne du Pruth.

Le sultan Achmet III déclara la guerre à Pierre I; mais ce n'était pas pour le roi de Suède; c'était, comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le kan des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides et sur la mer Noire; de la ville d'Azoph fortifiée, et du port de Tangarok, déjà célèbre; enfin de tant de grands succès, et de l'ambition que les succès augmentent toujours.

Il n'est ni vraisemblable ni vrai que la Porte

ottomane ait fait la guerre au czar vers les Palus-Méotides, parce qu'un vaisseau suédois avait pris sur la mer Baltique une barque dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un ministre qu'on n'a jamais nommé. Norberg a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquête de l'empire turc, que la lettre fut portée à Charles XII en Turquie, que Charles l'envoya au divan, et que sur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte assez avec elle son caractère de fable. Le kan des Tartares, plus inquiet encore que le divan de Constantinople du voisinage d'Azoph, fut celui qui, par ses instances, obtint qu'on entrerait en campagne.

La Livonie n'était point encore tout entière au pouvoir du czar quand Achmet III prit, dès le mois d'auguste, la résolution de se déclarer. Il pouvait à peine savoir la reddition de Riga. La proposition de rendre en argent les effets perdus par le roi de Suède à Pultava serait de toutes les idées la plus ridicule, si celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romanesque dans la conduite de Charles à Bender; mais celle du divan eût été plus romanesque encore s'il eût fait de telles demandes.

Le kan des Tartares, qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir Charles dans sa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puisque *Azoph est* frontière de la petite Tartarie. Charles

et le kan de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandissement du czar; mais ce kan ne commandait pas les armées du grand-seigneur; il était comme les princes feudataires d'Allemagne, qui ont servi l'empire avec leurs propres troupes subordonnées au général de l'empereur allemand.

La première démarche du divan fut de faire arrêter dans les rues de Constantinople l'ambassadeur du czar Tolstoy, et trente de ses domestiques, et de l'enfermer au château des Sept-Tours. Cet usage barbare, dont des sauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs ont toujours des ministres étrangers résidant continuellement chez eux, et qu'ils n'envoient jamais d'ambassadeur ordinaire. Ils regardent les ambassadeurs des princes chrétiens comme des consuls de marchands; et n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les juifs, ils ne daignent observer avec eux le droit des gens que quand ils y sont forcés : du moins jusqu'à présent ils ont persisté dans cet orgueil féroce.

Le célèbre visir Achmet Couprougli, qui prit Candie sous Mahomet IV, avait traité le fils d'un ambassadeur de France avec outrage, et, ayant poussé la brutalité jusqu'à le frapper, l'avait envoyé en prison sans que Louis XIV, tout fier qu'il était, s'en fût autrement ressenti qu'en envoyant un autre ministre à la Porte. Les princes chrétiens,

très-délicats entre eux sur le point d'honneur, et qui l'ont même fait entrer dans le droit public, semblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais souverain ne fut plus offensé dans la personne de ses ministres que le czar de Russie. Il vit, dans l'espace de peu d'années, son ambassadeur à Londres mis en prison pour dettes, son plénipotentiaire en Pologne et en Saxe roué vif sur un ordre du roi de Suède, son ministre à la Porte ottomane saisi et mis en prison dans Constantinople comme un malfaiteur.

La reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vu, satisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la personne de Patkul fut lavé dans le sang des Suédois à la bataille de Pultava, mais la fortune laissa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le czar fut obligé de quitter le théâtre de la guerre en occident, pour aller combattre sur les frontières de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la Moldavie [1] dix régimens qui étaient en Pologne; il ordonne au maréchal Sheremetof de partir de la Livonie avec son corps d'armée : et, laissant le prince Menzikoff à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moscou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

[1] *Il est bien* étrange que tant d'auteurs confondent la *Valachie et la* Moldavie.

Un sénat de régence est établi : ses régimens des gardes se mettent en marche : il ordonne à la jeune noblesse de venir apprendre sous lui le métier de la guerre, place les uns en qualité de cadets, les autres, d'officiers subalternes. L'amiral Apraxin va dans Azoph commander sur terre et sur mer. Toutes ces mesures étant prises, il ordonne dans Moscou qu'on reconnaisse une nouvelle czarine : c'était cette même personne faite prisonnière de guerre dans Marienbourg en 1702. Pierre avait répudié l'an 1696, Eudoxia Lapoukin[1], son épouse, dont il avait deux enfans. Les lois de son église permettent le divorce ; et si elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune prisonnière de Marienbourg, à qui on avait donné le nom de Catherine, était au-dessus de son sexe et de son malheur. Elle se rendit si agréable par son caractère, que le czar voulut l'avoir auprès de lui : elle l'accompagna dans ses courses et dans ses travaux pénibles, partageant ses fatigues, adoucissant ses peines par la gaîté de son esprit et par sa complaisance, ne connaissant point cet appareil de luxe et de mollesse dont les femmes se sont fait ailleurs des besoins réels. Ce qui rendit sa faveur plus singulière, c'est qu'elle ne fut ni enviée ni traversée,

[1] Ou Lapouchin.

et que personne n'en fut la victime. Elle calma souvent la colère du czar, et le rendit plus grand encore en le rendant plus clément. Enfin elle lui devint si nécessaire, qu'il l'épousa secrètement en 1707. Il en avait déjà deux filles, et il en eut l'année suivante une princesse qui épousa depuis le duc de Holstein. Le mariage secret de Pierre et de Catherine fut déclaré le jour même que le czar [1] partit avec elle pour aller éprouver sa fortune contre l'empire ottoman. Toutes les dispositions promettaient un heureux succès. L'hetman des Cosaques devait contenir les Tartares qui déjà ravageaient l'Ukraine dès le mois de février; l'armée russe avançait vers le Niester; un autre corps de troupes, sous le prince Gallitzin, marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables, car Gallitzin ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de Tartares joints à quelques Cosaques et à quelques Polonais du parti de Stanislas, et même de Suédois, il les défit entièrement, et leur tua cinq mille hommes. Ces Tartares avaient déjà fait dix mille esclaves dans le plat pays. C'est de temps immémorial la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils surprennent. Les captifs furent tous délivrés, et leurs ravisseurs passés au fil de l'épée.

[1] *Journal* de Pierre-le-Grand.

Toute l'armée, si elle eût été rassemblée, devait monter à soixante mille hommes. Elle dut être encore augmentée par les troupes du roi de Pologne. Ce prince, qui devait tout au czar, vint le trouver, le 3 juin, à Jaroslau, sur la rivière de Sane, et lui promit de nombreux secours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux rois : mais la diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'Auguste avait promis; elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le sort du czar d'avoir dans le roi Auguste un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes espérances dans la Moldavie et dans la Valachie, et il fut trompé de même.

La Moldavie et la Valachie devaient secouer le joug des Turcs. Ces pays sont ceux des anciens Daces, qui, mêlés aux Gépides, inquiétèrent long-temps l'empire romain : Trajan les soumit; le premier Constantin les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'empire d'orient; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'occident, en servant sous les Odoacre et sous les Théodoric.

Ces contrées restèrent depuis annexées à l'empire grec; et quand les Turcs eurent pris Constantinople, elles furent gouvernées et opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entièrement soumises par le padisha ou empereur turc, qui en donne l'investiture. Le hospodar ou

vaivode que la Porte choisit pour gouverner ces provinces est toujours un chrétien grec. Les Turcs ont, par ce choix, fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la persécution. Le prince que la Porte nomme est tributaire, ou plutôt fermier : elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, et qui fait le plus de présens au visir, ainsi qu'elle confère le patriarchat grec de Constantinople. C'est quelquefois un dragoman, c'est-à-dire un interprète du divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie et la Valachie sont réunies sous un même vaivode ; la Porte partage ces deux provinces pour en être plus sûre. Démétrius Cantemir avait obtenu la Moldavie. On faisait descendre ce vaivode Cantemir de Tamerlan, parce que le nom de Tamerlan était Timur, que ce Timur était un kan tartare ; et du nom de Timur-kan venait, disait-on, la famille de Kantemir.

Bassaraba Brancovan avait été investi de la Valachie. Ce Bassaraba ne trouva point de généalogiste qui le fît descendre d'un conquérant tartare. Cantemir crut que le temps était venu de se soustraire à la domination des Turcs, et de se rendre indépendant par la protection du czar. Il fit précisément avec Pierre ce que Mazeppa avait fait avec Charles. Il engagea même d'abord le ospodar de Valachie, Bassaraba, à entrer dans

a conspiration dont il espérait recueillir tout le fruit. Son plan était de se rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jérusalem, qui était alors en Valachie, fût l'âme de ce complot. Cantemir promit au czar des troupes et des vivres, comme Mazeppa en avait promis au roi de Suède, et ne tint pas mieux sa parole.

Le général Sheremetof s'avança jusqu'à Yassi, capitale de la Moldavie, pour voir et pour soutenir l'exécution de ces grands projets. Cantemir l'y vint trouver et en fut reçu en prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeste contre l'empire turc. Le hospodar de Valachie, qui démêla bientôt ses vues ambitieuses, abandonna son parti et rendra dans son devoir. L'évêque de Jérusalem, craignant justement pour sa tête, s'enfuit et se cacha; les peuples de la Valachie et de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte ottomane; et ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée russe les allèrent porter à l'armée turque.

Déjà le visir Baltagi Mehemet avait passé le Danube à la tête de cent mille hommes, et marchait vers Yassi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hiérase, qui tombe dans le Danube, et qui est à peu près la frontière de la Moldavie et de la Bessarabie. Il envoya alors le comte Poniatowski, gentilhomme polonais attaché à la fortune du roi de Suède, prier ce prince de venir

lui rendre visite et voir son armée. Charles ne put s'y résoudre ; il exigeait que le grand visir lui fît sa première visite dans son asile près de Bender : sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand Poniatowski revint au camp des Turcs, et qu'il excusa les refus de Charles XII : *Je m'attendais bien*, dit le visir au kan des Tartares, *que ce fier païen en userait ainsi.* Cette fierté réciproque, qui aliène toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du roi de Suède : il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les Turcs n'agissaient que pour eux et non pas pour lui.

Tandis que l'armée ottomane passait le Danube, le czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Borysthène pour aller dégager le maréchal Sheremetof, qui, étant au midi de Yassi sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille Turcs et d'une armée de Tartares. Pierre, avant de passer le Borysthène, avait craint d'exposer Catherine à un danger qui devenait chaque jour plus terrible ; mais Catherine regarda cette attention du czar comme un outrage à sa tendresse et à son courage ; elle fit tant d'instances que le czar ne put se passer d'elle : l'armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes ; elle se servait rarement de voiture. Il fallut marcher au-delà du Borysthène par quelques déserts, traverser le Bog, et ensuite la rivière du Tiras, qu'on nomme au-

jourd'hui Niester ; après quoi l'on trouvait encore un autre désert avant d'arriver à Yassi, sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaîté, envoyait des secours aux officiers malades, et étendait ses soins sur les soldats.

On arriva enfin à Yassi, où l'on devait établir des magasins. Le hospodar de Valachie, Bassaraba, rentré dans les intérêts de la Porte, et feignant d'être dans ceux du czar, lui proposa la paix, quoique le grand-visir ne l'en eût pas chargé: on sentit le piége ; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne : les provisions que Cantemir avait promises, et qu'il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver ; la situation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contretemps : des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent, et les infectèrent ; l'eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brûlant et dans des déserts arides ; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux.

Pierre, dans cette marche, se trouvait, par une fatalité singulière, à portée de Charles XII ; car Bender n'est éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée russe campait auprès de Yassi. Des partis de Cosaques pénétrèrent jusqu'à la retraite de Charles : mais les Tar-

tares de la Crimée, qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le roi de Suède à couvert d'une surprise. Il attendait avec impatience et sans crainte, dans son camp, l'événement de la guerre.

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magasins. Le point décisif était d'empêcher les Turcs, postés au-dessous, sur la rive gauche, de passer ce fleuve et de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie et de la Valachie; il envoya le général Janus avec l'avant-garde pour s'opposer à ce passage des Turcs; mais ce général n'arriva que dans le temps même qu'ils passaient sur leurs pontons; il se retira, et son infanterie fut poursuivie jusqu'à ce que le czar vînt lui-même le dégager.

L'armée du grand-visir s'avança donc bientôt vers celle du czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes : celle des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cent cinquante mille hommes; celle des Russes n'était alors que d'environ trente-sept mille combattans. Un corps assez considérable, sous le général Renne, était au-delà des montagnes de la Moldavie, sur la rivière de Sireth; et les Turcs coupèrent la communication.

Le czar commençait à manquer de vivres, et à peine ses troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient ex-

posées à une nombreuse artillerie placée par le grand-visir sur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait sans cesse sur les Russes. Il paraît, par ce récit très-détaillé et très-fidèle, que le visir Baltagi Mehemet, loin d'être un imbécile, comme les Suédois l'ont représenté, s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Passer le Pruth à la vue d'un ennemi, le contraindre à reculer et le poursuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du czar et un corps de sa cavalerie, enfermer cette armée sans lui laisser de retraite, lui ôter l'eau et les vivres, les tenir sous des batteries de canon qui la menacent d'une rive opposée; tout cela n'était pas d'un homme sans activité et sans prévoyance.

Pierre alors se trouva dans une plus mauvaise position que Charles XII à Pultava; enfermé comme lui par une armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, et, s'étant fié comme lui aux promesses d'un prince trop peu puissant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, et tenta d'aller choisir un camp avantageux, en retournant vers Yassi.

Il décampa dans la nuit; mais à peine est-il en narche que les Turcs tombent sur son arrière-arde au point du jour. Le régiment des gardes réobazinski arrêta long-temps leur impétuosité. n se forma, on fit des retranchemens avec les ariots et le bagage. Le même jour toute l'armée

turque attaqua encore les Russes. Une preuve qu'ils pouvaient se défendre, quoi qu'on en ait dit, c'est qu'ils se défendirent très-long-temps, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, et qu'ils ne furent point entamés.

Il y avait dans l'armée ottomane deux officiers du roi de Suède, l'un le comte Poniatowski, l'autre le comte de Sparre, avec quelques Cosaques du parti de Charles XII. Mes mémoires disent que ces généraux conseillèrent au grand-visir de ne point combattre, de couper l'eau et les vivres aux ennemis, et de les forcer à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendirent qu'au contraire ils animèrent le grand-visir à détruire avec le sabre une armée fatiguée et languissante, qui périssait déjà par la disette. La première idée paraît plus circonspecte, la seconde plus conforme au caractère des généraux élevés par Charles XII.

Le fait est que le grand-visir tomba sur l'arrière-garde au point du jour. Cette arrière-garde était en désordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cents hommes : on se forma avec célérité. Un général allemand, nommé Allard, eut la gloire de faire des dispositions si rapides et si bonnes, que les Russes résistèrent pendant trois heures à l'armée ottomane sans perdre de terrain.

La discipline à laquelle le czar avait accoutumé

ses troupes le paya bien de ses peines. On avait vu à Narva soixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indisciplinés; et ici l'on voit une arrière-garde d'environ huit mille Russes soutenir les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuer sept mille hommes, et les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat les deux armées se retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée russe restait toujours enfermée, et privée des provisions et d'eau même. Elle était près des bords du Pruth et ne pouvait approcher du fleuve; car sitôt quelques soldats hasardaient d'aller puiser de l'eau un corps de Turcs posté à la rive opposée faisait pleuvoir sur eux le plomb et le fer d'une artillerie nombreuse chargée à cartouches. L'armée turque, qui avait attaqué les Russes, continuait toujours de son côté à la foudroyer par son canon.

Il était probable qu'enfin les Russes allaient être perdus sans ressources par leur position, par l'inégalité du nombre et par la disette. Les escarmouches continuaient toujours; la cavalerie du czar, presque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun secours, à moins qu'elle ne combattît à pied; la situation paraissait désespérée. Il ne faut que jeter les yeux sur la carte exacte du camp du czar et de l'armée ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de position plus dangereuse, que la retraite était impossible, qu'il fallait rem-

porter une victoire complète, ou périr jusqu'au dernier, ou être esclaves des Turcs.

Toutes les relations, tous les mémoires du temps, conviennent unanimement que le czar, incertain s'il tenterait le lendemain le sort d'une nouvelle bataille, s'il exposerait sa femme, son armée, son empire, et le fruit de tant de travaux, à une perte qui semblait inévitable, se retira dans sa tente, accablé de douleur, et agité de convulsions, dont il était quelquefois attaqué, et que ses chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que personne fût témoin de son état, il défendit qu'on entrât dans sa tente. Il vit alors quel était son bonheur d'avoir permis à sa femme de le suivre. Catherine entra malgré la défense.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, exposée comme un autre au feu de l'artillerie des Turcs, avait le droit de parler; elle persuada son époux de tenter la voie de la négociation.

C'est la coutume immémoriale dans tout l'orient, quand on demande audience aux souverains ou à leurs représentans, de ne les aborder qu'avec des présens. Catherine rassembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence et tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux pelisses de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramassa fut

destiné pour le kiaia. Elle choisit elle-même un officier intelligent, qui devait, avec deux valets, porter les présens au grand-visir, et ensuite faire conduire au kiaia, en sûreté, le présent qui lui était réservé. Cet officier fut chargé d'une lettre du maréchal Sheremetof à Mehemet Baltagi. Les mémoires de Pierre conviennent de la lettre ; ils ne disent rien des détails dans lesquels entra Catherine : mais tout est assez confirmé par la déclaration de Pierre lui-même, donnée en 1723, quand il fit couronner Catherine impératrice. « Elle nous a été, dit-il, d'un très-grand secours dans tous les dangers, et particulièrement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes. » Si le czar, en effet, n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim ou par le fer, le service rendu par Catherine était aussi grand que les bienfaits dont son époux l'avait comblée. Le journal manuscrit[1] de Pierre-le-Grand dit que, le jour même du grand combat du 20 juillet, il y avait trente et un mille cinq cent cinquante-quatre hommes d'infanterie, et six mille six cent quatre-vingt-douze de cavalerie, presque tous démontés ; il aurait donc perdu seize mille deux cent quarante-six combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires assurent que la perte

[1] Page 177 du journal de Pierre-le-Grand.

des Turcs fut beaucoup plus considérable que la sienne, et qu'attaquant en foule et sans ordre, aucun des coups tirés sur eux ne porta à faux. S'il est ainsi, la journée du Pruth, du 20 au 21 juillet, fut une des plus meurtrières qu'on ait vues depuis plusieurs siècles.

Il faut ou soupçonner Pierre-le-Grand de s'être trompé, lorsqu'en couronnant l'impératrice il lui témoigna sa reconnaissance « d'avoir sauvé son armée, réduite à vingt-deux mille combattans, » ou accuser de faux son journal, dans lequel il est dit que le, jour de cette bataille, son armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait sur le Sireth, « montait à trente et un mille cinq cent cinquante-quatre hommes d'infanterie, et à six mille six cent quatre-vingt-douze de cavalerie. » Suivant ce calcul, la bataille aurait été plus terrible que tous les historiens et tous les mémoires pour et contre ne l'ont rapporté jusqu'ici. Il y a certainement ici quelque malentendu; et cela est très-ordinaire dans les récits de campagnes, lorsqu'on entre dans les détails. Le plus sûr est de s'en tenir toujours à l'événement principal, à la victoire et à la défaite : on sait rarement avec précision ce que l'une et l'autre ont coûté.

A quelque petit nombre que l'armée russe fût réduite, on se flattait qu'une résistance si intrépide et si opiniâtre en imposerait au grand-visir; l'on obtiendrait la paix à des conditions hono-

rables pour la Porte ottomane ; que ce traité, en rendant le visir agréable à son maître, ne serait pas trop humiliant pour l'empire de Russie. Le grand mérite de Catherine fut, ce semble, d'avoir vu cette possibilité dans un moment où les généraux ne paraissaient voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans son histoire de Charles XII, rapporte une lettre du czar au grand-visir, dans laquelle il s'exprime en ces mots : « Si, contre mon attente, j'ai le malheur d'avoir déplu à sa hautesse, je suis prêt à réparer les sujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble général, d'empêcher qu'il ne soit répandu plus de sang, et je vous supplie de faire cesser dans le moment le feu excessif de votre artillerie. Recevez l'otage que je viens de vous envoyer. »

Cette lettre porte tous les caractères de fausseté ainsi que la plupart des pièces rapportées au hasard par Norberg ; elle est datée du 11 juillet n. st., et on n'écrivit à Baltagi Mehemet que le 21 n. st. Ce ne fut point le czar qui écrivit, ce fut le maréchal Sheremetof. On ne se servit point dans cette lettre de ces expressions : « le czar a eu le malheur de déplaire à sa hautesse ; » ces termes ne conviennent qu'à un sujet qui demande pardon à son maître : il n'est point question d'otage ; on n'en envoya point : la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des

deux côtés. Sheremetof, dans sa lettre, faisait seulement souvenir le grand-visir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les ministres d'Angleterre et de Hollande, lorsque le divan demandait la cession de la citadelle et du port de Tangarok, qui étaient les vrais sujets de la guerre.

Il se passa quelques heures avant qu'on eût une réponse du grand-visir : on craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un second courrier avec un duplicata, et on tint conseil de guerre en présence de Catherine. Dix officiers-généraux signèrent le résultat que voici :

« Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions qu'on lui offre, et s'il demande que nous posions les armes, et que nous nous rendions à discrétion, tous les généraux et les ministres sont unanimement d'avis de se faire jour au travers des ennemis. »

En conséquence de cette résolution, on entoura le bagage de retranchemens, et on s'avança jusqu'à cent pas de l'armée turque, lorsque enfin le grand-visir fit publier une suspension d'armes.

Tout le parti suédois a traité, dans ses mémoires, ce visir de lâche et d'infâme, qui s'était laissé corrompre. C'est ainsi que tant d'écrivains ont accusé le comte Piper d'avoir reçu de l'argent du duc de Marlborough pour engager le roi de Suède

continuer la guerre contre le czar, et qu'on a
mputé à un ministre de France d'avoir fait à
rix d'argent le traité de Séville, de telles accu-
ations ne doivent être avancées que sur des preu-
es évidentes. Il est très-rare que les premiers
ninistres s'abaissent à de si honteuses lâchetés,
lécouvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné
'argent et par les registres qui en font foi. Un
ninistre est toujours un homme en spectacle à
Europe; son honneur est la base de son crédit;
l est toujours assez riche pour n'avoir pas besoin
l'être un traître.

La place de vice-roi, de l'empire ottoman est
i belle, les profits en sont si immenses en temps
le guerre, l'abondance et la magnificence ré-
naient à un si haut point dans les tentes de Bal-
agi Mehemet, la simplicité et surtout la disette
taient si grandes dans l'armée du czar, que c'é-
ait bien plutôt au grand-visir à donner qu'à re-
evoir. Une légère attention de la part d'une
emme qui envoyait des pelisses et quelques ba-
ues, comme il est d'usage dans toutes les cours
u plutôt dans toutes les Portes orientales, ne
ouvait être regardée comme une corruption. La
onduite franche et ouverte de Baltagi Mehemet
emble confondre les accusations dont on a souillé
ant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chan-
elier Schaffirof alla dans sa tente avec un grand
ppareil; tout se passa publiquement, et ne pou-

vait se passer autrement. La négociation même fut entamée en présence d'un homme attaché au roi de Suède, et domestique du comte Poniatowski, officier de Charles XII, lequel servit d'abord d'interprète; et les articles furent rédigés publiquement par le premier secrétaire du visiriat, nommé Hummer Effendi. Le comte Poniatowski y était présent lui-même. Le présent qu'on faisait au kiaia fut offert publiquement et en cérémonie; tout se passa selon l'usage des orientaux; on se fit des présens réciproques : rien ne ressemble moins à une trahison. Ce qui détermina le visir à conclure, c'est que dans ce temps-là même le corps d'armée commandé par le général Renne, sur la rivière de Sireth, en Moldavie, avait passé trois rivières, et était alors vers le Danube, où Renne venait de prendre la ville et le château de Brahila, défendu par un garnison nombreuse, commandée par un bacha. Le czar avait un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il est de plus très-vraisemblable que le visir ne fut pas instruit de la disette que souffraient les Russes : le compte des vivres et des munitions n'est pas communiqué à son ennemi; on se vante, au contraire, devant lui, d'être dans l'abondance, dans le temps qu'on souffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs et les Russes; la différence des vêtemens, de la religion, et du langage, ne le

permet pas. Ils ne connaissent point comme nous la désertion : aussi le grand-visir ne savait pas au juste dans quel état déplorable était l'armée de Pierre.

Baltagi, qui n'aimait pas la guerre, et qui cependant l'avait bien faite, crut que son expédition était assez heureuse s'il remettait aux mains du grand-seigneur les villes et les ports pour lesquels il combattait, s'il renvoyait des bords du Danube en Russie l'armée victorieuse du général Renne, et s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le Bosphore cimmérien, la mer Noire, à un prince entreprenant : enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au risque d'une nouvelle bataille, qu'après tout le désespoir pouvait gagner contre la force : il avait vu ses janissaires repoussés la veille, et il y avait bien plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand. Telles furent ses raisons : ni les officiers de Charles, qui étaient dans son armée, ni le kan des Tartares, ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages sur les frontières de Russie et de Pologne ; l'intérêt de Charles XII était de se venger du czar : mais le général, le premier ministre de l'empire ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un prince chrétion, ni par l'amour du butin qui conduisait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une suspension

d'armes, les Russes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés, comme le voyageur la Motraye le rapporte, et comme Norberg le copie d'après lui. Le visir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, et c'est sur quoi Poniatowski insistait : mais il était au fond convenable à l'empire turc que la Pologne restât désunie et impuissante ; ainsi cet article se réduisit à retirer les troupes russes des frontières. Le kan des Tartares demandait un tribut de quarante mille sequins : ce point fut long-temps débattu, et ne passa point.

Le visir demanda long-temps qu'on lui livrât Cantemir, comme le roi de Suède s'était fait livrer Patkul. Cantemir se trouvait précisément dans le même cas où avait été Mazeppa. Le czar avait fait à Mazeppa son procès criminel, et l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en usèrent point ainsi ; ils ne connaissent ni les procès par contumace, ni les sentences publiques. Ces condamnations affichées et les exécutions en effigie sont d'autant moins en usage chez eux que leur loi leur défend les représentations humaines, de quelque genre qu'elles puissent être. Ils insistèrent en vain sur l'extradition de Cantemir : Pierre écrivit ces propres paroles au vice-chancelier Schaffirof :

« J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le ter-

rain qui s'étend jusqu'à Cursk ; il me restera l'espérance de le recouvrer ; mais la perte de ma foi est irréparable ; je ne peux la violer. Nous n'avons de propre que l'honneur ; y renoncer, c'est cesser d'être monarque. »

Enfin le traité fut conclu et signé près du village nommé Falksen, sur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Azoph et son territoire seraient rendus avec les munitions et l'artillerie dont il était pourvu avant que le czar l'eût pris en 1696 ; que le port de Tangarok, sur la mer de Zabache, serait démoli, ainsi que celui de Samara, sur la rivière de ce nom, et d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le roi de Suède, et cet article même faisait assez voir combien le visir était mécontent de lui. Il fut stipulé que ce prince ne serait point inquiété par le czar s'il retournait dans ses états, et que d'ailleurs le czar et lui pouvaient faire la paix s'ils en avaient envie.

Il est bien évident, par la rédaction singulière de cet article, que Baltagi Mehemet se souvenait des hauteurs de Charles XII. Qui sait même si ces hauteurs n'avaient pas incliné Mehemet du côté de la paix ? La perte du czar était la grandeur de Charles, et il n'est pas dans le cœur humain de rendre puissant ceux qui nous méprisent. Enfin ce prince, qui n'avait pas voulu venir à l'armée du visir quand il avait besoin de le

ménager, accourut quand l'ouvrage qui lui ôtait toutes ses espérances allait être consommé. Le visir n'alla point à sa rencontre, et se contenta de lui envoyer deux bachas ; il ne vint au-devant de Charles qu'à quelque distance de sa tente.

La conversation ne se passa, comme on sait, qu'en reproches. Plusieurs historiens ont cru que la réponse du visir au roi, quand ce prince lui reprocha d'avoir pu prendre le czar prisonnier, et de ne l'avoir pas fait, était la réponse d'un imbécile : « Si j'avais pris le czar, dit-il, qui aurait gouverné son empire ? » Il est aisé pourtant de comprendre que c'était la réponse d'un homme piqué ; et ces mots qu'il ajouta : « Il ne faut pas que tous les rois sortent de chez eux, » montrent assez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de son voyage que celui de déchirer la robe du grand-visir avec l'éperon de ses bottes. Le visir, qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne pas s'en apercevoir, et en cela il était très-supérieur à Charles. Si quelque chose put faire sentir à ce monarque, dans sa vie brillante et tumultueuse, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'est qu'à Pultava un pâtissier avait fait mettre bas les armes à toute son armée, et qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du sort du czar et du sien ; car ce visir Baltagi Mehemet avait été fendeur de

bois dans le sérail, comme son nom le signifie ; et, loin d'en rougir, il s'en faisait honneur : tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres !

Le sultan et tout Constantinople furent d'abord très-contens de la conduite du visir ; on fit des réjouissances publiques une semaine entière ; le kiaia de Mehemet, qui porta le traité au divan, fut élevé incontinent à la dignité de boujouk imraour, grand-écuyer : ce n'est pas ainsi qu'on traite ceux dont on croit être mal servi.

Il paraît que Norberg connaissait peu le gouvernement ottoman, puisqu'il dit que « le grand-seigneur ménageait son visir, et que Baltagi Mehemet était à craindre. » Les janissaires ont été souvent dangereux aux sultans : mais il n'y a pas un exemple d'un seul visir qui n'ait été aisément sacrifié sur un ordre de son maître, et Mehemet n'était pas en état de se soutenir par lui-même. C'est, de plus, se contredire que d'assurer dans la même page que les janissaires étaient irrités contre Mehemet, et que le sultan craignait son pouvoir.

Le roi de Suède fut réduit à la ressource de cabaler à la cour ottomane. On vit un roi qui avait fait des rois s'occuper à faire présenter au sultan des mémoires et des placets qu'on ne voulait pas recevoir. Charles employa toutes les intrigues, comme un sujet qui veut décrier un ministre auprès de son maître : c'est ainsi qu'il se

conduisit contre le visir Mehemet et contre tous ses successeurs : tantôt on s'adressait à la sultane validé, par une juive, tantôt on employait un eunuque : il y eut enfin un homme qui, se mêlant parmi les gardes du grand-seigneur, contrefit l'insensé, afin d'attirer ses regards et de pouvoir lui donner un mémoire du roi. De toutes ces manœuvres Charles ne recueillit d'abord que la mortification de se voir retrancher son thaïm, c'est-à-dire la subsistance que la générosité de la Porte lui fournissait par jour, et qui se montait à quinze cents livres, monnaie de France. Le grand-visir, au lieu de thaïm lui dépêcha un ordre, en forme de conseil, de sortir de la Turquie.

Charles s'obstina plus que jamais à rester, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne et dans l'empire russe avec une armée ottomane. Personne n'ignore quelle fut enfin, en 1714, l'issue de son audace inflexible, comment il se battit contre une armée de janissaires, de spahis, et de Tartares, avec ses secrétaires, ses valets-de-chambre, ses gens de cuisine et d'écurie : qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreuse hospitalité ; qu'il retourna ensuite, déguisé en courrier, dans ses états, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que, s'il y a eu de la raison dans sa conduite, cette raison n'était pas faite comme celle des autres hommes.

CHAPITRE II.

Suite de l'affaire du Pruth.

Il est utile de rappeler ici un fait déjà raconté dans l'histoire de Charles XII. Il arriva, pendant la suspension d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux Tartares surprirent deux officiers italiens de l'armée du czar, et vinrent les vendre à un officier des janissaires; le visir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux Tartares. Comment accorder cette délicatesse si sévère avec la violation du droit des gens dans la personne de l'ambassadeur Tolstoy, que le même grand-visir avait fait arrêter dans les rues de Constantinople? Il y a toujours une raison des contradictions dans la conduite des hommes. Baltagi Mehemet était piqué contre le kan des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix, et il voulut lui faire sentir qu'il était le maître.

Le czar, après la paix signée, se retira par Yassi jusque sur la frontière, suivi d'un corps de huit mille Turcs, que le visir envoya non seulement pour observer la marche de l'armée russe, mais pour empêcher que les Tartares vagabonds ne l'inquiétassent.

Pierre accomplit d'abord le traité, en faisant démolir la forteresse de Samara et de Kamienska ; mais la reddition d'Azoph et la démolition de Tangarok souffrirent plus de difficultés : il fallait, aux termes du traité, distinguer l'artillerie et les munitions d'Azoph qui appartenaient aux Turcs de celles que le czar y avait mises depuis qu'il avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, et la Porte en fut justement irritée. Le sultan était impatient de recevoir les clefs d'Azoph : le visir les promettait : le gouverneur différait toujours. Baltagi Mehemet en perdit les bonnes grâces de son maître et sa place ; le kan des Tartares et ses autres ennemis prévalurent contre lui : il fut enveloppé dans la disgrâce de plusieurs bachas ; mais le grand-seigneur, qui connaissait sa fidélité, ne lui ôta ni son bien ni sa vie : il fut envoyé à Mitylène, où il commanda. Cette simple déposition, cette conservation de sa fortune, et surtout ce commandement dans Mitylène, démentent évidemment tout ce que Norberg avance pour faire croire que ce visir avait été corrompu par l'argent du czar.

Norberg dit que le bostangi bachi, qui vint lui redemander le bul de l'empire et lui signifier son arrêt, le déclara « traître et désobéissant à son maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, et *coupable* de n'avoir point veillé aux intérêts du

roi de Suède. » Premièrement, ces sortes de déclarations ne sont point du tout en usage en Turquie; les ordres du sultan sont donnés en secret et exécutés en silence. Secondement, si le visir avait été déclaré traître, rebelle, et corrompu, de tels crimes auraient été punis par la mort dans un pays où ils ne sont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas assez ménagé l'intérêt de Charles XII, il est clair que ce prince aurait eu en effet à la Porte ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres ministres; ils devaient en ce cas implorer sa faveur et prévenir ses volontés; mais, au contraire, Jussuf Bacha, aga des janissaires, qui succéda à Mehemet Baltagi dans le visiriat, pensa hautement comme son prédécesseur sur la conduite de ce prince: loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux; et quand Poniatowski, le confident et le compagnon de Charles XII, vint complimenter ce visir sur sa nouvelle dignité, il lui dit: « Païen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jeter dans la mer, une pierre au cou. »

Ce compliment, que le comte Poniatowski rapporte lui-même dans des mémoires qu'il fit à ma réquisition, ne laisse aucun doute sur le peu d'influence que Charles XII avait à la Porte. Tout ce que Norberg a rapporté des affaires de Turquie paraît d'un homme passionné et mal informé. Il

faut ranger parmi les erreurs de l'esprit de parti, et parmi les mensonges politiques, tout ce qu'il avance sans preuve touchant la prétendue corruption d'un grand-visir, c'est-à-dire d'un homme qui disposait de plus de soixante millions par an, sans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le comte Poniatowski écrivit au roi Stanislas immédiatement après la paix du Pruth : il reproche à Baltagi Mehemet son éloignement pour le roi de Suède, son peu de goût pour la guerre, sa facilité : mais il se garde bien de l'accuser de corruption : il savait trop ce que c'est que la place d'un grand-visir, pour penser que le czar pût mettre un prix à la trahison du vice-roi de l'empire ottoman.

Schaffirof et Sheremetof, demeurés en otage à Constantinople, ne furent point traités comme ils l'auraient été s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix et d'avoir trompé le sultan de concert avec le visir : ils demeurèrent en liberté dans la ville, escortés de deux compagnies de janissaires.

L'ambassadeur Tolstoy étant sorti des Sept-Tours immédiatement après la paix du Pruth, les ministres d'Angleterre et de Hollande s'entremirent auprès du nouveau visir pour l'exécution des articles.

Azoph venait enfin d'être rendu aux Turcs ; on démolissait les forteresses stipulées dans le traité.

Quoique la Porte ottomane n'entre guère dans les différens des princes chrétiens, cependant elle était flattée alors de se voir arbitre entre la Russie, la Pologne, et le roi de Suède : elle voulait que le czar retirât ses troupes de la Pologne, et délivrât la Turquie d'un voisinage si dangereux ; elle souhaitait que Charles retournât dans ses états, afin que les princes chrétiens fussent continuellement divisés ; mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares désiraient toujours la guerre, comme les artisans veulent exercer leurs professions lucratives ; les janissaires la souhaitaient, mais plus par haine contre les chrétiens, par fierté, par amour pour la licence, que par d'autres motifs. Cependant les négociations des ministres anglais et hollandais prévalurent contre le parti opposé. La paix du Pruth fut confirmée ; mais on ajouta dans le nouveau traité que le czar retirerait dans trois mois toutes ses troupes de la Pologne, et que l'empereur turc renverrait incessamment Charles XII.

On peut juger par ce nouveau traité si le roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment sacrifié par le nouveau visir Jussuf Bacha, ainsi que par Baltagi Mehemet. Ses historiens n'ont eu d'autres ressources, pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuser Jussuf d'avoir été corrompu, ainsi que son prédécesseur. De pareilles imputations, tant

de fois renouvelées sans preuve, soit bien plutôt les cris d'une cabale impuissante que les témoignages de l'histoire. L'esprit de parti, obligé d'avouer les faits, en altère les circonstances et les motifs; et, malheureusement, c'est ainsi que toutes les histoires contemporaines parviennent falsifiées à la postérité, qui ne peut plus guère démêler la vérité du mensonge.

CHAPITRE III.

Mariage du czarovitz, et déclaration solennelle du mariage de Pierre avec Catherine, qui reconnaît son frère.

Cette malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au czar que ne l'avait été la bataille de Narva; car, après Narva, il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, et enlever l'Ingrie à Charles XII; mais après avoir perdu, par le traité de Falksen avec le sultan, ses ports et ses forteresses sur les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire sur la mer
Il lui restait un champ assez vaste pour
rises ; il avait à perfectionner tous ses
ens en Russie, ses conquêtes sur la
ursuivre, le roi Auguste à raffermir en
et ses alliés à ménager. Les fatigues

avaient altéré sa santé : il fallut qu'il allât aux eaux de Carlsbad en Bohême; mais pendant qu'il prenait les eaux il faisait attaquer la Poméranie; Stralsund était bloqué, et cinq petites villes étaient prises.

La Poméranie est la province d'Allemagne la plus septentrionale, bornée à l'orient par la Prusse et la Pologne, à l'occident par le Brandebourg, au midi par le Meklenbourg, et au nord par la mer Baltique : elle eut presque de siècle en siècle différens maîtres. Gustave-Adolphe s'en empara dans la fameuse guerre de trente ans, et enfin elle fut cédée solennellement aux Suédois par le traité de Vestphalie, à la réserve de l'évêché de Camin et de quelques petites places situées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement appartenir à l'électeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les ducs de Poméranie. La race de ces ducs s'était éteinte en 1637; par conséquent, suivant les lois de l'empire, la maison de Brandebourg avait un droit évident sur cette province; mais la nécessité, la première des lois, l'emporta dans le traité d'Osnabruck sur les pactes de famille, et depuis ce temps la Poméranie presque tout entière avait été le prix de la valeur suédoise.

Le projet du czar était de dépouiller la couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle

possédait en Allemagne : il fallait, pour remplir ce dessein, s'unir avec les électeurs de Brandebourg et d'Hanovre, et avec le Danemarck. Pierre écrivit tous les articles du traité qu'il projetait avec ces puissances, et tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

Pendant ce temps-là même, il maria dans Torgau son fils Alexis avec la princesse de Volfenbuttel, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI; mariage qui fut depuis si funeste, et qui coûta la vie aux deux époux.

Le czarovitz était né du premier mariage de Pierre avec Eudoxie Lapoukin, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils Alexis Petrovitz, né le premier mars 1690, était dans sa vingt-deuxième année; ce prince n'était pas encore connu en Europe. Un ministre, dont on a imprimé des mémoires sur la cour de Russie, dit, dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 auguste 1711, « que ce prince était grand et bien fait; qu'il ressemblait beaucoup à son père; qu'il avait le cœur bon; qu'il était plein de piété; qu'il avait lu cinq fois l'Écriture sainte; qu'il se plaisait fort à la lecture des anciennes histoires grecques : il lui trouve l'esprit étendu et facile; il dit que ce prince sait les mathématiques; qu'il ..nd bien la guerre, la navigation, la science

de l'hydraulique ; qu'il sait l'allemand ; qu'il apprend le français ; mais que son père n'a jamais voulu qu'il fît ce qu'on appelle *ses exercices.* »

Voilà un portrait bien différent de celui que le czar lui-même fit, quelque temps après, de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur son père lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce ministre admire en lui.

C'est à la postérité à décider entre un étranger, qui peut juger légèrement ou flatter le caractère d'Alexis, et un père qui a cru devoir sacrifier les sentimens de la nature au bien de son empire. Si le ministre n'a pas mieux connu l'esprit d'Alexis que sa figure, son témoignage a peu de poids : il dit que ce prince était grand et bien fait ; les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg disent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine, sa belle-mère, n'assista point à ce mariage : car, quoiqu'elle fût regardée comme czarine, elle n'était point reconnue solennellement en cette qualité ; et le titre d'*altesse*, qu'on lui donnait à la cour du czar, lui laissait encore un rang trop équivoque pour qu'elle signât au contrat, et pour que le cérémonial allemand lui accordât une place convenable à sa dignité d'épouse du czar Pierre. Elle était alors à Thorn dans la Prusse polonaise. Le czar envoya d'abord les deux nouveaux époux à Volfenbuttel, et re-

conduisit bientôt la czarine à Pétersbourg avec cette rapidité et cette simplicité d'appareil qu'il mettait dans tous ses voyages.

Ayant fait le mariage de son fils, il déclara plus solennellement le sien, et le célébra à Pétersbourg. La cérémonie fut aussi auguste qu'on peut la rendre dans un pays nouvellement créé, dans un temps où les finances étaient dérangées par la guerre soutenue contre les Turcs, et par celle qu'on faisait encore au roi de Suède. Le czar ordonna seul la fête, et y travailla lui-même selon sa coutume. Ainsi Catherine fut reconnue publiquement czarine, pour prix d'avoir sauvé son époux et son armée.

Les acclamations avec lesquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étaient sincères; mais les applaudissemens des sujets aux actions d'un prince absolu sont toujours suspects: ils furent confirmés par tous les esprits sages de l'Europe, qui virent avec plaisir, presque dans le même temps, d'un côté, l'héritier de cette vaste monarchie, n'ayant de gloire que celle de sa naissance, marié à une princesse; et de l'autre, un conquérant, un législateur, partageant publiquement son lit et son trône avec une inconnue, captive à Marienbourg, et qui n'avait que du mérite. L'approbation même est devenue plus générale à mesure que les esprits se sont plus éclairés par cette saine philosophie qui a fait tant

[redacted]

de progrès depuis quarante ans, philosophie sublime et circonspecte, qui apprend à ne donner que des respects extérieurs à toute espèce de grandeur et de puissance, et à réserver les respects véritables pour les talens et pour les services.

Je dois fidèlement rapporter ce que je trouve concernant ce mariage dans les dépêches du comte de Bassevitz, conseiller aulique à Vienne, et long-temps ministre de Holstein à la cour de Russie. C'était un homme de mérite, plein de droiture et de candeur, et qui a laissé en Allemagne une mémoire précieuse. Voici ce qu'il dit dans ses lettres : « La czarine avait été non seulement nécessaire à la gloire de Pierre, mais elle l'était à la conservation de sa vie. Ce prince était malheureusement sujet à des convulsions douloureuses, qu'on croyait être l'effet d'un poison qu'on lui avait donné dans sa jeunesse. Catherine seule avait trouvé le secret d'apaiser ses douleurs par des soins pénibles et des attentions recherchées dont elle seule était capable, et se donnait tout entière à la conservation d'une santé aussi précieuse à l'état qu'à elle-même. Ainsi le czar, ne pouvant vivre sans elle, la fit compagne de son lit et de son trône. » Je me borne à rapporter ses propres paroles.

La fortune, qui, dans cette partie du monde, avait produit tant de scènes extraordinaires à nos

yeux, et qui avait élevé l'impératrice Catherine de l'abaissement et de la calamité au plus haut degré d'élévation, la servit encore singulièrement quelques années après la solennité de son mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuscrit curieux d'un homme qui était alors au service du czar, et qui parle comme témoin.

« Un envoyé du roi Auguste à la cour du czar, retournant à Dresde par la Courlande, entendit dans un cabaret un homme qui paraissait dans la misère, et à qui on faisait l'accueil insultant que cet état n'inspire que trop aux hommes. Cet inconnu piqué, dit qu'on ne le traiterait pas ainsi s'il pouvait parvenir à être présenté au czar, et que peut-être il aurait dans sa cour de plus puissantes protections qu'on ne pensait.

« L'envoyé du roi Auguste, qui entendit ce discours, eut la curiosité d'interroger cet homme; et, sur quelques réponses vagues qu'il en reçut, l'ayant considéré attentivement, il crut démêler dans ses traits quelques ressemblances avec l'impératrice. Il ne put s'empêcher, quand il fut à Dresde, d'en écrire à un de ses amis à Pétersbourg. La lettre tomba dans les mains du czar, qui envoya ordre au prince Repnin, gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé dans la lettre. Le prince Repnin fit partir un homme de confiance pour Mittau en

Courlande : on découvrit l'homme; il s'appelait Charles Scavronski ; il était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, et qui avait laissé deux enfans au berceau ; un garçon et une fille. L'un et l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes choses. Scavronski, séparé de sa sœur dès la plus tendre enfance, savait seulement qu'elle avait été prise dans Marienbourg en 1704, et la croyait encore auprès du prince Menzikoff, où il pensait qu'elle avait fait quelque fortune.

« Le prince Repnin, suivant les ordres exprès de son maître, fit conduire à Riga Scavronski, sous prétexte de quelque délit dont on l'accusait : on fit contre lui une espèce d'information ; et on l'envoya sous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien traiter sur la route.

« Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena chez un maître-d'hôtel du czar, nommé Shepleff. Ce maître-d'hôtel, instruit du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières sur son état, et lui dit enfin que l'accusation qu'on avait intentée contre lui à Riga était très-grave, mais qu'il obtiendrait justice : qu'il devait présenter une requête à sa majesté ; qu'on dresserait cette requête en son nom, et qu'on ferait en sorte qu'il pût la lui donner lui-même.

« Le lendemain le czar alla dîner chez Shepleff ;

yeux, et qui avait élevé l'impératrice Catherine de l'abaissement et de la calamité au plus haut degré d'élévation, la servit encore singulièrement quelques années après la solennité de son mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuscrit curieux d'un homme qui était alors au service du czar, et qui parle comme témoin.

« Un envoyé du roi Auguste à la cour du czar, retournant à Dresde par la Courlande, entendit dans un cabaret un homme qui paraissait dans la misère, et à qui on faisait l'accueil insultant que cet état n'inspire que trop aux hommes. Cet inconnu piqué, dit qu'on ne le traiterait pas ainsi s'il pouvait parvenir à être présenté au czar, et que peut-être il aurait dans sa cour de plus puissantes protections qu'on ne pensait.

« L'envoyé du roi Auguste, qui entendit ce discours, eut la curiosité d'interroger cet homme; et, sur quelques réponses vagues qu'il en reçut, l'ayant considéré attentivement, il crut démêler dans ses traits quelques ressemblances avec l'impératrice. Il ne put s'empêcher, quand il fut à Dresde, d'en écrire à un de ses amis à Pétersbourg. La lettre tomba dans les mains du czar, qui envoya ordre au prince Repnin, gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé dans la lettre. Le prince Repnin fit partir un homme de confiance pour Mittau en

Courlande : on découvrit l'homme; il s'appelait Charles Scavronski ; il était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, et qui avait laissé deux enfans au berceau, un garçon et une fille. L'un et l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes choses. Scavronski, séparé de sa sœur dès la plus tendre enfance, savait seulement qu'elle avait été prise dans Marienbourg en 1704, et la croyait encore auprès du prince Menzikoff, où il pensait qu'elle avait fait quelque fortune.

« Le prince Repnin, suivant les ordres exprès de son maître, fit conduire à Riga Scavronski, sous prétexte de quelque délit dont on l'accusait : on fit contre lui une espèce d'information ; et on l'envoya sous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien traiter sur la route.

« Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena chez un maître-d'hôtel du czar, nommé Shepleff. Ce maître-d'hôtel, instruit du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières sur son état, et lui dit enfin que l'accusation qu'on avait intentée contre lui à Riga était très-grave, mais qu'il obtiendrait justice : qu'il devait présenter une requête à sa majesté ; qu'on dresserait cette requête en son nom, et qu'on ferait en sorte qu'il pût la lui donner lui-même.

« Le lendemain le czar alla dîner chez Shepleff ;

on lui présenta Scavronski : ce prince lui fit beaucoup de questions, et demeura convaincu, par la naïveté de ses réponses, qu'il était le propre frère de la czarine. Tous deux avaient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les réponses que fit Scavronski aux questions du czar se trouvaient conformes à ce que sa femme lui avait dit de sa naissance et des premiers malheurs de sa vie.

« Le czar, ne doutant plus de la vérité, proposa le lendemain à sa femme d'aller dîner avec lui chez ce même Shepleff : il fit venir au sortir de table ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage ; le czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état que celui auquel sa mauvaise fortune l'avait accoutumé. »

Il l'interrogea encore devant sa femme. Le manuscrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots : « Cet homme est ton frère; allons, Charles, baise la main de l'impératrice, et embrasse ta sœur. »

L'auteur de la relation ajoute que l'impératrice tomba en défaillance, et que, lorsqu'elle eut repris ses sens, le czar lui dit : « Il n'y a là rien que de simple ; ce gentilhomme est mon beau-frère ; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose ; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien. »

Il me semble qu'un tel discours montre autant

de grandeur que de simplicité, ét que cette grandeur est très-peu commune. L'auteur dit que Scavronski resta long-temps chez Shepleff, qu'on lui assigna une pension considérable, et qu'il vécut très-retiré. Il ne pousse pas plus loin le récit de cette aventure, qui servit seulement à découvrir la naissance de Catherine : mais on sait d'ailleurs que ce gentilhomme fut créé comte, qu'il épousa une fille de qualité, et qu'il eut deux filles mariées à des premiers seigneurs de Russie. Je laisse au peu de personnes qui peuvent être instruites de ces détails à démêler ce qui est vrai dans cette aventure, et ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuscrit ne paraît pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du merveilleux à ses lecteurs, puisque son mémoire n'était point destiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il se peut qu'il se trompe sur quelques circonstances, mais le fond paraît très-vrai : car si ce gentilhomme avait su qu'il était frère d'une personne si puissante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour se faire reconnaître. Cette reconnaissance, toute singulière qu'elle paraît, n'est pas si extraordinaire que l'élévation de Catherine ; l'une et l'autre sont une preuve frappante de la destinée, et peuvent servir à nous faire suspendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité, moins opposés peut-être à l'ordre com-

on lui présenta Scavronski : ce prince lui fit beaucoup de questions, et demeura convaincu, par la naïveté de ses réponses, qu'il était le propre frère de la czarine. Tous deux avaient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les réponses que fit Scavronski aux questions du czar se trouvaient conformes à ce que sa femme lui avait dit de sa naissance et des premiers malheurs de sa vie.

« Le czar, ne doutant plus de la vérité, proposa le lendemain à sa femme d'aller dîner avec lui chez ce même Shepleff : il fit venir au sortir de table ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage ; le czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état que celui auquel sa mauvaise fortune l'avait accoutumé. »

Il l'interrogea encore devant sa femme. Le manuscrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots : « Cet homme est ton frère; allons, Charles, baise la main de l'impératrice, et embrasse ta sœur. »

L'auteur de la relation ajoute que l'impératrice tomba en défaillance, et que, lorsqu'elle eut repris ses sens, le czar lui dit : « Il n'y a là rien que de simple ; ce gentilhomme est mon beau-frère ; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose ; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien. »

Il me semble qu'un tel discours montre autant

andeur que de simplicité, et que cette gran-
est très-peu commune. L'auteur dit que
·onski resta long-temps chez Shepleff, qu'on
ısigna une pension considérable, et qu'il
très-retiré. Il ne pousse pas plus loin le
de cette aventure, qui servit seulement à
.vrir la naissance de Catherine : mais on sait
:urs que ce gentilhomme fut créé comte,
épousa une fille de qualité, et qu'il eut deux
mariées à des premiers seigneurs de Russie.
sse au peu de personnes qui peuvent être
ıites de ces détails à démêler ce qui est vrai
cette aventure, et ce qui peut y avoir été
:. L'auteur du manuscrit ne paraît pas avoir
té ces faits dans la vue de débiter du mer-
ux à ses lecteurs, puisque son mémoire n'é-
oint destiné à voir le jour. Il écrit à un ami
naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il se peut qu'il
mpe sur quelques circonstances, mais le
›araît très-vrai : car si ce gentilhomme avait
'il était frère d'une personne si puissante,
ırait pas attendu tant d'années pour se faire
naître. Cette reconnaissance, toute singu-
ju'elle paraît, n'est pas si extraordinaire que
ıtion de Catherine ; l'une et l'autre sont une
e frappante de la destinée, et peuvent servir
s faire suspendre notre jugement, quand
traitons de fables tant d'événemens de l'an-
: , moins opposés peut-être à l'ordre com-

mun des choses que toute l'histoire de cette impératrice.

Les fêtes que Pierre donna pour le mariage de son fils et le sien ne furent pas des divertissemens passagers qui épuisent le trésor, et dont le souvenir reste à peine. Il acheva la fonderie des canons et les bâtimens de l'amirauté; les grands chemins furent perfectionnés; de nouveaux vaisseaux furent construits; il creusa des canaux; la bourse et les magasins furent achevés; et le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans sa vigueur. Il ordonna que le sénat de Moscou fût transporté à Pétersbourg: ce qui s'exécuta au mois d'avril 1712. Par là, cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'empire. Plusieurs prisonniers suédois furent employés aux embellissemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite.

CHAPITRE IV.

Prise de Stetin. Descente en Finlande. Événemens de 1712.

Pierre, se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre Charles XII, dans ses négociations avec tous les *princes* qui voulaient chasser les Suédois du con-

tinent, et les renfermer pour jamais dans la presqu'île de la Scandinavie, portait toutes ses vues sur les côtes occidentales du nord de l'Europe, et oubliait les Palus Méotides et la mer Noire. Les clefs d'Azoph, long-temps refusées au bacha qui devait entrer dans cette place au nom du grand-seigneur, avaient été enfin rendues; et malgré tous les soins de Charles XII, malgré toutes les intrigues de ses partisans à la cour ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie et la Turquie étaient en paix.

Charles XII restait toujours obstinément à Bender, et faisait dépendre sa fortune et ses espérances du caprice d'un grand-visir, tandis que le czar menaçait toutes ses provinces, armait contre lui le Danemarck et l'Hanovre, était prêt à faire déclarer la Prusse, et réveillait la Pologne et la Saxe.

La même fierté inflexible que Charles mettait dans sa conduite avec la Porte, dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, et le czar, et les rois de Pologne, de Danemarck et de Prusse, et l'électeur d'Hanovre, devenu bientôt après roi d'Angleterre, et l'empereur d'Allemagne, qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'empereur s'en vengeait en l'aban-

donnant à sa mauvaise fortune, et en ne donnant aucune protection aux états que la Suède possédait encore en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stetin au premier roi de Prusse Frédéric, électeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes sur cette partie de la Poméranie; mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une puissance prépondérante : ni Charles, ni personne ne pouvait prévoir que le petit royaume de Prusse, presque désert, et l'électorat de Brandebourg, deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement; et résolu de rompre plutôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer et sur terre. Ses états étaient presque épuisés d'hommes et d'argent; cependant on obéit : le sénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaisseaux de ligne; on arma des milices; chaque habitant devint soldat. Le courage et la fierté de Charles XII semblèrent animer tous ses sujets, presque aussi malheureux que leur maître.

Il est difficile de croire que Charles eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne, qui, aidé des Tartares de Crimée, pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le roi Stanislas sur le trône : son espérance d'engager la Porte ottomane à soutenir ce

parti, et de prouver au divan qu'il devait envoyer deux cent mille hommes à son secours, sous prétexte que le czar défendait en Pologne son allié Auguste, était une espérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues; et les Russes, les Danois, les Saxons, étaient en Poméranie. Pierre mena son épouse à cette expédition. Déjà le roi de Danemarck s'était emparé de Stade, ville maritime du duché de Brême; les armées russe, saxonne, et danoise, étaient devant Stralsund.

Ce fut alors que le roi Stanislas, voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impossibilité de remonter sur le trône de Pologne, et tout en confusion par l'absence obstinée de Charles XII, assembla les généraux suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, seule et dernière ressource de la Suède dans ces provinces.

Il leur proposa un accommodement avec le roi Auguste, et offrit d'en être la victime. Il leur parla en français : voici les propres paroles dont il se servit, et qu'il leur laissa par un écrit que signèrent neuf officiers-généraux, entre lesquels il se trouvait un Patkul, cousin-germain de cet infortuné Patkul que Charles XII avait fait expirer sous la roue :

« J'ai servi jusqu'ici d'instrument à la gloire des armes de la Suède; je ne prétends pas être le

sujet funeste de leur perte. Je me déclare de sacrifier ma couronne [1] et mes propres intérêts à la conservation de la personne sacrée du roi, ne voyant pas humainement d'autre moyen pour le retirer de l'endroit où il se trouve. »

Ayant fait cette déclaration, il se disposa à partir pour la Turquie, dans l'espérance de fléchir l'opiniâtreté de son bienfaiteur, et de le toucher par ce sacrifice. Sa mauvaise fortune le fit arriver en Bessarabie précisément dans le temps même que Charles, après avoir promis au sultan de quitter son asile, et ayant reçu l'argent et l'escorte nécessaires pour son retour, mais s'étant obstiné à rester, et à braver les Turcs et les Tartares, soutint contre une armée entière, aidé de ses seuls domestiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs, pouvant aisément le tuer, se contentèrent de le prendre prisonnier. Stanislas, arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même; ainsi deux rois chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce temps où toute l'Europe était troublée, et où la France achevait contre une partie de

[1] On a cru devoir laisser la déclaration du roi Stanislas telle qu'il la donna, mot pour mot: il y a des fautes de langue: *je me déclare de sacrifier* n'est pas français, mais la pièce en est plus authentique, et n'en est pas moins *respectable.*

l'Europe une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'Espagne le petit-fils de Louis XIV, l'Angleterre donna la paix à la France; et la victoire que le maréchal de Villars remporta à Denain en Flandre sauva cet état de ses autres ennemis. La France était depuis un siècle l'alliée de la Suède; il importait que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. Charles trop éloigné ne savait pas même encore à Bender ce qui se passait en France.

La régence de Stockholm hasarda de demander de l'argent à la France épuisée, dans un temps où Louis XIV n'avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un comte de Sparre, chargé de cette négociation, qui ne devait pas réussir. Sparre vint à Versailles, et représenta au marquis de Torcy l'impuissance où l'on était de payer la petite armée suédoise qui restait à Charles XII en Poméranie, qu'elle était prête à se dissiper faute de paie, que le seul allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale; qu'à la vérité Charles XII, dans ses victoires, avait trop négligé le roi de France, mais que la générosité de Louis XIV était aussi grande que les malheurs de Charles. Le ministre français fit voir au suédois l'impuissance où l'on était de secourir son maître; et Sparre désespérait du succès.

Un particulier de Paris fit ce que Sparre dés-

été retenu par son respect et par sa reconnaissance pour le roi de Suède.

Le général Steinbock marcha donc, dans le chemin de Vismar, aux Russes, aux Saxons, et aux Danois, réunis. Il se trouve vis-à-vis l'armée danoise et saxonne qui précédait les Russes, éloignés de trois lieues. Le czar envoie trois courriers coup sur coup au roi de Danemarck pour le prier de l'attendre, et pour l'avertir du danger qu'il court s'il combat les Suédois sans être supérieur en forces. Le roi de Danemarck ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait sûre : il s'avança contre les Suédois, et les attaqua près d'un endroit nommé Gadebesck. On vit encore à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois et les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, et tombaient morts percés de coups.

Steinbock remporta la victoire avant que les Russes pussent arriver à portée du champ de bataille : il reçut quelques jours après la réponse du roi son maître, qui condamnait toute idée d'armistice ; il disait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuse qu'en cas qu'elle fût réparée, et que fort ou faible il fallait vaincre ou périr. Steinbock avait déjà prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut semblable à celle qui

avait consolé un moment le roi Auguste, quand, dans le cours de ses infortunes, il gagna la bataille de Calish contre les Suédois, vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'Auguste, et celle de Gadebesck recula seulement la perte de Steinbock et de son armée.

Le roi de Suède, en apprenant la victoire de Steinbock, crut ses affaires rétablies : il se flatta même de faire déclarer l'empire ottoman, qui menaçait encore le czar d'une nouvelle guerre; et dans cette espérance il ordonna à son général Steinbock de se porter en Pologne, croyant toujours, au moindre succès, que le temps de Narva, et ceux où il faisait des lois, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender, et par sa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebesck fut d'aller réduire en cendres, pendant la nuit, la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans et de manufacturiers; ville sans défense, qui, n'ayant point pris les armes, ne devait point être sacrifiée : elle fut entièrement détruite; plusieurs habitans expirèrent dans les flammes; d'autres, échappés nus à l'incendie, vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid et de fatigues aux portes de Hambourg. Tel a été souvent le sort de plusieurs milliers d'hommes pour les querelles de

deux hommes. Steinbock ne recueillit que cet affreux avantage. Les Russes, les Danois, les Saxons, le poursuivirent si vivement après sa victoire, qu'il fut obligé de demander un asile dans Tonninge, forteresse du Holstein, pour lui et pour son armée.

Le pays de Holstein était alors un des plus dévastés du nord, et son souverain un des plus malheureux princes. C'était le propre neveu de Charles XII; c'était pour son père, beau-frère de ce monarque, que Charles avait porté ses armes jusque dans Copenhague avant la bataille de Narva; c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les ducs de Holstein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays est en partie le berceau des Cimbres et de ces anciens Normands qui conquirent la Neustrie en France, l'Angleterre entière, Naples et la Sicile. On ne peut être aujourd'hui moins en état de faire des conquêtes que l'est cette partie de l'ancienne Chersonèse Cimbrique : deux petits duchés la composent; Slesvick appartenant au roi de Danemarck et au duc en commun; Gottorp au duc de Holstein seul. Slesvick est une principauté souveraine; Holstein est membre de l'empire d'Allemagne, qu'on appelle empire romain.

Le roi de Danemarck et le duc de Holstein-Gottorp étaient de la même maison; mais le duc,

neveu de Charles XII et son héritier présomptif, était né l'ennemi du roi de Danemarck, qui accablait son enfance. Un frère de son père, évêque de Lubec, administrateur des états de cet infortuné pupille, se voyait entre l'armée suédoise qu'il n'osait secourir, et les armées russe, danoise, et saxonne, qui menaçaient. Il fallait pourtant tâcher de sauver les troupes de Charles XII sans choquer le roi de Danemarck, devenu maître du pays, dont il épuisait toute la substance.

L'évêque administrateur du Holstein était entièrement gouverné par ce fameux baron de Gortz[1], le plus délié et le plus entreprenant des hommes, d'un esprit vaste et fécond en ressources, ne trouvant jamais rien de trop hardi ni de trop difficile, aussi insinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets ; sachant plaire, sachant persuader, et entraînant les esprits par la chaleur de son génie, après les avoir gagnés par la douceur de ses paroles. Il eut depuis sur Charles XII le même ascendant qui lui soumettait l'évêque administrateur du Holstein, et l'on sait qu'il paya de sa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible et le plus opiniâtre souverain qui jamais ait été sur le trône.

Gortz[2] s'aboucha secrètement à Usum avec Steinbock, et lui promit qu'il lui livrerait la for-

[1] Nous prononçons Gueurts.

[2] Mémoires secrets de Bassevitz.

teresse de Tonninge, sans compromettre l'évêque administrateur son maître; et dans le même temps il fit assurer le roi de Danemarck qu'on ne la livrerait pas. C'est ainsi que presque toutes les négociations se conduisent; les affaires d'état étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des ministres consistant uniquement dans le succès, et l'honneur des particuliers dans l'observation de leurs paroles.

Steinbock se présenta devant Tonninge; le commandant de la ville refuse de lui ouvrir les portes; ainsi on met le roi de Danemarck hors d'état de se plaindre de l'évêque administrateur: mais Gortz fait donner un ordre, au nom du duc mineur, de laisser entrer l'armée suédoise dans Tonninge. Le secrétaire du cabinet, nommé Stamke, signe le nom du duc de Holstein : par là Gortz ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encore le droit de donner des ordres; il sert à la fois le roi de Suède, auprès duquel il voulait se faire valoir, et l'évêque administrateur son maître, qui paraît ne pas consentir à l'admission de l'armée suédoise. Le commandant de Tonninge, aisément gagné, livra la ville aux Suédois, et Gortz se justifia comme il put auprès du roi de Danemarck, en protestant que tout avait été fait malgré lui.

L'armée suédoise [1], retirée en partie dans la

[1] Mémoires de Steinbock.

ville, et en partie sous son canon, ne fut pas pour cela sauvée; le général Steinbock fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ seize mille s'étaient rendus après Pultava.

Il fut stipulé que Steinbock, ses officiers, et soldats, pourraient être rançonnés ou échangés : on fixa la rançon de Steinbock à huit mille écus d'empire; c'est une bien petite somme; cependant on ne put la trouver, et Steinbock resta captif à Copenhague jusqu'à sa mort.

Les états de Holstein demeurèrent à la discrétion d'un vainqueur irrité; le jeune duc fut l'objet de la vengeance du roi de Danemarck, pour prix de l'abus que Gortz avait fait de son nom : les malheurs de Charles XII retombaient sur toute sa famille.

Gortz voyant ses projets évanouis, toujours occupé de jouer un grand rôle dans cette confusion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les états de Suède en Allemagne.

Le roi de Danemarck était près d'entrer dans Tonninge; George, électeur d'Hanovre, voulait avoir les duchés de Brême et de Verden avec la ville de Stade; le nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, jetait la vue sur Stetin; Pierre Ier se disposait à se rendre maître de la Finlande; tous les états de Charles XII, hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager :

comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité? Gortz négocia en même temps avec tous les princes qui avaient intérêt à ce partage : il courait jour et nuit d'une province à une autre; il engagea le gouverneur de Brême et de Verden à remettre ces deux duchés à l'électeur d'Hanovre en séquestre, afin que les Danois ne les prissent pas pour eux : il fit tant qu'il obtint du roi de Prusse qu'il se chargerait, conjointement avec le Holstein, du séquestre de Stetin et de Vismar; moyennant quoi le roi de Danemarck laisserait le Holstein en paix, et n'entrerait pas dans Tonninge. C'était assurément un étrange service à rendre à Charles XII que de mettre ses places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais; mais Gortz, en leur remettant ces villes comme en otage, les forçait à la neutralité, du moins pour quelque temps; il espérait qu'ensuite il pourrait faire déclarer l'Hanovre et le Brandebourg en faveur de la Suède : il faisait entrer dans ses vues le roi de Pologne, dont les états ruinés avaient besoin de la paix : enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les princes. Il disposait du bien de Charles XII comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, et d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite qu'un plein-pouvoir d'un évêque de Lubec, qui n'était

nullement autorisé lui-même par Charles XII.

Tel a été ce Gortz, que jusqu'ici on n'a pas assez connu. On a vu des premiers ministres de grands états, comme un Oxenstiern, un Richelieu, un Alberoni, donner le mouvement à une partie de l'Europe; mais que le conseiller privé d'un évêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'était une chose inouïe.

Il réussit d'abord : il fit un traité avec le roi de Prusse, par lequel ce monarque s'engageait, en gardant Stetin en séquestre, à conserver à Charles XII le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, Gortz fit proposer au gouverneur de la Poméranie (Mayerfeld) de rendre la place de Stetin au roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le Suédois, gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l'avait été le Holstenois, gouverneur de Tonninge : mais les officiers de Charles XII n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. Mayerfeld répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que sur son corps et sur des ruines. Il informa son maître de cette étrange proposition. Le courrier trouva Charles XII captif à Demirtash, après son aventure de Bender. On ne savait alors si Charles ne resterait pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque île de l'Archipel ou de l'Asie. Charles, de sa prison, manda à Mayer-

feld ce qu'il avait mandé à Steinbock, qu'il fallait mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, et lui ordonna d'être aussi inflexible qu'il l'était lui-même.

Gortz, voyant que le gouverneur de Stetin dérangeait ses mesures, et ne voulait entendre parler ni de neutralité, ni de séquestre, se mit dans la tête non seulement de faire séquestrer cette ville de Stetin, mais encore Stralsund; et il trouva le secret de faire avec le roi de Pologne, électeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu'il avait fait avec l'électeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuissance des Suédois de garder ces places sans argent et sans armée, pendant que le roi était captif en Turquie; et il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le nord au moyen de ces séquestres. Le Danemarck lui-même se prêtait enfin aux négociations de Gortz : il gagna absolument l'esprit du prince Menzikoff, général et favori du czar; il lui persuada qu'on pourrait céder le Holstein à son maître; il flatta le czar de l'idée de percer un canal du Holstein dans la mer Baltique, entreprise si conforme au goût de ce fondateur, et surtout d'obtenir une puissance nouvelle, en voulant bien être un des princes de l'empire d'Allemagne, et en acquérant aux diètes de Ratisbonne un droit de suffrage qui serait toujours soutenu par le droit des armes.

On ne peut ni se plier en plus de manières, ni prendre plus de formes différentes, ni jouer plus de rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla jusqu'à engager le prince Menzikoff à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait sauver, à la bombarder, afin de forcer le commandant Mayerfeld à la remettre en séquestre ; et il osait ainsi outrager le roi de Suède, auquel il voulait plaire, et à qui en effet il ne plut que trop dans la suite pour son malheur.

Quand le roi de Prusse vit qu'une armée russe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, et ne restât à la Russie. C'était où Gortz l'attendait. Le prince Menzikoff manquait d'argent ; il lui fit prêter quatre cent mille écus par le roi de Prusse ; il fit parler ensuite au gouverneur de la place : « Lequel aimez-vous mieux, lui dit-on, ou de voir Stetin en cendres sous la domination de la Russie, ou de la confier au roi de Prusse, qui la rendra au roi votre maître ? » Le commandant se laissa enfin persuader ; il se rendit : Menzikoff entra dans la place, et, moyennant les quatre cent mille écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du roi de Prusse, qui, pour la forme, y laissa entrer deux bataillons de Holstein, et qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès lors le second roi de Prusse, successeur d'un roi faible et prodigue, jeta les fondemens

de la grandeur où son pays parvint dans la suite par la discipline militaire et par l'économie.

Le baron de Gortz, qui fit mouvoir tant de ressorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnassent à la province de Holstein, ni qu'ils renonçassent à s'emparer de Tonninge : il manqua ce qui paraissait être son premier but; mais il réussit à tout le reste, et surtout à devenir un personnage important dans le nord; ce qui était en effet sa vue principale.

Déjà l'électeur d'Hanovre s'était assuré de Brême et de Verden, dont Charles XII était dépouillé : les Saxons étaient devant sa ville de Vismar; Stetin était entre les mains du roi de Prusse; les Russes allaient assiéger Stralsund avec les Saxons, et ceux-ci étaient déjà dans l'île de Rugen; le czar, au milieu de tant de négociations, était descendu en Finlande, pendant qu'on disputait ailleurs sur la neutralité et sur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralsund, abandonnant le reste à ses alliés et au prince Menzikoff, il s'était embarqué dans le mois de mai sur la mer Baltique; et, montant un vaisseau de cinquante canons, qu'il avait fait construire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, suivi de quatre-vingt-douze galères et de cent dix demi-galères, qui portaient seize mille combattans.

La descente se fit à Elsinford, qui est dans la

partie la plus méridionale de cette froide et stérile contrée, par le soixante-unième degré.

Cette descente réussit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on descendit par un autre ; on mit les troupes à terre, et l'on prit la ville. Le czar s'empara de Borgo, d'Abo, et fut maître de toute la côte. Il ne paraissait pas que les Suédois eussent désormais aucune ressource ; car c'était dans ce temps-là même que l'armée suédoise, commandée par Steinbock, se rendait prisonnière de guerre.

Tous ces désastres de Charles XII furent suivis, comme nous l'avons vu, de la perte de Brême, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie ; et enfin le roi Stanislas, et Charles lui-même, étaient prisonniers en Turquie : cependant il n'était pas encore détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée ottomane, de remettre Stanislas sur le trône, et de faire trembler tous ses ennemis.

CHAPITRE V.

Succès de Pierre-le-Grand. Retour de Charles XII dans ses états.

Pierre, suivant le cours de ses conquêtes, perfectionnait l'établissement de sa marine, faisait

venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ses alliés attachés à sa fortune et à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers et des vues opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède, sur les golfes de Finlande et de Bothnie.

L'un de ses généraux de terre, le prince Gallitzin, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elsinford, où le czar avait débarqué, jusqu'au milieu des terres, vers le bourg de Tavastus. C'était un poste qui couvrait la Bothnie : quelques régimens suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il fallut livrer une bataille; les Russes la gagnèrent entièrement : ils dissipèrent toute l'armée suédoise, et pénétrèrent jusqu'à Vasa : de sorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingts lieues de pays.

Il restait aux Suéois une armée navale avec laquelle ils tenaient la mer. Pierre ambitionnait depuis long-temps de signaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, et avait rassemblé une flotte de seize vaisseaux de ligne, cent quatre-vingts galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'île d'Aland et les autres îles de la mer Baltique, non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte suédoise. Cette flotte était plus forte en grands vaisseaux que la sienne, mais inférieure en galères; plus propre à combattre en pleine

mer qu'au travers des rochers. C'était une supériorité que le czar ne devait qu'à son génie. Il servait dans sa flotte en qualité de contre-amiral, et recevait les ordres de l'amiral Apraxin. Pierre voulait s'emparer de l'île d'Aland, qui n'est éloignée de la Suède que de douze lieues; il fallait passer à la vue de la flotte des Suédois : ce dessein hardi fut exécuté; les galères s'ouvrirent le passage sous le canon ennemi, qui ne plongeait pas assez : on entra dans Aland; et comme cette côte est hérissée d'écueils presque tout entière, le czar fit transporter à bras quatre-vingts petites galères par une langue de terre, et on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de Hango, où étaient ses gros vaisseaux. Erenschild, contre-amiral des Suédois, crut qu'il allait prendre aisément ou couler à fond ces quatre-vingts galères : il avança de ce côté pour les reconnaître; mais il fut reçu avec un feu si vif qu'il vit tomber presque tous ses soldats et tous ses matelots. On lui prit les galères et les prames qu'il avait amenées et le vaisseau qu'il montait; il se sauvait dans une chaloupe, mais il y fut blessé : enfin, obligé de se rendre, on l'amena sur la galère où le czar manœuvrait lui-même. Le reste de la flotte suédoise regagna la Suède. On fut consterné dans Stockholm, et on ne s'y croyait pas en sûreté.

Pendant ce temps-là même le colonel Schouvalow Neusholf attaquait la seule forteresse qui

restait à prendre sur les côtes occidentales de la Finlande, et la soumettait au czar, malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuse de la vie de Pierre. Maître de la Finlande, dont il laissa le gouvernement au prince Gallitzin, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, et plus respecté que jamais de ses alliés, il retourna dans Pétersbourg, quand la saison, devenue très-orageuse, ne lui permit plus de rester sur les mers de Finlande et de Bothnie. Son bonheur voulut encore qu'en arrivant dans sa nouvelle capitale la czarine accouchât d'une princesse, mais qui mourut un an après. Il institua l'ordre de Sainte-Catherine en l'honneur de son épouse, et célébra la naissance de sa fille par une entrée triomphale. C'était, de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ses peuples, celle qui leur était devenue la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronslot neuf galères suédoises, sept prames remplies de prisonniers, et le vaisseau du contre-amiral Erenschild.

Le vaisseau amiral de Russie était chargé de tous les canons, des drapeaux et des étendards pris dans la conquête de la Finlande. On apporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe, que le czar avait dessiné selon sa coutume, fut

décoré des emblèmes de toutes ses victoires : les vainqueurs passèrent sous cet arc triomphal; l'amiral Apraxin marchait à leur tête, ensuite le czar en qualité de contre-amiral, et tous les autres officiers selon leur rang : on les présenta tous au vice-roi Romadonoski, qui, dans ces cérémonies, représentait le maître de l'empire. Ce vice-czar distribua à tous les officiers des médailles d'or; tous les soldats et les matelots en eurent d'argent. Les Suédois prisonniers passèrent sous l'arc de triomphe, et l'amiral Erenschild suivait immédiatement le czar son vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le vice-czar était, l'amiral Apraxin lui présenta le contre-amiral Pierre, qui demanda à être créé vice-amiral pour prix de ses services : on alla aux voix, et l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie, qui comblait de joie tous les assistans, et qui inspirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie et celui de la gloire, le czar prononça ce discours, qui mérite de passer à la dernière postérité :

« Mes frères, est-il quelqu'un de vous qui eût pensé, il y a vingt ans, qu'il combattrait avec moi sur la mer Baltique, dans des vaisseaux construits par vous-mêmes, et que nous serions établis dans ces contrées conquises par nos fatigues et par notre courage?... On place l'ancien siége des sciences dans la Grèce; elles s'établirent en-

suite dans l'Italie, d'où elles se répandirent dans toutes les parties de l'Europe : c'est à présent notre tour, si vous voulez seconder mes desseins, en joignant l'étude à l'obéissance. Les arts circulent dans le monde, comme le sang dans le corps humain ; et peut-être ils établiront leur empire parmi nous pour retourner dans la Grèce, leur ancienne patrie. J'ose espérer que nous ferons un jour rougir les nations les plus civilisées par nos travaux et par notre solide gloire. »

C'est là le précis véritable de ce discours, digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions ; mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente est d'avoir été prononcée par un monarque victorieux, fondateur et législateur de son empire.

Les vieux boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens usages que d'admiration pour la gloire de leur maître ; mais les jeunes en furent touchés jusqu'aux larmes.

Ces temps furent encore signalés par l'arrivée des ambassadeurs russes, qui revinrent de Constantinople avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un ambassadeur de Perse était arrivé quelque temps auparavant, de la part de Cha-Ussin ; il avait amené au czar un éléphant et cinq lions. Il reçut en même temps une ambassade du kan des Usbecks, Mehemet Bahadir, qui lui demandait sa protection contre d'autres Tartares.

Du fond de l'Asie et de l'Europe tout rendait hommage à sa gloire.

La régence de Stockholm, désespérée de l'état déplorable de ses affaires, et de l'absence de son roi, qui abandonnait le soin de ses états, avait pris enfin la résolution de ne le plus consulter; et, immédiatement après la victoire navale du czar, elle avait demandé un passeport au vainqueur pour un officier chargé des propositions de paix; le passeport fut envoyé; mais dans ce temps-là même la princesse Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, reçut la nouvelle que le roi son frère se disposait enfin à quitter la Turquie, et à revenir se défendre. On n'osa pas alors envoyer au czar le négociateur qu'on avait nommé en secret : on supporta la mauvaise fortune, et l'on attendit que Charles XII se présentât pour la réparer.

En effet, Charles, après cinq années et quelques mois de séjour en Turquie, en partit sur la fin d'octobre 1714. On sait qu'il mit dans son voyage la même singularité qui caractérisait toutes ses actions. Il arriva à Stralsund le 22 novembre 1714. Dès qu'il y fut, le baron de Gortz se rendit auprès de lui : il avait été l'instrument d'une partie de ses malheurs; mais il se justifia avec tant d'adresse, et lui fit concevoir de si hautes espérances, qu'il gagna sa confiance, comme il avait gagné celle de tous les ministres et de tous les princes avec lesquels il avait négocié : il lui fit

espérer qu'il détacherait les alliés du czar, et qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment Gortz eut sur l'esprit de Charles beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le comte Piper.

La première chose que fit Charles en arrivant à Stralsund fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu'ils avaient lui fut livré; on ne savait rien refuser à un prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, et qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour, touchaient ses sujets et les étrangers : on ne pouvait s'empêcher de le blâmer ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le secourir. Sa gloire était d'un genre tout opposé à celle de Pierre; elle ne consistait ni dans l'établissement des arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce; elle ne s'étendait pas au-delà de sa personne : son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire; il défendait ses états avec une grandeur d'âme égale à cette valeur intrépide; et c'en était assez pour que les nations fussent frappées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d'alliés.

CHAPITRE VI.

État de l'Europe au retour de Charles XII. Siége de Stralsund, etc.

Lorsque Charles XII revint enfin dans ses états, à la fin de 1714, il trouva l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La reine Anne d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France; Louis XIV assurait l'Espagne à son petit-fils, et forçait l'empereur d'Allemagne, Charles VI, et les Hollandais, à souscrire à une paix nécessaire : ainsi toutes les affaires du midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du nord étaient encore plus changées; Pierre en était devenu l'arbitre. L'électeur d'Hanovre, appelé au royaume d'Angleterre, voulait agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines allemands que par les conquêtes du grand Gustave. Le roi de Danemarck prétendait reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait appartenu autrefois aux Danois. Le roi de Prusse, héritier des ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté, la maison de Holstein, opprimée par

le roi de Danemarck, et le duc de Meklenbourg, en guerre presque ouverte avec ses sujets, imploraient la protection de Pierre Ier. Le roi de Pologne, électeur de Saxe, désirait qu'on annexât le Courlande à la Pologne; ainsi de l'Elbe jusqu'à la mer Baltique Pierre était l'appui de tous les princes, comme Charles en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de Charles, et on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir assez de vaisseaux de guerre et d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puissance maritime du czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait sur son courage, et Gortz, devenu tout d'un coup son premier ministre, lui persuada qu'il pourrait subvenir aux frais avec une monnaie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-seize fois autant que sa valeur naturelle : ce qui est un prodige dans l'histoire des gouvernemens. Mais, dès le mois d'avril 1715, les vaisseaux de Pierre prirent les premiers armateurs suédois qui se mirent en mer, et une armée russe marcha en Poméranie.

Les Prussiens, les Danois et les Saxons se joignirent devant Stralsund. Charles XII vit qu'il n'était revenu de sa prison de Demirtash et de Demirtoca vers la mer Noire, que pour être as-
sur le rivage de la mer Baltique.
déjà vu dans son histoire avec quelle va-
re et tranquille il brava dans Stralsund

tous ses ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien son caractère. Presque tous ses principaux officiers ayant été tués ou blessés dans le siége, le colonel baron de Reichel, après un long combat, accablé de veilles et de fatigues, s'étant jeté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appelé pour monter la garde sur le rempart; il s'y traîna en maudissant l'opiniâtreté du roi, et tant de fatigues si intolérables et si inutiles. Le roi qui l'entendit courut à lui, et se dépouillant de son manteau, qu'il étendit devant lui : « Vous n'en pouvez plus, lui dit-il, mon cher Reichel; j'ai dormi une heure, je suis frais, je vais monter la garde pour vous : dormez, je vous éveillerai quand il en sera temps. » Après ces mots, il l'enveloppa malgré lui, le laissa dormir, et alla monter la garde.

Ce fut pendant ce siége de Stralsund que le nouveau roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, acheta du roi de Danemarck la province de Brême et de Verden, avec la ville de Stade, que les Danois avaient prises sur Charles XII. Il en coûta au roi George huit cent mille écus d'Allemagne. On trafiquait ainsi des états de Charles, tandis qu'il défendait Stralsund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ses officiers le forcèrent d'en sortir. Quand il fut en sûreté, son général Duker rendit ces ruines au roi de Prusse.

Quelque temps après Duker s'étant présenté devant Charles XII, ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis. « J'aimais trop votre gloire, lui répondit Duker, pour vous faire l'affront de tenir dans une ville dont votre majesté était sortie. » Au reste, cette place ne demeura que jusqu'en 1721 aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du nord.

Pendant ce siége de Stralsund, Charles reçut encore une mortification qui eût été plus douloureuse si son cœur avait été sensible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier ministre, le comte Piper, homme célèbre dans l'Europe, toujours fidèle à son prince (quoi qu'en aient dit tant d'auteurs indiscrets, sur la foi d'un seul mal informé), Piper, dis-je, était sa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Russes et les Suédois, il était resté prisonnier à Moscou; et, quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, son état était à plaindre. Les finances du czar n'étaient point alors administrées aussi fidèlement qu'elles devaient l'être, et tous ses nouveaux établissemens exigeaient des dépenses auxquelles il avait peine à suffire; il devait une somme d'argent assez considérable aux Hollandais, au sujet de deux de leurs vaisseaux marchands brûlés sur les côtes de la Finlande. Le czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette somme, et vou-

lut engager le comte Piper à se charger de cette dette : on le fit venir de Moscou à Pétersbourg ; on lui offrit sa liberté en cas qu'il pût tirer sur la Suède environ soixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette somme sur sa femme à Stockholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, et que le roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en soit, le comte Piper fut enfermé dans la forteresse de Shlusselbourg, où il mourut l'année d'après, à l'âge de soixante-dix ans. On rendit son corps au roi de Suède, qui lui fit faire des obsèques magnifiques ; tristes et vains dédommagemens de tant de malheurs et d'une fin si déplorable.

Pierre était satisfait d'avoir la Livonie, l'Estonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ses états, et d'y avoir ajouté encore presque toute la Finlande, qui servait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de son frère avec le duc de Meklenbourg, Charles-Léopold, au mois d'avril de la même année ; de sorte que tous les princes du nord étaient ses alliés ou ses créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du roi Auguste : une de ses armées, d'environ dix-huit mille hommes, y dissipait sans effort toutes ces confédérations si souvent renaissantes dans cette patrie de la liberté et de l'anarchie. Les Turcs, fidèles enfin

aux traités, laissaient à sa puissance et à ses desseins toute leur étendue.

Dans cet état florissant, presque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établissemens pour la marine, pour les troupes, le commerce, les lois; il composa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

Il fondait une académie de marine à Pétersbourg. Lange, chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine par la Sibérie; des ingénieurs levaient des cartes dans tout l'empire; on bâtissait la maison de plaisance de Pétershoff; et dans le même temps on élevait des forts sur l'Irtish; on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie; et d'un autre côté les Tartares du Kouban étaient réprimés.

Il semblait que ce fût le comble de la prospérité que dans la même année il lui naquît un fils de sa femme Catherine, et un héritier de ses états dans un fils du prince Alexis : mais l'enfant que lui donna la czarine fut bientôt enlevé par la mort; et nous verrons que le sort d'Alexis fut trop funeste pour que la naissance d'un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la czarine interrompirent le voyages qu'elle faisait continuellement avec sc époux sur terre et sur mer; et dès qu'elle f relevée, elle l'accompagna dans des courses nc velles.

CHAPITRE VII.

Prise de Vismar. Nouveaux voyages du czar.

Vismar était alors assiégée par tous les alliés du czar. Cette ville, qui devait naturellement appartenir au duc de Meklenbourg, est située sur la mer Baltique, à sept lieues de Lubec, et pourrait lui disputer son grand commerce : elle était autrefois une des plus considérables villes anséatiques, et les ducs de Meklenbourg y exerçaient le droit de protection beaucoup plus que celui de la souveraineté. C'était encore un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Vestphalie. Il fallut enfin se rendre comme Stralsund; les alliés du czar se hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que ses troupes fussent arrivées; mais Pierre, étant venu lui-même devant la place après la capitulation qui avait été faite sans lui, fit la garnison prisonnière de guerre. Il fut indigné que ses alliés laissassent au roi de Danemarck une ville qui devait appartenir au prince auquel il avait donné sa nièce; et ce refroidissement, dont le ministre Gortz profita bientôt, fut la première source de la paix qu'il projeta de faire entre le czar et Charles XII.

Gortz dès ce moment fit entendre au czar q
la Suède était assez abaissée, qu'il ne fallait p
trop élever le Danemarck et la Prusse. Le cz
entrait dans ses vues : il n'avait jamais fait
guerre qu'en politique, au lieu que Charles X
ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès lors il n'ag
plus que mollement contre la Suède; et Cha
les XII, malheureux partout en Allemagne, r
solut, par un de ces coups désespérés que le su
cès seul peut justifier, d'aller porter la guerre
Norvège.

Le czar cependant voulut faire en Europe u
second voyage. Il avait fait le premier en homn
qui s'était voulu instruire des arts; il fit le secon
en prince qui cherchait à pénétrer le secret
toutes les cours. Il mena sa femme à Copenhagu
à Lubec, à Schverin, à Neustadt; il vit le roi
Prusse dans la petite ville d'Aversberg; de là i
passèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena q
les Suédois avaient brûlée, et qu'on rebâtissa
Descendant l'Elbe jusqu'à Stade, ils passère
par Brême, où le magistrat donna un feu d'ar
fice et une illumination dont le dessin formait
cent endroits ces mots : *Notre libérateur vie
nous voir*. Enfin il revit Amsterdam et cette p
tite chaumière de Sardam, où il avait appris l'a
de la construction des vaisseaux il y avait env
ron dix-huit années : il trouva cette chaumiè
changée en une maison agréable et commode q

subsiste encore, et qu'on nomme *la maison du prince*.

On peut juger avec quelle idolâtrie il fut reçu par un peuple de commerçans et de gens de mer dont il avait été le compagnon : ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce et la marine, et qui avait appris chez eux à gagner des batailles navales ; ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu empereur.

Il paraît dans la vie, dans les voyages, dans les actions de Pierre-le-Grand comme dans celles de Charles XII, que tout est éloigné de nos mœurs, peut-être un peu trop efféminées ; et c'est par cela même que l'histoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curiosité.

L'épouse du czar était demeurée à Schverin, malade, fort avancée dans sa nouvelle grossesse ; cependant, dès qu'elle put se mettre en route, elle voulut aller trouver le czar en Hollande : les douleurs la surprirent à Vezel, où elle accoucha d'un prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'est pas dans nos usages qu'une femme malade voyage immédiatement après ses couches : la czarine, au bout de dix jours, arriva dans Amsterdam ; elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ses mains ; tous deux allèrent sans appareil, sans suite, avec deux domestiques, dîner chez un riche charpentier de

vaisseaux de Sardam, nommé Kalf, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de France, où Pierre voulait aller : la czarine et lui écoutèrent avec plaisir l'aventure de ce jeune homme, que je ne rapporterais pas si elle ne faisait connaître des mœurs entièrement opposées aux nôtres.

Ce fils du charpentier Kalf avait été envoyé à Paris par son père pour y apprendre le français, et son père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple que tous les citoyens de Sardam portent, et qu'il fît à Paris une dépense plus convenable à sa fortune qu'à son éducation, connaissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromprait pas sa frugalité et la bonté de son caractère.

Kalf signifie *veau* dans toutes les langues du nord : le voyageur prit à Paris le nom de *du Veau*; il vécut avec quelque magnificence; il fit des liaisons. Rien n'est plus commun à Paris que de prodiguer les titres de marquis et de comte à ceux qui n'ont pas même une terre seigneuriale, et qui sont à peine gentilshommes : ce ridicule a toujours été toléré par le gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, et la noblesse plus abaissée, on fût désormais à l'abri des guerres civiles, autrefois si fréquentes. Le titre de haut et puissant seigneur a été pris par des anoblis, par

des roturiers qui avaient acheté chèrement des offices. Enfin les noms de marquis, de comte, sans marquisat et sans comté, comme de chevalier sans ordre, et d'abbé sans abbaye, sont sans aucune conséquence dans la nation.

Les amis et les domestiques de Kalf l'appelèrent toujours le comte du Veau : il soupa chez les princesses, et joua chez la duchesse de Berri : peu d'étrangers furent plus fêtés. Un jeune marquis, qui avait été de tous ses plaisirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, et tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maison du comte de Kalf : il trouva un atelier de constructeur de vaisseaux, et le jeune Kalf, habillé en matelot hollandais, la hache à la main, conduisant les ouvrages de son père. Kalf reçut son hôte avec toute sa simplicité antique, qu'il avait reprise, et dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur sage peut pardonner cette petite digression, qui n'est que la condamnation des vanités et l'éloge des mœurs.

Le czar resta trois mois en Hollande. Il se passa pendant son séjour des choses plus sérieuses que l'aventure de Kalf. La Haye, depuis la paix de Nimègue, de Rysvick et d'Utrecht, avait conservé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe : cette petite ville, ou plutôt ce village, le plus agréable du nord, était principalement habité par des ministres de toutes les

cours, et par des voyageurs qui venaient s'instruire à cette école. On jetait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le czar, informé des commencemens de ces orages, prolongea son séjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui se tramait à la fois au midi et au nord, et pour se préparer au parti qu'il devait prendre.

CHAPITRE VIII.

Suite des voyages de Pierre-le-Grand. Conspiration de Gortz. Réception de Pierre en France.

Il voyait combien ses alliés étaient jaloux de sa puissance, et qu'on a souvent plus de peine avec ses amis qu'avec ses ennemis.

Le Meklenbourg était un des principaux sujets de ces divisions presque toujours inévitables entre des princes voisins qui partagent des conquêtes. Pierre n'avait point voulu que les Danois prissent Vismar pour eux, encore moins qu'ils démolissent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un et l'autre.

Le duc de Meklenbourg, mari de sa nièce, et qu'il traitait comme son gendre, était ouvertement protégé par lui contre la noblesse du pays;

et le roi d'Angleterre protégeait la noblesse. Enfin il commençait à être très-mécontent du roi de Pologne, ou plutôt de son premier ministre, le comte Flemming, qui voulait secouer le joug de la dépendance, imposé par les bienfaits et par la force.

Les cours d'Angleterre, de Pologne, de Danemarck, de Holstein, de Meklenbourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues et de cabales.

A la fin de 1716 et au commencement de 1717, Gortz, qui, comme le disent les mémoires de Bassevitz, était las de n'avoir que le titre de conseiller de Holstein, et de n'être qu'un plénipotentiaire secret de Charles XII, avait fait naître la plupart de ces intrigues, et il résolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son dessein était de rapprocher Charles XII du czar, non seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre Stanislas sur le trône de Pologne, et d'ôter au roi d'Angleterre, George Ier, Brême et Verden, et même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de Charles.

Il se trouvait dans le même temps un ministre de son caractère, dont le projet était de bouleverser l'Angleterre et la France : c'était le cardinal Alberoni, plus maître alors en Espagne que Gortz ne l'était en Suède, homme aussi audacieux et aussi entreprenant que lui, mais beaucoup plus

puissant, parce qu'il était à la tête d'un royaume plus riche, et qu'il ne payait pas ses créatures en monnaies de cuivre.

Gortz, des bords de la mer Baltique, se lia bientôt avec la cour de Madrid. Alberoni et lui furent également d'intelligence avec tous les Anglais errans qui tenaient pour la maison Stuart. Gortz courut dans tous les états où il pouvait trouver des ennemis du roi George; en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, et enfin à Paris, sur la fin de l'année 1716. Le cardinal Alberoni commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres : c'était l'expression d'Alberoni.

Gortz voulait que Charles cédât beaucoup à Pierre pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, et qu'il pût en liberté faire une descente en Écosse, tandis que les partisans des Stuart se déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d'ôter au roi régnant d'Angleterre son plus grand appui : et cet appui était le régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un roi d'Angleterre contre le petit-fils de Louis XIV, que cette même France avait mis sur le trône d'Espagne au prix de ses trésors et de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés : mais tout était

sorti alors de sa route naturelle; et les intérêts du régent n'étaient pas les intérêts du royaume. Alberoni ménagea dès lors une conspiration en France contre ce même régent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jetés presque aussitôt que le plan en eut été formé. Gortz fut le premier dans ce secret, et devait alors aller, déguisé, en Italie, pour s'aboucher avec le prétendant auprès de Rome, et de là revoler à la Haye, y voir le czar, et terminer tout auprès du roi de Suède.

Celui qui écrit cette histoire est très-instruit de ce qu'il avance, puisque Gortz lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, et que, tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Gortz était revenu en Hollande à la fin de 1716, muni des lettres de change d'Alberoni et du plein-pouvoir de Charles. Il est très-certain que le parti du prétendant devait éclater, tandis que Charles descendrait de la Norvège dans le nord d'Ecosse. Ce prince, qui n'avait pu conserver ses états dans le continent, allait envahir et bouleverser ceux d'un autre; et de la prison de Demirtash en Turquie, et des cendres de Stralsund, on eût pu le voir couronner le fils de Jacques II à Londres, comme il avait couronné Stanislas à Varsovie.

Le czar, qui savait une partie des entreprises

de Gortz, en attendait le développement, sans entrer dans aucun de ses plans, et sans les connaître tous : il aimait le grand et l'extraordinaire autant que Charles XII, Gortz et Alberoni ; mais il l'aimait en fondateur d'un état, en législateur, en vrai politique ; et peut-être Alberoni, Gortz, et Charles même, étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes aventures, que des hommes profonds qui prissent des mesures justes : peut-être, après tout, leurs mauvais succès les ont-ils fait accuser de témérité.

Quand Gortz fut à la Haye, le czar ne le vit point ; il aurait donné trop d'ombrage aux États-Généraux, ses amis, attachés au roi d'Angleterre ; ses ministres ne virent Gortz qu'en secret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout et de donner des espérances, sans prendre aucun engagement et sans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'apercevaient bien à son inaction, pendant qu'il eût pu descendre en Scanie avec sa flotte et celle de Danemarck, à son refroidissement envers ses alliés, aux plaintes qui échappaient à leurs cours, et enfin à son voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

Au mois de janvier 1717, un paquebot suédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvège, les *lettres* furent prises. On trouva dans celles de

Gortz et de quelques ministres de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La cour de Danemarck communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Aussitôt on fait arrêter à Londres le ministre suédois Gyllembourg ; on saisit ses papiers, et on y trouve une partie de sa correspondance avec les jacobites.

Le roi George écrivit incontinent en Hollande ; il requiert que, suivant les traités qui lient l'Angleterre et les États-Généraux à leur sûreté commune, le baron de Gortz soit arrêté. Ce ministre, qui se faisait partout des créatures, fut averti de l'ordre ; il partit incontinent : il était déjà dans Arnheim, sur les frontières, lorsque les officiers et les gardes qui couraient après lui ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ses papiers saisis, sa personne traitée durement ; le secrétaire Stamke, celui-là même qui avait contrefait le seing du duc de Holstein dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le comte de Gyllembourg, envoyé de Suède en Angleterre, et le baron de Gortz, avec des lettres de ministre plénipotentiaire de Charles XII, furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les ministres des souverains crièrent à la violation du droit des gens.

Ce droit, qui est plus souvent réclamé que bien connu, et dont jamais l'étendue et les li-

mites n'ont été fixées, a reçu dans tous les temps des atteintes. On a chassé plusieurs ministres des cours où ils résidaient; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes; mais jamais encore on n'avait interrogé des ministres étrangers comme des sujets du pays. La cour de Londres et les États passèrent par-dessus toutes les règles à la vue du péril qui menaçait la maison d'Hanovre; mais enfin ce danger étant découvert cessait d'être danger, du moins dans la conjoncture présente.

Il faut que l'historien Norberg ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes et les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par sa cour, pour essayer de faire entendre que le roi de Suède n'était pas entré très-avant dans le complot.

L'affront fait à ses ministres affermit en lui la résolution de tout tenter pour détrôner le roi d'Angleterre. Cependant il fallut qu'une fois dans sa vie il usât de dissimulation, qu'il désavouât ses ministres auprès du régent de France, qui lui donnait un subside, et auprès des États-Généraux, qu'il voulait ménager : il fit moins de satisfaction au roi George. Gortz et Gyllembourg, ses ministres, furent retenus près de six mois, et ce long outrage confirma en lui tous ses desseins de vengeance.

Pierre, au milieu de tant d'alarmes et de tant de jalousies, ne se commettant en rien, attendant

tout du temps, et ayant mis un assez bon ordre dans ses vastes états pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, et par là perdait le plus grand fruit de son voyage; mais il pensait qu'il y avait beaucoup à voir, et il voulut apprendre de près en quels termes était le régent de France avec l'Angleterre, et si ce prince était affermi.

Pierre-le-Grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le maréchal de Tessé avec un grand nombre de seigneurs, un escadron des gardes, et les carrosses du roi à sa rencontre. Il avait fait, selon sa coutume, une si grande diligence, qu'il était déjà à Gournay lorsque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna sur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au Louvre, où le grand appartement était préparé pour lui, et d'autres pour toute sa suite, pour les princes Kourakin et Dolgorouki, pour le vice-chancelier baron Schaffirof, pour l'ambassadeur Tolstoy, le même qui avait essuyé tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devait être magnifiquement logée et servie; mais Pierre étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, et non pour essuyer de vaines cérémonies qui gênaient sa simplicité, et qui consumaient un temps précieux, alla se loger le soir

même à l'autre bout de la ville, au palais ou hôtel de Lesdiguière, appartenant au maréchal de Villeroi, où il fut traité et défrayé comme au Louvre. Le lendemain le régent de France vint le saluer à cet hôtel; le surlendemain on lui amena le roi encore enfant, conduit par le maréchal de Villeroi son gouverneur, de qui le père avait été gouverneur de Louis XIV. On épargna adroitement au czar la gêne de rendre la visite immédiatement après l'avoir reçue; il y eut deux jours d'intervalle : il reçut les respects du corps de ville, et alla le soir voir le roi : la maison du roi était sous les armes. On mena ce jeune prince jusqu'au carrosse du czar : Pierre, étonné et inquiété de la foule qui se pressait autour de ce monarque enfant, le prit et le porta quelque temps dans ses bras.

Des ministres plus raffinés que judicieux ont écrit que le maréchal de Villeroi voulant faire prendre au roi de France la main et le pas, l'empereur de Russie se servit de ce stratagème pour déranger ce cérémonial par un air d'affection et de sensibilité : c'est une idée absolument fausse; la politesse française et ce qu'on devait à Pierre-le-Grand ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial consistait à faire pour un grand monarque et pour un grand homme tout ce qu'il eût désiré lui-même s'il avait fait attention à ces détails. Il

s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs Charles IV, Sigismond, et Charles V, en France, aient eu une célébrité comparable à celle du séjour qu'y fit Pierre-le-Grand. Ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, et n'y parurent pas dans un temps où les arts perfectionnés pussent faire de leur voyage une époque mémorable; mais quand Pierre-le-Grand alla dîner chez le duc d'Antin, dans le palais de Petitbourg, à trois lieues de Paris, et qu'à la fin du repas il vit son portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la salle, il sentit que les Français savaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte si digne.

Il fut encore plus surpris lorsque, allant voir frapper des médailles dans cette longue galerie du Louvre, où tous les artistes du roi sont honorablement logés, une médaille qu'on frappait étant tombée, et le czar s'empressant de la ramasser, il se vit gravé sur cette médaille, avec une renommée sur le revers, posant un pied sur le globe, et ces mots de Virgile, si convenables à Pierre-le-Grand, *Vires acquirit eundo;* allusion également fine et noble, et également convenable à ses voyages et à sa gloire: on présenta de ces médailles d'or à lui et à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artistes? on mettait à ses pieds tous les chefs-d'œuvre, et on le suppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-lices

des Gobelins, les tapis de la Savonnerie, les ateliers des sculpteurs, des peintres, des orfévres du roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématiques? tout ce qui semblait mériter son approbation lui était offert de la part du roi.

Pierre était mécanicien, artiste, géomètre. Il alla à l'académie des sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même : il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ses états, et surtout dans celles de la mer Caspienne. Enfin, il daigna être un des membres de cette académie, et entretint depuis une correspondance suivie d'expériences et de découvertes avec ceux dont il voulait bien être le simple confrère. Il faut remonter aux Pythagores et aux Anacharsis pour trouver de tels voyageurs; et ils n'avaient pas quitté un empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur ce transport dont il fut saisi en voyant le tombeau du cardinal de Richelieu. Peu frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, il ne le fut que de l'image d'un ministre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe en l'agitant, et qui avait rendu à la France sa gloire perdue après la mort de Henri IV. On sait qu'il embrassa cette statue, et qu'il s'écria : « Grand homme! je t'aurais donné la moitié de mes états

pour apprendre de toi à gouverner l'autre. »

Enfin, avant de partir, il voulut voir cette célèbre madame de Maintenon, qu'il savait être veuve en effet de Louis XIV, et qui touchait à sa fin. Cette espèce de conformité entre le mariage de Louis XIV et le sien excitait vivement sa curiosité; mais il y avait entre le roi de France et lui cette différence, qu'il avait épousé publiquement une héroïne, et que Louis XIV n'avait eu en secret qu'une femme aimable. La czarine n'était pas de ce voyage; Pierre avait trop craint les embarras du cérémonial et la curiosité d'une cour peu faite pour sentir le mérite d'une femme qui, des bords du Pruth à ceux de la Finlande, avait affronté la mort à côté de son époux sur mer et sur terre.

CHAPITRE IX.

Retour du czar dans ses états. Sa politique, ses occupations.

La démarche que la Sorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mausolée du cardinal de Richelieu, mérite d'être traitée à part.

Quelques docteurs de Sorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'église grecque avec l'église latine. Ceux qui connaissent l'antiquité savent

assez que le christianisme est venu en occiden par les Grecs d'Asie, et que c'est en orien qu'il est né ; que les premiers pères, les premier conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout est de l'orient ; qu'il n'y a pas mêm un seul terme de dignité et d'office qui ne soi grec, qui n'atteste encore aujourd'hui la sourc dont tout nous est venu. L'empire romain ayan été divisé, il était impossible qu'il n'y eût tôt o tard deux religions comme deux empires, et qu'o ne vît entre les chrétiens d'orient et d'occident l même schisme qu'entre les Osmanlis et les Persans

C'est ce schisme que quelques docteurs de l'université de Paris crurent éteindre tout d'un coup en donnant un mémoire à Pierre-le-Grand. L pape Léon IX et ses successeurs n'avaient pu e venir à bout avec des légats, des conciles, e même de l'argent. Ces docteurs auraient dû savoir que Pierre-le-Grand, qui gouvernait so église, n'était pas homme à reconnaître le pape En vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'église gallicane, dont le czar ne s souciait guère ; en vain ils dirent que les pape doivent être soumis aux conciles, et que le jugement d'un pape n'est point une règle de foi : il ne réussirent qu'à déplaire beaucoup à la cour d Rome par leur écrit, sans plaire à l'empereur d Russie ni à l'église russe.

Il y avait dans ce plan de réunion des objets

de politique qu'ils n'entendaient pas, et des points de controverse qu'ils disaient entendre, et que chaque parti explique comme il lui plaît. Il s'agissait du Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, selon les Latins, et qui procède aujourd'hui du Père par le Fils, selon les Grecs, après n'avoir long-temps procédé que du Père : ils citaient saint Épiphane, qui dit que « le Saint-Esprit n'est pas frère du Fils, ni petit-fils du Père. »

Mais le czar, en partant de Paris, avait d'autres affaires qu'à vérifier des passages de saint Épiphane. Il reçut avec bonté le mémoire des docteurs. Ils écrivirent à quelques évêques russes, qui firent une réponse polie ; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion qu'il institua quelque temps après la fête comique du conclave, lorsqu'il eut chassé les jésuites de ses états, en 1718.

Il y avait à sa cour un vieux fou, nommé Sotof, qui lui avait appris à écrire, et qui s'imaginait avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. Pierre, qui adoucissait quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encore entièrement réformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde ; il le créa knès papa, avec deux mille roubles d'appointement, et lui assigna une mai-

son à Pétersbourg dans le quartier des Tartares : des bouffons l'installèrent en cérémonie ; il fut harangué par quatre bègues ; il créa des cardinaux, et marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré collége était ivre d'eau-de-vie. Après la mort de ce Sotof, un officier, nommé Buturlin, fut créé pape. Moscou et Pétersbourg ont vu trois fois renouveler cette cérémonie, dont le ridicule semblait être sans conséquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur aversion pour une église qui prétendait un pouvoir suprême, et dont le chef avait anathématisé tant de rois. Le czar vengeait en riant vingt empereurs d'Allemagne, dix rois de France, et une foule de souverains. C'est là tout le fruit que la Sorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les églises grecque et latine.

Le voyage du czar en France fut plus utile par son union avec ce royaume commerçant et peuplé d'hommes industrieux que par la prétendue réunion de deux églises rivales, dont l'une maintiendra toujours son antique indépendance, et l'autre sa nouvelle supériorité.

Pierre ramena à sa suite plusieurs artisans français, ainsi qu'il en avait amené d'Angleterre ; car toutes les nations chez lesquelles il voyagea se firent un honneur de le seconder dans son dessein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, et de concourir à cette espèce de création.

Il minuta dès lors un traité de commerce avec la France, et le remit entre les mains de ses ministres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être signé par l'ambassadeur de France, Châteauneuf, que le 15 auguste 1717, à la Haye. Ce traité ne concernait pas seulement le commerce, il regardait la paix du nord. Le roi de France, l'électeur de Brandebourg, acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna: c'était assez faire sentir au roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, et c'était combler les espérances de Gortz, qui mit dès lors tout en œuvre pour réunir Pierre et Charles, pour susciter à George de nouveaux ennemis, et pour prêter la main au cardinal Alberoni d'un bout de l'Europe à l'autre. Le baron de Gortz vit alors publiquement à la Haye les ministres du czar; il leur déclara qu'il avait un plein pouvoir de conclure la paix de la Suède.

Le czar laissait Gortz préparer toutes leurs batteries sans y toucher; prêt à faire la paix avec le roi de Suède, mais aussi à continuer la guerre, toujours lié avec le Danemarck, la Pologne, la Prusse, et même en apparence avec l'électeur d'Hanovre.

Il paraît évidemment qu'il n'avait d'autre dessein arrêté que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ses nouveaux établissemens. Il savait que les né-

gociations, les intérêts des princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés, éprouvent presque tous les ans des vicissitudes, et que souvent il ne reste aucune trace de tant d'efforts de politique. Une seule manufacture bien établie fait quelquefois plus de bien à un état que vingt traités.

Pierre, ayant rejoint sa femme qui l'attendait en Hollande, continua ses voyages avec elle : ils traversèrent ensemble la Vestphalie, et arrivèrent à Berlin sans aucun appareil. Le nouveau roi de Prusse n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial et de la magnificence que le monarque de Russie. C'était un spectacle instructif pour l'étiquette de Vienne et d'Espagne, pour le *punctilio* d'Italie, et pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un roi qui ne se servait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en simple soldat, et qui s'était interdit toutes les délicatesses de la table et toutes les commodités de la vie.

Le czar et la czarine menaient une vie aussi simple et aussi dure ; et si Charles XII s'était trouvé avec eux, on eût vu ensemble quatre têtes couronnées accompagnées de moins de faste qu'un évêque allemand ou qu'un cardinal de Rome. Jamais le luxe et la mollesse n'ont été combattus par de si nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attire-

rait parmi nous de la considération, et serait regardé comme un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en sa vie, par curiosité, la cinquième partie des voyages que fit Pierre pour le bien de ses états. De Berlin, il va à Dantzick avec sa femme; il protége à Mittau la duchesse de Courlande, sa nièce, devenue veuve; il visite toutes ses conquêtes, donne de nouveaux règlemens dans Pétersbourg, va dans Moscou, y fait rebâtir des maisons de particuliers tombées en ruine; de là il se transporte à Czarisin, sur le Volga, pour arrêter les incursions des Tartares de Kouban : il construit des lignes du Volga au Tanaïs, et fait élever des forts de distance en distance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce temps-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a composé. Une chambre de justice est établie pour examiner la conduite de ses ministres, et pour remettre de l'ordre dans les finances : il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres; le prince Menzikoff fut même un de ceux qui eurent besoin de sa clémence; mais un jugement plus sévère, qu'il se crut obligé de rendre contre son propre fils, remplit d'amertume une vie si glorieuse.

CHAPITRE X.

Condamnation du prince Alexis Pétrovitz.

Pierre-le-Grand avait, en 1689, à l'âge de dix-sept ans, épousé Eudoxie-Théodore, ou Théodorouna Lapoukin, élevée dans tous les préjugés de son pays, et incapable de se mettre au-dessus d'eux comme son époux. Les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un empire et former des hommes, vinrent de sa femme : elle était dominée par la superstition, si souvent attachée à son sexe. Toutes les nouveautés utiles lui semblaient des sacriléges, et tous les étrangers dont le czar se servait pour exécuter ses grands desseins lui paraissaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux et les partisans des anciens usages : sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes si graves. Enfin le czar fut obligé de la répudier en 1696, et de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile sous le nom d'Hélène.

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690 naquit malheureusement avec le caractère de sa mère;

et ce caractère se fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires disent qu'elle fut confiée à des superstitieux qui lui gâtèrent l'esprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impressions en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né sans ouverture d'esprit; il parlait et écrivait bien l'allemand; il dessinait; il apprit un peu de mathématiques : mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés assurent que la lecture des livres ecclésiastiques fut ce qui le perdit. Le jeune Alexis crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que faisait son père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, et il se laissa gouverner par ces prêtres.

Ils lui persuadaient que toute la nation avait les entreprises de Pierre en horreur; que les fréquentes maladies du czar ne lui promettaient pas une longue vie; que son fils ne pouvait espérer de plaire à la nation qu'en marquant son aversion pour les nouveautés. Ces murmures et ces conseils ne formaient pas une faction ouverte, une conspiration; mais tout semblait y tendre, et les esprits étaient échauffés.

Le mariage de Pierre avec Catherine en 1707, et les enfans qu'il eut d'elle, achevèrent d'aigrir l'esprit du jeune prince. Pierre tenta tous les moyens de le ramener; il le mit même à la tête

de la régence pendant une année ; il le fit voyager ; il le maria, en 1711, à la fin de la campagne du Pruth, avec la princesse de Volfenbuttel, ainsi que nous l'avons rapporté. Ce mariage fut très-malheureux. Alexis, âgé de vingt-deux ans, se livra à toutes les débauches de la jeunesse, et à toute la grossièreté des anciennes mœurs, qui lui étaient si chères : ces dérèglemens l'abrutirent. Sa femme, méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, et mourut enfin de douleur en 1715, le premier de novembre.

Elle laissait au prince Alexis un fils dont elle venait d'accoucher, et ce fils devait être un jour l'héritier de l'empire suivant l'ordre naturel. Pierre sentait avec douleur qu'après lui tous ses travaux seraient détruits par son propre sang. Il écrivit à son fils, après la mort de la princesse, une lettre également pathétique et menaçante ; elle finissait par ces mots : « J'attendrai encore un peu de temps, pour voir si vous voulez vous corriger ; sinon, sachez que je vous priverai de la succession, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider ; ne vous reposez pas sur le titre de mon fils unique : car, si je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie et pour le salut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner ? Je préférerai de les transmettre plutôt à un étranger

qui le mérite qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne. »

Cette lettre est d'un père, mais encore plus d'un législateur ; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la succession n'était point invariablement établi en Russie, comme dans d'autres royaumes, par ces lois fondamentales qui ôtent aux pères le droit de déshériter leurs fils ; et le czar croyait surtout avoir la prérogative de disposer d'un empire qu'il avait fondé.

Dans ce temps-là même l'impératrice Catherine accoucha d'un prince, qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattît le courage d'Alexis, soit imprudence, soit mauvais conseil, il écrivit à son père qu'il renonçait à la couronne et à toute espérance de régner. « Je prends Dieu à témoin, dit-il, et je jure sur mon âme que je ne prétendrai jamais à la succession. Je mets mes enfans entre vos mains, et je ne demande que mon entretien pendant ma vie. »

Son père lui écrivit une seconde fois : « Je remarque, dit-il, que vous ne parlez dans votre lettre que de la succession, comme si j'avais besoin de votre consentement. Je vous ai remontré quelle douleur votre conduite m'a causée pendant tant d'années, et vous ne m'en parlez pas. Les exhortations paternelles ne vous touchent point. Je me suis déterminé à vous écrire encore pour la dernière fois. Si vous méprisez mes avis

de mon vivant, quel cas en ferez-vous après ma mort? Quand vous auriez présentement la volonté d'être fidèle à vos promesses, ces grandes barbes pourront vous tourner à leur fantaisie, et vous forceront à les violer... Ces gens-là ne s'appuient que sur vous. Vous n'avez aucune reconnaissance pour celui qui vous a donné la vie. L'assistez-vous dans ses travaux depuis que vous êtes parvenu à un âge mûr? ne blâmez-vous pas, ne détestez-vous pas tout ce que je puis faire pour le bien de mes peuples? J'ai sujet de croire que, si vous me survivez, vous détruirez mon ouvrage. Corrigez-vous, rendez-vous digne de la succession, ou faites-vous moine. Répondez soit par écrit, soit de vive voix, sinon j'agirai avec vous comme avec un malfaiteur. »

Cette lettre était dure : il était aisé au prince de répondre qu'il changerait de conduite; mais il se contenta de répondre en quatre lignes à son père qu'il voulait se faire moine.

Cette résolution ne paraissait pas naturelle : et il paraît étrange que le czar voulût voyager en laissant dans ses états un fils si mécontent et si obstiné : mais aussi ce voyage même prouve que le czar ne voyait pas de conspiration à craindre de la part de son fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne et pour la France ; le prince, malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, et lui confirma par les

plus grands sermens qu'il voulait se retirer dans un cloître. Le czar lui donna six mois pour se consulter, et partit avec son épouse.

A peine fut-il à Copenhague, qu'il apprit (ce qu'il pouvait présumer) qu'Alexis ne voyait que des mécontens qui flattaient ses chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choisir du couvent ou du trône, et que, s'il voulait un jour lui succéder, il fallait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Les confidens du prince lui persuadaient qu'il serait dangereux pour lui de se trouver loin de tout conseil, entre un père irrité et une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver son père à Copenhague; mais il prit le chemin de Vienne, et alla se mettre entre les mains de l'empereur Charles VI, son beau-frère, comptant y demeurer jusqu'à la mort du czar.

C'était à peu près la même aventure que celle de Louis XI, lorsque, étant encore dauphin, il quitta la cour du roi Charles VII, son père, et se retira chez le duc de Bourgogne. Le dauphin était bien plus coupable que le czarovitz, puisqu'il s'était marié malgré son père, qu'il avait levé des troupes, qu'il se retirait chez un prince naturellement ennemi de Charles VII, et qu'il ne revint jamais à la cour, quelques instances que son père pût lui faire.

Alexis, au contraire, ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait

point levé de troupes, ne se retirait point chez un prince ennemi, et retourna aux pieds de son père sur la première lettre qu'il reçut de lui. Car, dès que Pierre sut que son fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tirol, et ensuite à Naples, qui appartenait alors à l'empereur Charles VI, il dépêcha le capitaine aux gardes Romanzoff et le conseiller privé Tolstoy, chargés d'une lettre écrite de sa main, datée de Spa, du 21 juillet n. st. 1717. Ils trouvèrent le prince à Naples dans le château Saint-Elme, et lui remirent la lettre. Elle était conçue en ces termes :

« .....Je vous écris pour la dernière fois, pour vous dire que vous ayez à exécuter ma volonté, que Tolstoy et Romanzoff vous annonceront de ma part. Si vous m'obéissez, je vous assure, et je promets à Dieu, que je ne vous punirai pas; et que si vous revenez, je vous aimerai plus que jamais; mais que si vous ne le faites pas, je vous donne comme père, en vertu du pouvoir que j'ai reçu de Dieu, ma malédiction éternelle; et, comme votre souverain, je vous assure que je trouverai bien les moyens de vous punir : en quoi j'espère que Dieu m'assistera, et qu'il prendra ma juste cause en main.

« Au reste, souvenez-vous que je ne vous ai violenté en rien. Avais-je besoin de vous laisser le libre choix du parti que vous voudriez pren-

dre? Si j'avais voulu vous forcer, n'avais-je pas en main la puissance? je n'avais qu'à commander, et j'aurais été obéi. »

Le vice-roi de Naples persuada aisément Alexis de retourner auprès de son père. C'était une preuve incontestable que l'empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune prince aucun engagement dont le czar eût à se plaindre. Alexis avait voyagé avec sa maîtresse Afrosine; il revint avec elle.

On pouvait le considérer comme un jeune homme mal conseillé, qui était allé à Vienne et à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette seule faute, commune à tant de jeunes gens, elle était bien pardonnable : son père prenait Dieu à témoin que non seulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. Alexis partit sur cette assurance; mais, par l'instruction des deux envoyés qui le ramenèrent, et par la lettre même du czar, il paraît que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient conseillé, et qu'il exécutât son serment de renoncer à la succession.

Il semblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre serment que le czar avait fait dans sa lettre d'aimer son fils plus que jamais. Peut-être que le père, combattu entre l'amour paternel et la raison du souverain, se bornait à aimer son fils retiré dans un cloître; peut-être

espérait-il encore le ramener à son devoir, et le rendre digne de cette succession même, en lui faisant sentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures si rares, si difficiles, si douloureuses, il est aisé de croire que, ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le prince arrive le 13 février 1718, n. st., à Moscou, où le czar était alors. Il se jette le jour même aux genoux de son père; il a un très-long entretien avec lui; le bruit se répand aussitôt dans la ville que le père et le fils sont réconciliés, que tout est oublié; mais le lendemain on fait prendre les armes au régiment des gardes à la pointe du jour; on fait sonner la grosse cloche de Moscou. Les boyards, les conseillers privés, sont mandés dans le château; les évêques, les archimandrites, et deux religieux de Saint-Basile, professeurs en théologie, s'assemblent dans l'église cathédrale. Alexis est conduit sans épée, et comme prisonnier, dans le château, devant son père : il se prosterne en sa présence, et lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue ses fautes, se déclare indigne de lui succéder, et pour toute grâce lui demande la vie.

Le czar, après l'avoir relevé, le conduisit dans un cabinet, où il lui fit plusieurs questions. Il lui déclara que, s'il celait quelque chose touchant son évasion, il y allait de sa tête. Ensuite

on ramena le prince dans la salle où le conseil était assemblé ; là on lut publiquement la déclaration du czar déjà dressée.

Le père, dans cette pièce, reproche à son fils tout ce que nous avons détaillé, son peu d'application à s'instruire, ses liaisons avec les partisans des anciennes mœurs, sa mauvaise conduite avec sa femme. « Il a violé, dit-il, la foi conjugale, en s'attachant à une fille de la plus basse extraction, du vivant de son épouse. » Il est vrai que Pierre avait répudié sa femme en faveur d'une captive; mais cette captive était d'un mérite supérieur, et il était justement mécontent de sa femme, qui était sa sujette. Alexis, au contraire, avait négligé sa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que sa beauté. Jusque là on ne voit que des fautes de jeune homme, qu'un père doit reprendre, et qu'il peut pardonner.

Il lui reproche ensuite d'être allé à Vienne se mettre sous la protection de l'empereur. Il dit qu'Alexis *a calomnié son père*, en faisant entendre à l'empereur Charles VI qu'il était persécuté, qu'on le forçait à renoncer à son héritage, qu'enfin il a prié l'empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'empereur aurait pu faire la guerre au czar pour un tel sujet, et comment il eût pu interposer autre chose

que de bons offices entre le père irrité et le fils désobéissant. Aussi Charles VI s'était contenté de donner une retraite au prince, et on l'avait renvoyé quand le czar, instruit de sa retraite, l'avait redemandé.

Pierre ajoute, dans cette pièce terrible, qu'Alexis avait persuadé à l'empereur *qu'il n'était pas en sûreté de sa vie* s'il revenait en Russie. C'était en quelque façon justifier les plaintes d'Alexis, que de le faire condamner à mort après son retour, et surtout après avoir promis de lui pardonner; mais nous verrons pour quelle cause le czar fit ensuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande assemblée un souverain absolu plaider contre son fils.

« Voilà, dit-il, de quelle manière notre fils est revenu; et quoiqu'il ait mérité la mort par son évasion et par ses calomnies, cependant notre tendresse paternelle lui pardonne ses crimes; mais considérant son indignité et sa conduite déréglée, nous ne pouvons en conscience lui laisser la succession au trône, prévoyant trop qu'après nous sa conduite dépravée détruirait la gloire de la nation, et ferait perdre tant d'états reconquis par nos armes. Nous plaindrions surtout nos sujets, si nous les rejetions, par un tel successeur, dans
…t beaucoup plus mauvais qu'ils n'ont été.
…si, par le pouvoir paternel, en vertu du-
…lon les droits de notre empire, chacun

même de nos sujets peut déshériter un fils comme il lui plaît, et en vertu de la qualité de prince souverain, et en considération du salut de nos états, nous privons notredit fils Alexis de la succession après nous à notre trône de Russie, à cause de ses crimes et de son indignité, quand même il ne subsisterait pas une seule personne de notre famille après nous.

« Et nous constituons et déclarons successeur audit trône, après nous, notre second fils Pierre[1], quoique encore jeune, n'ayant pas de successeur plus âgé.

« Donnons à notre susdit fils Alexis notre malédiction paternelle, si jamais, en quelque temps que ce soit, il prétend à ladite succession, ou la recherche.

« Désirons aussi de nos fidèles sujets de l'état ecclésiastique et séculier, et de tout autre état, et de la nation entière, que, selon cette constitution et suivant notre volonté, ils reconnaissent et considèrent notredit fils Pierre, désigné par nous à la succession, pour légitime successeur, et qu'en conformité de cette présente constitution, ils confirment le tout par serment devant le saint autel, sur les saints évanglise, en baisant la croix.

[1] C'est ce même fils de l'impératrice Catherine qui mourut en 1719, le 15 avril.

« Et tous ceux qui s'opposeront jamais, en quelque temps que ce soit, à notre volonté, et qui dès aujourd'hui oseront considérer notre fils Alexis comme successeur, ou l'assister à cet effet, nous les déclarons traîtres envers nous et à la patrie; et avons ordonné que la présente soit partout publiée, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance. Fait à Moscou, le 14 février 1718 n. st. Signé de notre main et scellé de notre sceau. »

Il paraît que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dressés avec une extrême célérité, puisque le prince Alexis était revenu le 13, et que son exhérédation en faveur du fils de Catherine est du 14.

Le prince, de son côté, signa qu'il renonçait à la succession. « Je reconnais, dit-il, cette exclusion pour juste; je l'ai méritée par mon indignité, et je jure au Dieu tout-puissant en Trinité de me soumettre en tout à la volonté paternelle, etc. »

Ces actes étant signés, le czar marcha à la cathédrale; on les y lut une seconde fois, et tous les ecclésiastiques mirent leurs approbations et leurs signatures au bas d'une autre copie. Jamais prince ne fut déshérité d'une manière si authentique. Il y a beaucoup d'états où un tel acte ne rait d'aucune valeur; mais en Russie, comme les anciens Romains, tout père avait le droit

de priver son fils de sa succession; et ce droit était plus fort dans un souverain que dans un sujet, surtout dans un souverain tel que Pierre.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le prince contre son père, et conseillé son évasion, ne tâchassent d'anéantir une renonciation imposée par la force, et de rendre au fils aîné la couronne transférée au cadet d'un second lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile et la destruction inévitable de tout ce que Pierre avait fait de grand et d'utile. Il fallait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes, que contenait alors la Russie, et un seul homme, qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les malintentionnés; et le czar menaça encore une fois son fils de mort s'il lui cachait quelque chose. En conséquence, le prince fut donc interrogé juridiquement par son père, et ensuite par des commissaires.

Une des charges qui servirent à sa condamnation fut une lettre d'un résident de l'empereur, nommé Beyer, écrite de Pétersbourg après l'évasion du prince : cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée russe assemblée dans le Meklenbourg, que plusieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle czarine Catherine et son fils dans la prison où était la czarine répudiée, et de mettre Alexis sur le trône quand on l'aurait re-

trouvé. Il y avait en effet alors une sédition dans cette armée du czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune suite. Alexis ne pouvait les avoir encouragés; un étranger en parlait comme d'une nouvelle : la lettre n'était point adressée au prince Alexis, et il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne.

Une accusation plus grave fut une minute de sa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux sénateurs et aux archevêques de Russie; les termes en étaient forts : « Les mauvais traitemens continuels que j'ai essuyés sans les avoir mérités m'ont obligé de fuir : peu s'en est fallu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je suis sous la protection d'un grand prince; je vous prie de ne me point abandonner à présent. » Ce mot d'*à présent*, qui pouvait être regardé comme séditieux, était rayé, et ensuite remis de sa main, et puis rayé encore; ce qui marquait un jeune homme troublé, se livrant à son ressentiment, et s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres; elles n'étaient jamais parvenues à leur destination, et la cour de Vienne les retint : preuve assez forte que cette cour ne voulait pas se brouiller avec celle de Russie, et soutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta plusieurs témoins au prince; l'un

d'eux, nommé Afanassief, soutint qu'il lui avait entendu dire autrefois : « Je dirai quelque chose aux évêques qui le rediront aux curés, les curés aux paroissiens, et on me fera régner, fût-ce malgré moi. »

Sa propre maîtresse Afrosine déposa contre lui. Toutes les accusations n'étaient pas bien précises ; nul projet dirigé, nulle intrigue suivie, nulle conspiration, aucune association, encore moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent et dépravé, qui se plaignait de son père, qui le fuyait, et qui espérait sa mort ; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vaste monarchie de notre hémisphère ; et dans sa situation et dans sa place il n'y avait point de petite faute.

Accusé par sa maîtresse, il le fut encore au sujet de l'ancienne czarine sa mère et de Marie sa sœur. On le chargea d'avoir consulté sa mère sur son évasion, et d'en avoir parlé à la princesse Marie. Un évêque de Rostou, confident de tous trois, fut arrêté, et déposa que ces deux princesses, prisonnières dans un couvent, avaient espéré un changement qui les mettrait en liberté, et avaient par leurs conseils engagé le prince à la fuite. Plus leurs ressentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra, à la fin de ce chapitre, quel était cet évêque, et quelle avait été sa conduite.

Alexis nia d'abord plusieurs faits de cette nature, et par cela même il s'exposait à la mort, dont son père l'avait menacé, en cas qu'il ne fît pas un aveu général et sincère.

Enfin il avoua quelques discours peu respectueux qu'on lui imputait contre son père, et il s'excusa sur la colère et sur l'ivresse.

Le czar dressa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatrième était ainsi conçu :

« Quand vous avez vu, par la lettre de Beyer, qu'il y avait une révolte à l'armée de Meklenbourg, vous en avez eu de la joie; je crois que vous aviez quelque vue, et que vous vous seriez déclaré pour les rebelles, même de mon vivant. »

C'était interroger le prince sur le fond de ses sentimens secrets. On peut les avouer à un père dont les conseils les corrigent, et les cacher à un juge qui ne prononce que sur les faits avérés. Les sentimens cachés du cœur ne sont pas l'objet d'un procès criminel. Alexis pouvait les nier, les déguiser aisément; il n'était pas obligé d'ouvrir son âme; cependant il répondit par écrit : « Si les rebelles m'avaient appelé de votre vivant, j'y serais apparemment allé, supposé qu'ils eussent été assez forts. »

Il est inconcevable qu'il ait fait cette réponse de lui-même, et il serait aussi extraordinaire, du moins suivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné sur l'aveu d'une idée qu'il aurait pu

avoir un jour dans un cas qui n'est point arrivé.

A cet étrange aveu de ses plus secrètes pensées, qui ne s'étaient point échappées au-delà du fond de son âme, on joignit des preuves qui, en plus d'un pays, ne sont pas admises au tribunal de la justice humaine.

Le prince, accablé, hors de ses sens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait servir à le perdre, avoua enfin que dans la confession il s'était accusé devant Dieu à l'archiprêtre Jacques d'avoir souhaité la mort de son père, et que le confesseur Jacques lui avait répondu : *Dieu vous le pardonnera, nous lui en souhaitons autant.*

Toutes les preuves qui peuvent se tirer de la confession sont inadmissibles par les canons de notre église ; ce sont des secrets entre Dieu et le pénitent. L'église grecque ne croit pas, non plus que la latine, que cette correspondance intime et sacrée entre un pécheur et la Divinité soit du ressort de la justice humaine : mais il s'agissait de l'état et d'un souverain. Le prêtre Jacques fut appliqué à la question, et avoua ce que le prince avait révélé. C'était une chose rare dans ce procès de voir le confesseur accusé par son pénitent, et le pénitent par sa maîtresse. On peut encore ajouter à la singularité de cette aventure, que l'archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accusations, ayant autrefois, dans les pre-

miers éclats des ressentimens du czar contre son fils, prononcé un sermon trop favorable au jeune czarovitz, ce prince avoua dans ses interrogatoires qu'il comptait sur ce prélat; et ce même archevêque de Rézan fut à la tête des juges ecclésiastiques consultés par le czar sur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque essentielle à faire dans cet étrange procès, très-mal digéré dans la grossière histoire de Pierre Ier, par le prétendu boyard Nestesuranoy; et cette remarque, la voici.

Dans les réponses que fit Alexis au premier interrogatoire de son père, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'empereur, il s'adressa au comte de Schonborn, chambellan; que ce chambellan lui dit: « L'empereur ne vous abandonnera pas; et quand il en sera temps, après la mort de votre père, il vous aidera à monter sur le trône à main armée. » Je lui répondis, ajoute l'accusé: « Je ne demande pas cela; que l'empereur m'accorde sa protection, je n'en veux pas davantage. » Cette déposition est simple, naturelle, porte un grand caractère de vérité: car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'empereur pour aller tenter de détrôner son père; et personne n'eût osé faire, ni au prince Eugène, ni au conseil, ni à l'empereur, une proposition si absurde. Cette déposition est du mois de février; et quatre mois après, au pre-

mier juillet, dans le cours et sur la fin de ces procédures, on fait dire au czarovitz, dans ses dernières réponses par écrit :

« Ne voulant imiter mon père en rien, je cherchais à parvenir à la succession de quelque autre manière que ce fût, *excepté de la bonne façon.* Je la voulais avoir par une assistance étrangère : et si j'y étais parvenu, et que l'empereur eût mis en exécution *ce qu'il m'avait promis*, de me procurer la couronne de Russie même à main armée, je n'aurais rien épargné pour me mettre en possession de la succession. Par exemple, si l'empereur avait demandé en échange des troupes de mon pays pour son service contre qui que ce fût de ses ennemis, ou de grosses sommes d'argent, j'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, et j'aurais donné de grands présens à ses ministres et à ses généraux. J'aurais entretenu à mes dépens les troupes auxiliaires qu'il m'aurait données pour me mettre en possession de la couronne de Russie; et, en un mot, rien ne m'aurait coûté pour accomplir en cela ma volonté. »

Cette dernière déposition du prince paraît bien forcée; il semble qu'il fasse des efforts pour se faire croire coupable ; ce qu'il dit est même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'empereur lui avait promis de lui *procurer la couronne à main armée :* cela était faux. Le comte de Schonborn lui avait fait espérer qu'un

jour, après la mort du czar, l'empereur l'aiderait à soutenir le droit de sa naissance; mais l'empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agissait pas de se révolter contre son père, mais de lui succéder après sa mort.

Il dit dans ce dernier interrogatoire ce qu'il crut qu'il eût fait s'il avait eu à disputer son héritage; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant son voyage à Vienne et à Naples. Le voilà donc qui dépose une seconde fois, non pas ce qu'il a fait, et ce qui peut être soumis à la rigueur des lois, mais ce qu'il imagine qu'il eût pu faire un jour, et qui par conséquent ne semble soumis à aucun tribunal; le voilà qui s'accuse deux fois des pensées secrètes qu'il a pu concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vu auparavant, dans le monde entier, un seul homme jugé et condamné sur les idées inutiles qui lui sont venues dans l'esprit, et qu'il n'a communiquées à personne. Il n'est aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuse d'une pensée criminelle; et l'on prétend même que Dieu ne les punit que quand elles sont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre, à ces considérations si naturelles, qu'Alexis avait mis son père en droit
ir, par sa réticence sur plusieurs com-
n évasion : sa grâce était attachée à
néral, et il ne le fit que quand il n'é-

tait plus temps. Enfin, après un tel éclat, il ne paraissait pas dans la nature humaine qu'il fût possible qu'Alexis pardonnât un jour au frère en faveur duquel il était déshérité ; et il valait mieux, disait-on, punir un coupable que d'exposer tout l'empire. La rigueur de la justice s'accordait avec la raison d'état.

Il ne faut pas juger des mœurs et des lois d'une nation par celles des autres : le czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort son fils pour sa seule évasion ; il s'en explique ainsi dans sa déclaration aux juges et aux évêques :

« Quoique, selon toutes les lois divines et humaines, et surtout suivant celles de Russie, qui excluent toute juridiction entre un père et un enfant parmi les particuliers, nous ayons un pouvoir assez abondant et absolu de juger notre fils suivant ses crimes, selon notre volonté, sans en demander avis à personne ; cependant, comme on n'est point aussi clairvoyant dans ses propres affaires que dans celles des autres, et comme les médecins, même les plus experts, ne risquent point de se traiter eux-mêmes, et qu'ils en appellent d'autres dans leurs maladies ; craignant de charger ma conscience de quelque péché, je vous expose mon état, et je vous demande du remède : car j'appréhende la mort éternelle, si, ne connaissant peut-être point la qualité de mon mal, je voulais m'en guérir seul, vu principale-

ment que j'ai juré sur les jugemens de Dieu, et que j'ai promis par écrit le pardon de mon fils, et je l'ai ensuite confirmé de bouche, au cas qu'il me dît la vérité.

« Quoique mon fils ait violé sa promesse, toutefois, pour ne m'écarter en rien de mes obligations, je vous prie de penser à cette affaire et de l'examiner avec la plus grande attention, pour voir ce qu'il a mérité. Ne me flattez point; n'appréhendez pas que, s'il ne mérite qu'une légère punition, et que vous le jugiez ainsi, cela me soit désagréable; car je vous jure, par le grand Dieu et par ses jugemens, que vous n'avez absolument rien à en craindre.

« N'ayez point d'inquiétude sur ce que vous devez juger le fils de votre souverain : mais, sans avoir égard à la personne, rendez justice, et ne perdez pas votre âme et la mienne. Enfin, que notre conscience ne nous reproche rien au jour terrible du jugement, et que notre patrie ne soit point lésée. »

Le czar fit au clergé une déclaration à peu près semblable : ainsi tout se passa avec la plus grande authenticité, et Pierre mit dans toutes ses démarches une publicité qui montrait la persuasion intime de sa justice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un si grand empire dura depuis la fin de février jusqu'au 5 juillet n. st. Le prince fut interrogé plusieurs

fois ; il fit les aveux qu'on exigeait : nous avons rapporté ceux qui sont essentiels.

Le premier juillet, le clergé donna son sentiment par écrit. Le czar, en effet, ne lui demandait que son sentiment, et non pas une sentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

« Cette affaire, disent les évêques et les archimandrites, n'est point du tout du ressort de la juridiction ecclésiastique, et le pouvoir absolu établi dans l'empire de Russie n'est point soumis au jugement des sujets ; mais le souverain y a l'autorité d'agir suivant son bon plaisir, sans qu'aucun inférieur y intervienne. »

Après ce préambule, on cite le Lévitique, où il est dit que celui qui aura maudit son père ou sa mère sera puni de mort, et l'Évangile de saint Matthieu, qui rapporte cette loi sévère du Lévitique. On finit, après plusieurs autres citations, par ces paroles très-remarquables.

« Si sa majesté veut punir celui qui est tombé, selon ses actions et suivant la mesure de ses crimes, il a devant lui des exemples de l'ancien Testament ; s'il veut faire miséricorde, il a l'exemple de Jésus-Christ même, qui reçoit le fils égaré revenant à la repentance, qui laisse libre la femme surprise en adultère, laquelle a mérité la lapidation selon la loi ; qui préfère la miséricorde au sacrifice : il a l'exemple de David, qui veut épargner Absalon, son fils et son persécuteur ; car il

dit à ses capitaines, qui voulaient l'aller combattre : *Épargnez mon fils Absalon* : le père le voulut épargner lui-même; mais la justice divine ne l'épargna point.

« Le cœur du czar est entre les mains de Dieu; qu'il choisisse le parti auquel la main de Dieu le tournera. »

Ce sentiment fut signé par huit évêques, quatre archimandrites et deux professeurs; et, comme nous l'avions déjà dit, le métropolite de Rézan, avec qui le prince avait été d'intelligence, signa le premier.

Cet avis du clergé fut incontinent présenté au czar. On voit aisément que le clergé voulait le porter à la clémence, et rien n'est plus beau peut-être que cette opposition de la douceur de Jésus-Christ à la rigueur de la loi judaïque, mise sous les yeux d'un père qui faisait le procès à son fils.

Le jour même on interrogea encore Alexis pour la dernière fois; et il mit par écrit son dernier aveu : c'est dans cette confession qu'il s'accuse « d'avoir été bigot dans sa jeunesse ; d'avoir fréquenté les prêtres et les moines ; d'avoir bu avec eux ; d'avoir reçu d'eux les impressions qui lui donnèrent de l'horreur pour les devoirs de son état, et même pour la personne de son père. »

S'il fit cet aveu de son propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le conseil de clémence que venait de donner ce même clergé qu'il accusait;

et cela prouve encore davantage combien le czar avait changé les mœurs des prêtres de son pays, qui, de la grossièreté et de l'ignorance, étaient parvenus en si peu de temps à pouvoir rédiger un écrit dont les plus illustres pères de l'Église n'auraient désavoué ni la sagesse ni l'éloquence.

C'est dans ces derniers aveux qu'Alexis déclare ce qu'on a déjà rapporté, qu'il voulait arriver à la succession de quelque manière que ce fût, excepté de la bonne. »

Il semblait, par cette dernière confession, qu'il craignît de ne s'être pas assez chargé, assez rendu criminel dans les premières, et qu'en se donnant à lui-même les noms de *mauvais caractère*, de *méchant esprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un soin pénible à justifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet, cet arrêt fut porté le 5 juillet. Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se contentera d'observer ici qu'il commence, comme l'avis du clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des sujets, mais au seul souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul. Ensuite, après avoir exposé toutes les charges contre le prince, les juges s'expriment ainsi : « Que penser de son dessein de rébellion, tel qu'il n'y en eut jamais de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double par-

ricide contre son souverain, comme père de la patrie, et père selon la nature? »

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du czar; car assurément il y a de plus grandes rébellions dans le monde, et on ne voit point, par les actes, que jamais le czarovitz eût conçu le dessein de tuer son père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce prince venait de faire, de s'être confessé un jour d'avoir souhaité la mort à son père et à son souverain : mais l'aveu secret, dans la confession, d'une pensée secrète, n'est pas un double parricide.

Quoi qu'il en soit, il fut jugé à mort unanimement, sans que l'arrêt prononçât le genre de supplice. De cent quarante-quatre juges, il n'y en eut pas un seul qui imaginât seulement une peine moindre que la mort. Un écrit anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là, porte que, si un tel procès avait été jugé au parlement d'Angleterre, il ne se serait pas trouvé, parmi cent quarante-quatre juges, un seul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des temps et des lieux. Manlius aurait pu être condamné lui-même à mort par les lois d'Angleterre, pour avoir fait périr son fils, et il fut respecté par les Romains sévères. Les lois ne punissent point en Angleterre l'évasion d'un prince de Gal-

es, qui, comme pair du royaume, est maître d'aller où il veut. Les lois de la Russie ne permettent pas au fils du souverain de sortir du royaume malgré son père. Une pensée criminelle sans aucun effet ne peut être punie ni en Angleterre ni en France; elle peut l'être en Russie. Une désobéissance longue, formelle et réitérée, n'est parmi nous qu'une mauvaise conduite qu'il faut réprimer; mais c'était un crime capital dans l'héritier d'un vaste empire, dont cette désobéissance même eût produit la ruine. Enfin le czarovitz était coupable envers toute la nation de vouloir la replonger dans les ténèbres dont son père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du czar, qu'il pouvait faire mourir son fils coupable de désobéissance sans consulter personne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui représentaient la nation; ainsi ce fut la nation elle-même qui condamna ce prince, et Pierre eut tant de confiance dans l'équité de sa conduite, qu'en faisant imprimer et traduire le procès, il se soumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'histoire ne nous a permis ni de rien déguiser, ni de rien affaiblir, dans le récit de cette tragique aventure. On ne savait, dans l'Europe, qui on devait plaindre davantage, ou un jeune prince accusé par son père, et condamné

à la mort par ceux qui devaient être un jour ses sujets, ou un père qui se croyait obligé de sacrifier son propre fils au salut de son empire.

On publia, dans plusieurs livres, que le czar avait fait venir d'Espagne le procès de don Carlos, condamné à mort par Philippe II, mais il est faux qu'on eût jamais fait le procès à don Carlos: la conduite de Pierre Ier fut entièrement différente de celle de Philippe. L'Espagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raison il avait fait arrêter son fils, ni comment ce prince était mort. Il écrivit à ce sujet au pape et à l'impératrice des lettres absolument contradictoires. Le prince d'Orange Guillaume accusa publiquement Philippe d'avoir sacrifié son fils et sa femme à sa jalousie, et d'avoir moins été un juge sévère qu'un mari jaloux et cruel, un père dénaturé et parricide. Philippe se laissa accuser et garda le silence. Pierre, au contraire, ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait sa nation à son propre fils, s'en remit au jugement du clergé et des grands, et rendit le monde entier juge des uns et des autres, et de lui-même.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'est que la czarine Catherine, haïe du czarovitz, et menacée ouvertement du sort le plus triste si jamais ce prince régnait, ne contribua pourtant en rien à son malheur, et ne fut ni accusée, ni même soupçonnée par aucun mi-

nistre étranger résidant à cette cour ; d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il est vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grâce pour lui ; mais tous les mémoires de ce temps-là, surtout ceux du comte de Bassevitz, assurent unanimement qu'elle plaignit son infortune.

J'ai eu main les mémoires d'un ministre public, où je trouve ces propres mots : « J'étais présent quand le czar dit au duc de Holstein que Catherine l'avait prié d'empêcher qu'on ne prononçât au czarovitz sa condamnation. « Contentez-vous, me dit-elle, de lui faire prendre le froc, parce que cet opprobre d'un arrêt de mort signifié rejaillira sur votre petit-fils. »

Le czar ne se rendit point aux prières de sa femme ; il crut qu'il était important que la sentence fût prononcée publiquement au prince, afin qu'après cet acte solennel il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquiescé lui-même, et qui, le rendant mort civilement, le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la couronne.

Cependant, après la mort de Pierre, si un parti puissant se fût élevé en faveur d'Alexis, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner ?

L'arrêt fut prononcé au prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulsion à ces mots : « Les lois divines et ecclésiasti-

ques, civiles et militaires, condamnent à mort sans miséricorde ceux dont les attentats contre leur père et leur souverain sont manifestes. » Ses convulsions se tournèrent, dit-on, en apoplexie ; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ses sens, et, dans cet intervalle de vie et de mort, il fit prier son père de venir le voir. Le czar vint ; les larmes coulèrent des yeux du père et du fils infortuné : le condamné demanda pardon ; le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut administrée solennellement au malade agonisant. Il mourut en présence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funeste. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, et déposé dans un cercueil ouvert. Il y resta quatre jours exposé à tous les regards, et enfin il fut inhumé dans l'église de la citadelle, à côté de son épouse. Le czar et la czarine assistèrent à la cérémonie.

On est indispensablement obligé ici d'imiter, si on ose le dire, la conduite du czar, c'est-à-dire de soumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus scrupuleuse, et non seulement ces faits, mais les bruits qui coururent, et ce qui fut imprimé sur ce triste sujet par les auteurs les plus accrédités. Lamberti, le plus impartial de tous, et le plus exact, qui s'est borné à rapporter les pièces originales et authentiques concernant les affaires de l'Europe, semble s'éloigner ici de cette impar-

tialité et de ce discernement qui fait son caractère; il s'exprime en ces termes : « La czarine, craignant toujours pour son fils, n'eut point de relâche qu'elle n'eût porté le czar à faire au fils aîné le procès, et à le faire condamner à mort; ce qui est étrange, c'est que le czar, après lui avoir donné lui-même le knout, qui est une question, lui coupa aussi lui-même la tête. Le corps du czarovitz fut exposé en public, et la tête tellement adaptée au corps, que l'on ne pouvait pas discerner qu'elle en avait été séparée. Il arriva, quelque temps après, que le fils de la czarine vint à décéder, à son grand regret et à celui du czar. Ce dernier, qui avait décollé de sa propre main son fils aîné, réfléchissant qu'il n'avait point de successeur, devint de mauvaise humeur. Il fut informé, dans ce temps-là, que la czarine avait des intrigues secrètes et illégitimes avec le prince Menzikoff. Cela joint aux réflexions que la czarine était la cause qu'il avait sacrifié lui-même son fils aîné, il médita de faire raser la czarine, et de l'enfermer dans un couvent, ainsi qu'il avait fait de sa première femme, qui y était encore. Le czar avait accoutumé de mettre ses pensées journalières sur des tablettes : il y avait mis son dessein sur la czarine. Elle avait gagné des pages qui entraient dans la chambre du czar. Un de ceux-ci, qui était accoutumé à prendre les tablettes sous la toilette, pour les faire voir à la czarine,

prit celles où il y avait le dessein du czar. Dès que cette princesse l'eut parcouru, elle en fit part à Menzikoff : et un jour ou deux après, le czar fut pris d'une maladie inconnue et violente, qui le fit mourir. Cette maladie fut attribuée au poison, puisqu'on vit manifestement qu'elle était si violente et subite, qu'elle ne pouvait venir que d'une telle source, qu'on dit être assez usitée en Moscovie. »

Ces accusations, consignées dans les mémoires de Lamberti, se répandirent dans toute l'Europe. Il nous reste encore un grand nombre d'imprimés et de manuscrits qui pourraient faire passer ces opinions à la dernière postérité.

Je crois qu'il est de mon devoir de dire ici ce qui est parvenu à ma connaissance. Je certifie d'abord que celui qui dit à Lamberti l'étrange anecdote qu'il rapporte était, à la vérité, né en Russie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne résidait point dans cet empire au temps de la catastrophe du czarovitz ; il en était absent depuis plusieurs années. Je l'ai connu autrefois ; il avait vu Lamberti dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, et où j'ai été souvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à Lamberti que *des bruits qui couraient alors*.

Qu'on voie, par cet exemple, combien il était plus aisé autrefois à un seul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorsque,

avant l'imprimerie, les histoires manuscrites, conservées dans peu de mains, n'étaient ni exposées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique universelle, comme elles le sont aujourd'hui. Il suffisait d'une ligne dans Tacite ou dans Suétone, et même dans les auteurs de légendes, pour rendre un prince odieux au monde, et pour perpétuer son opprobre de siècle en siècle.

Comment se serait-il pu faire que le czar eût tranché de sa main la tête de son fils, à qui on donna l'extrême-onction en présence de toute la cour? était-il sans tête quand on répandit l'huile sur sa tête même? en quel temps put-on recoudre cette tête à son corps? Le prince ne fut pas laissé seul un moment depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort.

Cette anecdote, que son père se servit du fer, détruit celle qu'il se servit du poison. Il est vrai qu'il est très-rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite causée par la lecture d'un arrêt de mort, et surtout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les médecins avouent que la chose est possible.

Si le czar avait empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de le punir: tous les motifs de la

condamnation devenaient suspects, et le czar se condamnait lui-même. S'il eût voulu la mort d'Alexis, il eût fait exécuter l'arrêt : n'en était-il pas le maître absolu? Un homme prudent, un monarque sur qui la terre a les yeux, se résout-il à faire empoisonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la justice? Veut-on se noircir dans la postérité par le titre d'empoisonneur et de parricide, quand on peut si aisément ne se donner que celui d'un juge sévère?

Il paraît qu'il résulte de tout ce que j'ai rapporté, que Pierre fut plus roi que père, qu'il sacrifia son propre fils aux intérêts d'un fondateur et d'un législateur, et à ceux de sa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, sans cette sévérité malheureuse. Il est évident qu'il n'immola point son fils à une marâtre et à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puisqu'il le menaça souvent de le déshériter avant que Catherine lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, et qui mourut en effet bientôt après. Si Pierre avait fait un si grand éclat, uniquement pour complaire à sa femme, il eût été faible, insensé et lâche; et, certes, il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à ses fondations et à sa nation, si l'on suivait après lui ses vues. Toutes ses entreprises ont été perfectionnées selon ses prédictions; sa nation est devenue célèbre et respectée dans l'Europe, dont elle était auparavant

séparée; et si Alexis eût régné, tout aurait été détruit. Enfin, quand on considère cette catastrophe, les cœurs sensibles frémissent, et les sévères approuvent.

Ce grand et terrible événement est encore si frais dans la mémoire des hommes, on en parle si souvent avec étonnement, qu'il est absolument nécessaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques qui prennent hardiment le titre d'historien, parle ainsi dans son livre, dédié au comte de Bruhl, premier ministre du roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance: « Toute la Russie est persuadée que le czarovitz ne mourut que du poison préparé par la main d'une marâtre. » Cette accusation est détruite par l'aveu que fit le czar au duc de Holstein, que la czarine Catherine lui avait conseillé d'enfermer dans un cloître son fils condamné.

A l'égard du poison donné depuis par cette impératrice même à Pierre, son époux, ce conte se détruit lui-même par le seul récit de l'aventure du page et des tablettes. Un homme s'avise-t-il d'écrire sur ses tablettes: « Il faut que je me ressouvienne de faire enfermer ma femme? » Sont-ce là de ces détails qu'on puisse oublier, et dont on soit obligé de tenir registre? Si Catherine avait empoisonné son beau-fils et son mari, elle eût fait d'autres crimes: non seulement on ne lui a

jamais reproché aucune cruauté, mais elle n
fut connue que par sa douceur et par son in
dulgence.

Il est nécessaire, à présent, de faire voir c
qui fut la première cause de la conduite d'Alexis
de son évasion, de sa mort, et de celle des com
plices, qui périrent par la main du bourreau. C
fut l'abus de la religion, ce furent des prêtres
des moines; et cette source de tant de malheu
est assez indiquée dans quelques aveux d'Alex
que nous avons rapportés, et surtout dans cet
expression du czar Pierre, dans une lettre à so
fils : « Ces longues barbes pourront vous tourn
à leur fantaisie. »

Voici presque mot à mot comment les mémoir
d'un ambassadeur à Pétersbourg expliquent c
paroles : « Plusieurs ecclésiastiques, dit-il, att
chés à leur ancienne barbarie, et plus encore
leur autorité, qu'ils perdaient à mesure que l
nation s'éclairait, languissaient après le règ
d'Alexis, qui leur promettait de les replong
dans cette barbarie si chère. De ce nombre éta
Dozithée, évêque de Rostou. Il supposa une r
vélation de saint Démétrius. Ce saint lui était a
paru, et l'avait assuré, de la part de Dieu, q
Pierre n'avait pas trois mois à vivre; qu'Eudoxi
renfermée dans le couvent de Susdal, et rel
gieuse sous le nom d'Hélène, ainsi que la prin
cesse Marie, sœur du czar, devait monter sur

trône, et régner conjointement avec son fils Alexis. Eudoxie et Marie eurent la faiblesse de croire cette imposture; elles en furent si persuadées, qu'Hélène quitta dans son couvent l'habit de religieuse, reprit le nom d'Eudoxie, se fit traiter de majesté, et fit effacer des prières publiques le nom de sa rivale Catherine; elle ne parut plus que revêtue des anciens habits de cérémonie que portaient les czarines. La trésorière du couvent se déclara contre cette entreprise. Eudoxie répondit hautement : *Pierre a puni les strélitz, qui avaient outragé sa mère; mon fils Alexis punira quiconque aura insulté la sienne.* Elle fit renfermer la trésorière dans sa cellule. Un officier, nommé Étienne Glebo, fut introduit dans le couvent. Eudoxie en fit l'instrument de ses desseins, et l'attacha à elle par ses faveurs. Glebo répand, dans la petite ville de Susdal et dans les environs, la prédiction de Dozithée. Cependant les trois mois s'écoulèrent. Eudoxie reproche à l'évêque que le czar est encore en vie. *Les péchés de mon père en sont cause*, dit Dozithée; *il est en purgatoire, et il m'en a averti.* Aussitôt Eudoxie fait dire *mille messes des morts;* Dozithée l'assure qu'elles opèrent; il vient au bout d'un mois lui dire que son père a déjà la tête hors du purgatoire; un mois après, le défunt n'en a plus que jusqu'à la ceinture; enfin, il ne tient plus au purgatoire que par les pieds, et quand les pieds se-

ront dégagés, ce qui est le plus difficile, le czar Pierre mourra infailliblement.

« La princesse Marie, persuadée par Dozithée, se livra à lui, à condition que le père du prophète sortirait incessamment du purgatoire, et que la prédiction s'accomplirait; et Glebo continua son commerce avec l'ancienne czarine.

« Ce fut principalement sur la foi de ces prédictions que le czarovitz s'évada, et alla attendre la mort de son père dans les pays étrangers. Tout cela fut bientôt découvert. Dozithée et Glebo furent arrêtés; les lettres de la princesse Marie à Dozithée et d'Hélène à Glebo furent lues en plein sénat. La princesse Marie fut enfermée à Shlusselbourg; l'ancienne czarine transférée dans un autre couvent, où elle fut prisonnière. Dozithée et Glebo, tous les complices de cette vaine et superstitieuse intrigue, furent appliqués à la question, ainsi que les confidens de l'évasion d'Alexis. Son confesseur, son gouverneur, son maréchal de cour, moururent tous dans les supplices. »

On voit donc à quel prix cher et funeste Pierre-le-Grand acheta le bonheur qu'il procura à ses peuples; combien d'obstacles publics et secrets il eut à surmonter au milieu d'une guerre longue et difficile, des ennemis au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obstinément déclarés tre ses entreprises, presque toute la nation

irritée long-temps contre sa propre félicité, qui ne lui était pas encore sensible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il fallait qu'une génération nouvelle, formée par ses soins, embrassât enfin les idées de bonheur et de gloire que n'avaient pu supporter leurs pères.

CHAPITRE XI.

Travaux et établissemens vers l'an 1718 et suivans.

Pendant cette horrible catastrophe, il parut bien que Pierre n'était que le père de sa patrie, et qu'il considérait sa nation comme sa famille. Les supplices dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l'autre d'être heureuse étaient des sacrifices faits au public par une nécessité douloureuse.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation et de la mort de son fils aîné, qu'il procura le plus d'avantages à ses sujets, par la police générale, auparavant inconnue, par les manufactures et les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, et par ces canaux qui joignent les fleuves, les

mers et les peuples que la nature a séparés. Ce ne sont pas là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amusent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéressent la curiosité ordinaire des hommes; mais ce sont les ressorts véritables de la félicité publique, que les yeux philosophiques aiment à considérer.

Il y eut donc un lieutenant-général de la police de tout l'empire, établi à Pétersbourg, à la tête d'un tribunal qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Russie à l'autre. Le luxe dans les habits, et les jeux de hasard, plus dangereux que le luxe, furent sévèrement défendus. On établit des écoles d'arithmétique, déjà ordonnées en 1716 dans toutes les villes de l'empire. Les maisons pour les orphelins et pour les enfans trouvés, déjà commencées, furent achevées, dotées et remplies.

Nous joindrons ici tous les établissemens utiles, auparavant projetés, et finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuse de ces mendians qui ne veulent avoir d'autre métier que celui d'importuner ceux qui en ont, et de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie misérable et honteuse; abus trop souffert dans d'autres états.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maisons régulières, suivant leur fortune. Ce

fut une excellente police de faire venir sans frais tous les matériaux à Péterbourg par toutes les barques et chariots qui revenaient à vide des provinces voisines.

Les poids et les mesures furent fixés et rendus uniformes, ainsi que les lois. Cette uniformité tant désirée, mais si inutilement, dans des états dès long-temps policés, fut établie en Russie sans difficulté et sans murmure; et nous pensons que, parmi nous, cet établissement salutaire serait impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé; ces fanaux, que Louis XIV établit le premier dans Paris, qui ne sont pas même encore connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg : les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues solidement pavées; tout ce qui regarde la sûreté, la propreté et le bon ordre; les facilités pour le commerce intérieur, les priviléges donnés à des étrangers, et les règlemens qui empêchaient l'abus de ces priviléges : tout fit prendre à Pétersbourg et à Moscou une face nouvelle.

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, surtout celle que le czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg : il en était le premier intendant; mille ouvriers y travaillaient souvent sous ses yeux. Il allait donner ses ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à scie; aux directeurs

des fabriques de corderies et de voiles, des briqueteries, des ardoises, des manufactures de toiles. Beaucoup d'ouvriers de toute espèce lui arrivèrent de France : c'était le fruit de son voyage.

Il établit un tribunal de commerce, dont les membres étaient mi-partie nationaux et étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabricans et pour tous les artistes. Un Français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec les secours du prince Menzikoff : un autre fit travailler à des tapisseries de haute-lice, sur le modèle de celles des Gobelins, et cette manufacture est encore aujourd'hui très-encouragée ; un troisième fit réussir les fileries d'or et d'argent, et le czar ordonna qu'il ne serait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs, soit d'argent, soit d'or, afin de n'en point diminuer la masse dans ses états.

Il donna trente mille roubles, c'est-à-dire cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux et tous les instrumens nécessaires, à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies et des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller ses troupes de draps faits dans son pays : auparavant on tirait ces draps de Berlin et d'autres pays étrangers.

On fit à Moscou d'aussi belles toiles qu'en Hollande ; et à sa mort il y avait déjà à Moscou et à

Jaroslau quatorze fabriques de toiles de lin et de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorsque la soie était vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour, au-delà du lac Ladoga, sous un climat glacé, et dans des marais inconnus, il s'éleverait une ville opulente et magnifique, dans laquelle la soie de Perse se manufacturerait aussi bien que dans Ispahan. Pierre l'entreprit et y réussit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais : on découvrit quelques mines d'or et d'argent ; et un conseil des mines fut établi pour constater si les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépense.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entreprises, ce n'était pas assez de signer des patentes et de nommer des inspecteurs ; il fallait, dans ces commencemens, qu'il vît tout par ses yeux, et qu'il travaillât même de ses mains, comme on l'avait vu auparavant construire des vaisseaux, les appareiller et les conduire. Quand il s'agissait de creuser des canaux dans des terres fangeuses et presque impraticables, on le voyait quelquefois se mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre, et la transporter lui-même.

Il fit, cette année 1718, le plan du canal et des écluses de Ladoga. Il s'agissait de faire com-

muniquer la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandises à Pétersbourg, sans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop sujet aux tempêtes, et souvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain : on conserve encore les instrumens dont il se servit pour ouvrir la terre et la voiturer. Cet exemple fut suivi de toute sa cour, et hâta un ouvrage qu'on regardait comme impossible. Il a été achevé après sa mort, car aucune de ses entreprises reconnues possibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronstad, qu'on met aisément à sec, et dans lequel on carène et on radoube les vaisseaux de guerre, fut aussi commencé dans le temps même des procédures contre son fils.

Il bâtit cette même année la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer Caspienne au golfe de Finlande et à l'Océan : d'abord les eaux des deux rivières qu'il fit communiquer reçoivent les barques qui ont remonté le Volga; de ces rivières on passe par un autre canal dans le lac d'Ilmen; on entre ensuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandises peuvent être transportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux, qui s'exécutaient sous ses yeux, il portait ses soins jusqu'au Kamshatka, à l'extrémité de l'orient, et il fit bâtir deux forts

dans ce pays si long-temps inconnu au reste du monde. Cependant des ingénieurs de son académie de marine, établie en 1715, marchaient déjà dans tout l'empire pour lever des cartes exactes, et pour mettre sous les yeux de tous les hommes cette vaste étendue de contrées qu'il avait policées et enrichies.

CHAPITRE XII.

Du commerce.

Le commerce extérieur était presque tombé entièrement avant lui; il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie méridionale était, avant Tamerlan, l'entrepôt de la Grèce et même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs et le Borysthène étaient chargés des productions de l'Asie. Mais lorsque Tamerlan eut conquis, sur la fin du quatorzième siècle, la Chersonèse taurique, appelée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Azoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. Pierre avait voulu la faire revivre en se rendant maître d'Azoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, et avec elle toutes les vues du commerce

par la mer Noire : il restait à s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la mer Caspienne. Déjà, dans le seizième siècle et au commencement du dix-septième, les Anglais, qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté sur la mer Caspienne ; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déjà dit que le père de Pierre-le-Grand avait fait bâtir un vaisseau par un Hollandais pour aller trafiquer d'Astracan sur les côtes de la Perse : le vaisseau fut brûlé par le rebelle Stenko-Rasin. Alors toutes les espérances de négocier en droiture avec les Persans s'évanouirent. Les Arméniens, qui sont les facteurs de cette partie de l'Asie, furent reçus par Pierre-le-Grand dans Astracan ; on fut obligé de passer par leurs mains, et de leur laisser tout l'avantage du commerce : c'est ainsi que dans l'Inde on en use avec les Banians, et que les Turcs, ainsi que beaucoup d'états chrétiens, en usent encore avec les Juifs ; car ceux qui n'ont qu'une ressource se rendent toujours très-savans dans l'art qui leur est nécessaire : les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un savoir-faire qui leur manque.

Pierre avait déjà remédié à cet inconvénient, en faisant un traité avec l'empereur de Perse, par lequel toute la soie qui ne serait pas destinée aux manufactures persanes serait livrée aux Armé-

niens d'Astracan, pour être par eux transportée en Russie.

Les troubles de la Perse détruisirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le sha ou empereur persan Hussein, persécuté par des rebelles, implora l'assistance de Pierre, et comment Pierre, après avoir soutenu des guerres si difficiles contre les Turcs et contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perse : mais il n'est ici question que du commerce.

L'entreprise de négocier avec la Chine semblait devoir être la plus avantageuse. Deux états immenses qui se touchent, et dont l'un possède réciproquement ce qui manque à l'autre, paraissaient être tous deux dans l'heureuse nécessité de lier une correspondance utile, surtout depuis la paix jurée solennellement entre l'empire russe et l'empire chinois, en l'an 1689, selon notre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jetés dès l'année 1653. Il se forma dans Tobol des compagnies de Sibériens et des familles de Boukarie, établies en Sibérie. Ces caravanes passèrent par les plaines des Kalmouks, traversèrent ensuite les déserts jusqu'à la Tartarie chinoise, et firent des profits considérables : mais les troubles survenus dans le pays des Kalmouks, et les querelles des Russes et des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entreprises.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinssent d'un lieu neutre, où les marchandises seraient portées. Les Sibériens, ainsi que tous les autres peuples, avaient plus besoin des Chinois que les Chinois n'en avaient d'eux; ainsi on demanda la permission à l'empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pékin, et on l'obtint aisément au commencement du siècle où nous sommes.

Il est très-remarquable que l'empereur Cam-hi avait permis qu'il y eût déjà, dans un faubourg de Pékin, une église russe desservie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens même du trésor impérial. Cam-hi avait eu l'indulgence de bâtir cette église en faveur de plusieurs familles de la Sibérie orientale, dont les unes avaient été faites prisonnières avant la paix de 1680, et les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles, après la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans sa patrie : le climat de Pékin, la douceur des mœurs chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite église grecque n'était point dangereuse au repos de l'empire, comme l'ont été les établissemens des jésuites. L'empereur Cam-hi favorisait d'ailleurs la liberté de conscience ; cette tolérance fut établie de tout temps dans toute l'Asie, ainsi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière jusqu'au temps

de l'empereur romain Théodose Ier. Ces familles russes, s'étant mêlées depuis aux familles chinoises, ont abandonné leur christianisme; mais leur église subsiste encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toujours de cette église quand elles viendraient apporter des fourrures et d'autres objets de commerce à Pékin : le voyage, le séjour et le retour se faisaient en trois années. Le prince Gagarin, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très-nombreuses, et il était difficile de contenir la populace qui composait le plus grand nombre.

On passait sur les terres d'un prêtre lama, espèce de souverain qui réside sur la rivière d'Orkon, et qu'on appelle le Koutoukas : c'est un vicaire du grand lama, qui s'est rendu indépendant en changeant quelque chose à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion indienne de la métempsycose est l'opinion dominante. On ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux évêques luthériens de Lubec et d'Osnabruck, qui ont secoué le joug de l'évêque de Rome. Ce prélat tartare fut insulté par les caravanes; les Chinois le furent aussi : le commerce fut encore dérangé par cette mauvaise conduite; et les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, si on n'arrêtait pas ces désordres.

Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Russes : ils rapportaient de l'or, de l'argent et des pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaisse dans le monde fut apporté de la Chine au prince Gagarin, passa depuis dans les mains de Menzikoff, et est actuellement un des ornemens de la couronne impériale.

Les vexations du prince Gagarin nuisirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi ; mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accusé devant la chambre de justice établie par le czar, et on lui trancha la tête une année après que le czarovitz fut condamné, et que la plupart de ceux qui avaient eu des liaisons avec ce prince furent exécutés à mort.

En ce temps-là même l'empereur Cam-hi se sentant affaiblir, et ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus savans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient aussi mieux que les siens : il fit prier le czar, par les ambassadeurs qui revenaient de Pékin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il se trouva un chirurgien anglais à Pétersbourg qui s'offrit à faire ce personnage : il partit avec un nouvel ambassadeur, et avec Laurent Lange, qui a laissé une description de ce voyage. Cette ambassade fut reçue et défrayée avec magnificence. Le chirurgien anglais trouva [illegible]reur en bonne santé, et passa pour un mé-

decin très-habile. La caravane qui suivit cette ambassade gagna beaucoup ; mais de nouveaux excès, commis par cette caravane même, indisposèrent tellement les Chinois, qu'on renvoya Lange, alors résident du czar auprès de l'empereur de la Chine, et qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Russie.

L'empereur Cam-hi mourut ; son fils Yontchin, aussi sage et plus ferme que son père, celui-là même qui chassa les jésuites de son empire, comme le czar les en avait chassés en 1718, conclut avec Pierre un traité par lequel les caravanes russes ne commerceraient plus que sur les frontières des deux empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du souverain ou de la souveraine de la Russie qui aient la permission d'entrer dans Pékin ; ils y sont logés dans une vaste maison que l'empereur Cam-hi avait assignée autrefois aux envoyés de la Corée. Il y a long-temps qu'on n'a fait partir ni de caravanes, ni de facteurs de la couronne, pour la ville de Pékin : ce commerce est languissant, mais prêt à se ranimer.

On voyait dès lors plus de deux cents vaisseaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s'est accru de jour en jour, et a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la couronne : c'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établissement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup ce-

lui d'Archangel ; et c'est ce que voulait le fondateur, parce que Archangel est trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, et que le commerce qui se fait sous les yeux d'un souverain appliqué est toujours plus avantageux. Celui de la Livonie resta toujours sur le même pied. La Russie, en général, a trafiqué avec succès ; mille à douze cents vaisseaux sont entrés tous les ans dans ses ports ; et Pierre a su joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE XIII.

Des lois.

On sait que les bonnes lois sont rares, mais que leur exécution l'est encore davantage. Plus un état est vaste et composé de nations diverses, plus il est difficile de les réunir par une même jurisprudence. Le père du czar Pierre avait fait rédiger un code sous le titre d'Oulogénie ; il était même imprimé ; mais il s'en fallait beaucoup qu'il pût suffire.

Pierre avait, dans ses voyages, amassé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts : il tira des instructions du Danemarck, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Al-

lemagne, de la France, et prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la sienne.

Il y avait une cour de boyards qui décidait en dernier ressort des affaires contentieuses. Le rang et la naissance y donnaient séance ; il fallait que la science la donnât : cette cour fut cassée.

Il créa un procureur-général, auquel il joignit quatre assesseurs dans chacun des gouvernemens de l'empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des juges, dont les sentences ressortirent au sénat qu'il établit : chacun de ces juges fut pourvu d'un exemplaire de l'Oulogénie, avec les additions et les changemens nécessaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de lois.

Il défendit à tous ces juges, sous peine de mort, de recevoir ce que nous appelons des épices : elles sont médiocres chez nous ; mais il serait bon qu'il n'y en eût point. Les grands frais de notre justice sont les salaires des subalternes, la multiplicité des écritures, et surtout cet usage onéreux dans les procédures, de composer les lignes de trois mots, et d'accabler ainsi sous un tas immense de papiers les fortunes des citoyens. Le czar eut soin que les frais fussent médiocres et la justice prompte. Les juges, les greffiers, eurent des appointemens du trésor public, et n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pen-

dant qu'il instruisait solennellement le procès de son fils, qu'il fit ces règlemens. La plupart des lois qu'il porta furent tirées de celles de Suède ; et il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les prisonniers suédois instruits de la jurisprudence de leur pays, et qui, ayant appris la langue de l'empire, voulurent rester en Russie.

Les causes des particuliers ressortirent au gouverneur de la province et à ses assesseurs ; ensuite on pouvait en appeler au sénat : et si quelqu'un, après avoir été condamné par le sénat, en appelait au czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que son appel fût injuste. Mais, pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître-général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au sénat, ou dans les cours inférieures, des affaires sur lesquelles la loi ne s'était pas encore expliquée.

Enfin il acheva en 1722 son nouveau code, et il défendit, sous peine de mort, à tous les juges de s'en écarter, et de substituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, et l'est encore dans tous les tribunaux de l'empire.

Il créait tout ; il n'y avait pas jusqu'à la société qui ne fût son ouvrage. Il regla les rangs entre les hommes suivant leurs emplois, depuis l'amiral et le maréchal jusqu'à l'enseigne, sans aucun égard pour la naissance.

Ayant toujours dans l'esprit, et voulant apprendre à sa nation que des services étaient préférables à des aïeux, les rangs furent aussi fixés pour les femmes; et quiconque, dans une assemblée, prenait une place qui ne lui était pas assignée, payait une amende.

Par un règlement plus utile, tout soldat qui devenait officier devenait gentilhomme, et tout boyard flétri par la justice devenait roturier.

Après la rédaction de ces lois et de ces règlemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroissement des villes et des richesses, la population de l'empire, les nouvelles entreprises, la création de nouveaux emplois, amenèrent nécessairement une multitude d'affaires nouvelles et de cas imprévus, qui tous étaient la suite des succès même de Pierre dans la réforme générale de ses états.

L'impératrice Élisabeth acheva le corps des lois que son père avait commencé, et ces lois se sont ressenties de la douceur de son règne.

CHAPITRE XIV.

De la religion.

Dans ce temps-là même Pierre travaillait plus que jamais à la réforme du clergé. Il avait aboli le patriarchat, et cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné les cœurs des ecclésiastiques. Il voulait que l'administration impériale fût toute-puissante, et que l'administration ecclésiastique fût respectée et obéissante. Son dessein était d'établir un conseil de religion toujours subsistant, qui dépendît du souverain, et qui ne donnât de lois à l'église que celles qui seraient approuvées par le maître de l'état, dont l'église fait partie. Il fut aidé, dans cette entreprise, par un archevêque de Novogorod, nommé Théophane Procop, ou Procopvitz, c'est-à-dire fils de Procop.

Ce prélat était savant et sage ; ses voyages en diverses parties de l'Europe l'avaient instruit des abus qui y règnent ; le czar, qui en avait été témoin lui-même, avait, dans tous ses établissemens, ce grand avantage, de pouvoir, sans contradiction, choisir l'utile et éviter le dangereux. Il travailla lui-même, en 1718 et 1719, avec cet archevêque. Un synode perpétuel fut établi,

composé de douze membres, soit évêques, soit archimandrites, tous choisis par le souverain. Ce collége fut augmenté depuis jusqu'à quatorze.

Les motifs de cet établissement furent expliqués par le czar dans un discours préliminaire : le plus remarquable, et le plus grand de ces motifs, est « qu'on n'a point à craindre, sous l'administration d'un collége de prêtres, les troubles et les soulèvements qui pourraient arriver sous le gouvernement d'un seul chef ecclésiastique ; que le peuple, toujours enclin à la superstition, pourrait, en voyant d'un côté un chef de l'état, et de l'autre un chef de l'église, imaginer qu'il y a en effet deux puissances. » Il cite, sur ce point important, l'exemple des longues divisions entre l'empire et le sacerdoce, qui ont ensanglanté tant de royaumes.

Il pensait et il disait publiquement que l'idée de deux puissances, fondées sur l'allégorie de deux épées qui se trouvèrent chez les apôtres, était une idée absurde.

Le czar attribua à cé tribunal le droit de régler toute la discipline ecclésiastique, l'examen des mœurs et de la capacité de ceux qui sont nommés aux évêchés par le souverain, le jugement définitif des causes religieuses, dans lesquelles on appelait autrefois au patriarche, la connaissance des revenus des monastères et des distributions des aumônes.

Cette assemblée eut le titre de *très-saint synode*, titre qu'avaient pris les patriarches. Ainsi le czar rétablit en effet la dignité patriarcale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du souverain, et tous faisant serment de lui obéir, serment que les patriarches ne faisaient pas. Les membres de ce sacré synode assemblés avaient le même rang que les sénateurs; mais aussi ils dépendaient du prince, ainsi que le sénat.

Cette nouvelle administration, et le nouveau code ecclésiastique, ne furent en vigueur, et ne reçurent une forme constante que quatre ans après, en l'année 1722. Pierre voulut d'abord que le synode lui présentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des prélatures. L'empereur choisissait un évêque, et le synode le sacrait. Pierre présidait souvent à cette assemblée. Un jour qu'il s'agissait de présenter un évêque, le synode remarqua qu'il n'avait encore que des ignorans à présenter au czar : *Eh bien !* dit-il, *il n'y a qu'à choisir le plus honnête homme ; cela vaudra bien un savant.*

Il est à remarquer que, dans l'église grecque, il n'y a point de ce que nous appelons *abbés séculiers :* le petit collet n'y est connu que par son ridicule ; mais, par un autre abus, puisqu'il faut que tout soit abus dans le monde, les prélats sont tirés de l'ordre monastique. Les premiers moines

n'étaient que des séculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui se retiraient dans des déserts : ils furent rassemblés enfin par saint Basile, reçurent de lui une règle, firent des vœux, et furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'est ce qui remplit de moines la Grèce et l'Asie. La Russie en était inondée : ils étaient riches, puissans; et, quoique très-ignorans, ils étaient, à l'avènement de Pierre, presque les seuls qui sussent écrire : ils en avaient abusé dans les premiers temps, où ils furent si étonnés et si scandalisés des innovations que faisait Pierre en tout genre. Il avait été obligé, en 1703, de défendre l'encre et les plumes aux moines : il fallait une permission expresse de l'archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

Pierre voulut que cette ordonnance subsistât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monastique qu'à l'âge de cinquante ans; mais c'était trop tard; la vie de l'homme est trop courte, on n'avait pas le temps de former des évêques : il régla, avec son synode, qu'il serait permis de faire un moine à trente ans passés, mais jamais au-dessous; défense aux militaires et aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'empereur ou du synode : jamais un homme marié ne peut être

reçu dans un monastère, même après le divorce, à moins que sa femme ne se fasse aussi religieuse de son plein consentement, et qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque est au service de l'état ne peut se faire moine, à moins d'une permission expresse. Tout moine doit travailler de ses mains à quelque métier. Les religieuses ne doivent jamais sortir de leur monastère ; on leur donne la tonsure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconnesses de la primitive église ; et si avant d'avoir reçu la tonsure elles veulent se marier, non seulement elles le peuvent, mais on les y exhorte : règlement admirable dans un pays où la population est beaucoup plus nécessaire que les monastères.

Pierre voulut que ces malheureuses filles, que Dieu a fait naître pour peupler l'état, et qui, par une dévotion mal entendue, ensevelissent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fussent du moins de quelque utilité à la société qu'elles trahissent : il ordonna qu'elles fussent toutes employées à des ouvrages de la main convenables à leur sexe. L'impératrice Catherine se chargea de faire venir des ouvrières du Brabant et de la Hollande; elle les distribua dans les monastères, et on y fit bientôt des ouvrages dont Catherine et les dames de la cour se parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus sage que toutes ces institutions; mais ce qui mérite

l'attention de tous les siècles, c'est le règlement que Pierre porta lui-même, et qu'il adressa au synode, en 1724. Il fut aidé en cela par Théophane Procopvitz. L'ancienne institution ecclésiastique est très-savamment expliquée dans cet écrit; l'oisiveté monacale y est combattue avec force; le travail non seulement recommandé, mais ordonné, et la principale occupation doit être de servir les pauvres; il ordonne que les soldats invalides soient répartis dans les couvens; qu'il y ait des religieux préposés pour avoir soin d'eux; que les plus robustes cultivent les terres appartenantes aux couvens : il ordonne la même chose dans les monastères des filles; les plus fortes doivent avoir soin des jardins; les autres doivent servir les femmes et les filles malades qu'on amène du voisinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens services : il destine quelques monastères de l'un et de l'autre sexe à recevoir les orphelins et à les élever.

Il semble, en lisant cette ordonnance de Pierre-le-Grand, du 31 janvier 1724, qu'elle soit composée à la fois par un ministre d'état et par un père de l'église.

Presque tous les usages de l'église russe sont différens des nôtres. Dès qu'un homme est sous-diacre parmi nous, le mariage lui est interdit; et c'est un sacrilége pour lui de servir à peupler sa patrie. Au contraire, sitôt qu'un homme est

ordonné sous-diacre en Russie, on l'oblige de prendre une femme : il devient prêtre, archiprêtre ; mais pour devenir évêque, il faut qu'il soit veuf et moine.

Pierre défendit à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au service de leur église, de peur qu'une famille trop nombreuse ne tyrannisât la paroisse ; et il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans que quand la paroisse le demanderait elle-même. On voit que, dans les plus petits détails de ces ordonnances ecclésiastiques, tout est dirigé au bien de l'état, et qu'on prend toutes les mesures possibles pour que les prêtres soient considérés sans être dangereux, et qu'ils ne soient ni avilis ni puissans.

Je trouve dans des mémoires curieux, composés par un officier fort aimé de Pierre-le-Grand, qu'un jour on lisait à ce prince le chapitre du *Spectateur anglais*, qui contient un parallèle entre lui et Louis XIV. Il dit, après l'avoir écouté : « Je ne crois pas mériter la préférence qu'on me donne sur ce monarque ; mais j'ai été assez heureux pour lui être supérieur dans un point essentiel ; j'ai forcé mon clergé à l'obéissance et à la paix, et Louis XIV s'est laissé subjuguer par le sien. »

Un prince qui passait les jours au milieu des fatigues de la guerre, et les nuits à rédiger tant de lois, à policer un si vaste empire, à conduire

tant d'immenses travaux dans l'espace de deux mille lieues, avait besoin de délassemens. Les plaisirs ne pouvaient être alors ni aussi nobles, ni aussi délicats qu'ils le sont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner si Pierre s'amusait à sa fête des cardinaux dont nous avons déjà parlé, et à quelques autres divertissemens de cette espèce; ils furent quelquefois aux dépens de l'église romaine, pour laquelle il avait une aversion très-pardonnable à un prince du rite grec, qui veut être le maître chez lui. Il donna aussi de pareils spectacles aux dépens des moines de sa patrie, mais des anciens moines, qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déjà vu qu'avant qu'il promulguât ses lois ecclésiastiques il avait créé pape un de ses fous, et qu'il avait célébré la fête du conclave. Ce fou, nommé Sotof, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le czar imagina de lui faire épouser une veuve de son âge, et de célébrer solennellement cette noce : il fit faire l'invitation par quatre bègues; des vieillards décrépits conduisaient la mariée; quatre des plus gros hommes de Russie servaient de coureurs : la musique était sur un char conduit par des ours qu'on piquait avec des pointes de fer, et qui, par leurs mugissemens, formaient une basse digne des airs qu'on jouait sur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle et sourd, à qui

on avait mis des lunettes. La procession, le mariage, le repas des noces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertissement.

Une telle fête nous paraît bien bizarre; mais l'est-elle plus que nos divertissemens du carnaval? est-il plus beau de voir cinq cents personnes portant sur le visage des masques hideux, et sur le corps des habits ridicules, sauter toute une nuit dans une salle sans se parler?

Nos anciennes fêtes des fous, et de l'âne, et de l'abbé des cornards, dans nos églises, étaient-elles plus majestueuses? et nos comédies de la *Mère sotte* montraient-elles plus de génie?

CHAPITRE XV.

Des négociations d'Aland. De la mort de Charles XII. De la paix de Neustadt.

Ces travaux immenses du czar, ce détail de tout l'empire russe, et le malheureux procès du prince Alexis, n'étaient pas les seules affaires qui l'occupassent : il fallait se couvrir au-dehors, en réglant l'intérieur de ses états. La guerre continuait toujours avec la Suède, mais mollement,

et ralentie par les espérances d'une paix prochaine.

Il est constant que, dans l'année 1717, le cardinal Alberoni, premier ministre de Philippe V, roi d'Espagne, et le baron de Gortz, devenu maître de l'esprit de Charles XII, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réunissant Pierre avec Charles, en détrônant le roi d'Angleterre George Ier, en rétablissant Stanislas en Pologne, tandis qu'Alberoni donnerait à Philippe, son maître, la régence de la France. Gortz s'était, comme on a vu, ouvert au czar même. Alberoni avait entamé une négociation avec le prince Kourakin, ambassadeur du czar à la Haye, par l'ambassadeur d'Espagne Baretti Landi, Mantouan, transplanté en Espagne, ainsi que le cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverser pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés sujets, ou plutôt pour eux-mêmes. Charles XII donna dans tous ces projets, et le czar se contenta de les examiner. Il n'avait fait, dès l'année 1716, que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu'il avait conquises, que pour achever de l'accabler.

Déjà l'activité du baron de Gortz avait obtenu du czar qu'il envoyât des plénipotentiaires dans l'île d'Aland, pour traiter de cette paix. L'Écossais Bruce, grand-maître d'artillerie en Russie,

et le célèbre Osterman, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès précisément dans le temps qu'on arrêtait le czarovitz dans Moscou. Gortz et Gyllembourg étaient déjà au congrès de la part de Charles XII, tous deux impatiens d'unir ce prince avec Pierre, et de se venger du roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'est qu'il y avait un congrès et point d'armistice. La flotte du czar croisait toujours sur les côtes de Suède, et faisait des prises : il prétendait par ces hostilités accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suède, et qui devait être si glorieuse à son vainqueur.

Déjà, malgré les petites hostilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité qui font plus d'effet que des signatures. Le czar renvoya sans rançon le maréchal Renschild, que lui-même avait fait prisonnier, et le roi de Suède rendit de même les généraux Trubetskoy et Gollovin, prisonniers en Suède depuis la journée de Narva.

Les négociations avançaient; tout allait changer dans le nord. Gortz proposait au czar l'acquisition du Meklenbourg. Le duc Charles, qui possédait ce duché, avait épousé une fille du czar Ivan, frère aîné de Pierre. La noblesse de son pays était soulevée contre lui. Pierre avait une armée dans le Meklenbourg, et prenait le parti

du prince, qu'il regardait comme son gendre. Le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, se déclarait pour la noblesse : c'était encore une manière de mortifier le roi d'Angleterre, en assurant le Meklenbourg à Pierre, déjà maître de la Livonie, et qui allait devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun électeur. On donnait en équivalent au duc de Meklenbourg le duché de Courlande et une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne, à laquelle on rendait le roi Stanislas. Brême et Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le roi George Ier que par la force des armes. Le projet de Gortz était donc, comme on l'a déjà dit, que Pierre et Charles XII, unis non seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Écosse une armée. Charles XII, après avoir conquis la Norvège, devait descendre en personne dans la Grande-Bretagne, et se flattait d'y faire un nouveau roi, après en avoir fait un en Pologne. Le cardinal Alberoni promettait des subsides à Pierre et à Charles. Le roi George en tombant entraînait probablement dans sa chute le régent de France, son allié, qui, demeurant sans support, était livré à l'Espagne triomphante et à la France soulevée.

Alberoni et Gortz se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hasard des bas-

tions de Frederichsall en Norvège, co
tous ces projets; Charles XII fut tué, l
d'Espagne fut battue par les Anglais, la c
tion fomentée en France découverte et di
Alberoni chassé d'Espagne, Gortz déc
Stockholm; et de toute cette ligue terrible,
commencée, il ne resta de puissant que l
qui, ne s'étant compromis avec personne,
la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en
après la mort de Charles XII : il avait é
potique; et on n'élut sa sœur Ulrique rei
condition qu'elle renoncerait au despoti
avait voulu s'unir avec le czar contre l'An
et ses alliés, et le nouveau gouvernement
s'unit avec ses alliés contre le czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas, à la
rompu; mais la Suède, liguée avec l'Ang
espéra que des flottes anglaises envoyées
Baltique lui procureraient une paix plus
geuse. Les troupes hanovriennes entrère
les états du duc de Meklenbourg; mais les
du czar les en chassèrent.

Il entretenait aussi un corps de troupes
logne, qui en imposait à la fois aux p
d'Auguste et à ceux de Stanislas; et à l'é
la Suède, il tenait une flotte prête qui de
faire une descente sur les côtes, ou forcer
vernement suédois à ne pas faire languir

grès d'Aland. Cette flotte fut composée de douze grands vaisseaux de ligne, de plusieurs du second rang, de frégates et de galères : le czar en était le vice-amiral, commandant toujours sous l'amiral Apraxin.

Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre suédoise, et, après un combat opiniâtre, prit un vaisseau et deux frégates. Pierre, qui encourageait par tous les moyens possibles la marine qu'il avait créée, donna soixante mille livres de notre monnaie aux officiers de l'escadre, des médailles d'or, et surtout des marques d'honneur.

Dans ce temps-là même la flotte anglaise, sous le commandement de l'amiral Norris, entra dans la mer Baltique pour favoriser les Suédois. Pierre eut assez de confiance dans sa nouvelle marine pour ne pas se laisser imposer par les Anglais ; il tint hardiment la mer, et envoya demander à l'amiral anglais s'il venait simplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Russie. L'amiral répondit qu'il n'avait point encore d'ordre positif. Pierre, malgré cette réponse équivoque, ne laissa pas de tenir la mer.

Les Anglais, en effet, n'étaient venus que dans l'intention de se montrer, et d'engager le czar par ces démonstrations à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'amiral Norris alla à Copenhague, et les Russes firent quelques des-

centes en Suède, dans le voisinage même de Stockholm : ils ruinèrent des forges de cuivre; ils brûlèrent près de quinze mille maisons, et causèrent assez de mal pour faire souhaiter aux Suédois que la paix fût incessamment conclue.

En effet, la nouvelle reine de Suède pressa le renouvellement des négociations; Osterman même fut envoyé à Stockholm : les choses restèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

L'année suivante, le prince de Hesse, mari de la reine de Suède, devenu roi de son chef par la cession de sa femme, commença son règne par l'envoi d'un ministre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant désirée; mais au milieu de ces négociations la guerre durait toujours.

La flotte anglaise se joignit à la suédoise, mais sans commettre encore d'hostilités; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Russie et l'Angleterre. L'amiral Norris offrait la médiation de son maître, mais il l'offrait à main armée; et cela même arrêtait les négociations. Telle est la situation des côtes de la Suède et de celles des nouvelles provinces de Russie sur la mer Baltique, que l'on peut aisément insulter celles de Suède, et que les autres sont d'un abord très-difficile. Il y parut bien, lorsque l'amiral Norris, ayant levé le masque, fit enfin une descente, conjointement avec les Suédois, dans une petite
le l'Estonie, nommée Narguen, appartenant

au czar : ils brûlèrent une cabane ; mais les Russes dans le même temps descendirent vers Vasa, brûlèrent quarante et un villages et plus de mille maisons, et causèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le prince Gallitzin prit quatre frégates suédoises à l'abordage; il semblait que l'amiral anglais ne fût venu que pour voir de ses yeux à quel point le czar avait rendu sa marine redoutable. Norris ne fit presque que se montrer à ces mêmes mers sur lesquelles on menait les quatre frégates suédoises en triomphe au port de Cronslot devant Pétersbourg. Il paraît que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, et trop peu s'ils étaient ennemis.

Enfin le nouveau roi de Suède demanda une suspension d'armes; et n'ayant pu réussir jusqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du duc d'Orléans, régent de France. Ce prince, allié de la Russie et de la Suède, eut l'honneur de la conciliation : il envoya Campredon plénipotentiaire à Pétersbourg, et de là à Stockholm. Le congrès s'assembla dans Neustadt, petite ville de Finlande; mais le czar ne voulut accorder l'armistice que quand on fut sur le point de conclure et de signer. Il avait une armée en Finlande prête à subjuguer le reste de cette province : ses escadres menaçaient continuellement la Suède; il fallait que la paix ne se fît que suivant ses volontés. On souscrivit enfin

à tout ce qu'il voulut : on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande jusqu'au fond du golfe de Finlande, et par-delà encore, le long du pays de Kexholm, et cette lisière de la Finlande même qui se prolonge des environs de Kexholm au nord: ainsi il resta souverain reconnu de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, de la Carélie, du pays de Vibourg, et des îles voisines qui lui assuraient encore la domination de la mer, comme les îles d'Oesel, de Dago, de Mône, et beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cents lieues communes sur des largeurs inégales, et composait un grand royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neustadt fut signée le 10 septembre 1721 n. st., par son ministre Osterman et le général Bruce.

Pierre eut d'autant plus de joie que, se voyant délivré de la nécessité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre et avec ses voisins, il se voyait en état de se livrer tout entier à la réforme de son empire, déjà si bien commencée, et à faire fleurir en paix les arts et le commerce, introduits par ses soins avec tant de travaux.

Dans les premiers transports de sa joie, il écrivit à ses plénipotentiaires : « Vous avez dressé le *traité* comme si nous l'avions rédigé nous-mêmes,

et si nous vous l'avions envoyé pour le faire signer aux Suédois ; ce glorieux événement sera toujours présent à notre mémoire. »

Des fêtes de toute espèce signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'empire, et surtout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le czar avait étalées pendant la guerre n'approchaient pas des réjouissances paisibles au-devant desquelles tous les citoyens allaient avec transport : cette paix était le plus beau de ses triomphes ; et ce qui plut bien plus encore que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémission entière pour tous les coupables détenus dans les prisons, et l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au trésor du czar dans toute l'étendue de l'empire jusqu'au jour de la publication de la paix. On brisa les chaînes d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les assassins, les criminels de lèse-majesté, furent seuls exceptés.

Ce fut alors que le sénat et le synode décernèrent à Pierre les titres de *grand*, d'*empereur* et de *père de la patrie*. Le chancelier Golofkin porta la parole, au nom de tous les ordres de l'état, dans l'église cathédrale : les sénateurs crièrent ensuite trois fois : *Vive notre empereur et notre père!* et ces acclamations furent suivies de celles du peuple. Les ministres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck, de Hollande, le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces ti-

tres qu'on venait de lui donner, et reconnurent empereur celui qu'on avait déjà désigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *père* et de *grand* étaient des noms glorieux que personne ne pouvait lui disputer en Europe; celui d'*empereur* n'était qu'un titre honorifique décerné par l'usage à l'empereur d'Allemagne, comme roi titulaire des Romains; et ces appellations demandent du temps pour être formellement usitées dans les chancelleries des cours, où l'étiquette est différente de la gloire. Bientôt après, Pierre fut reconnu empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la discorde divisait toujours, et par le pape, dont le suffrage est devenu fort inutile, depuis que la cour romaine a perdu son crédit à mesure que les nations se sont éclairées.

CHAPITRE XVI.

Des conquêtes en Perse.

La situation de la Russie est telle, qu'elle a nécessairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantième degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour à tour aux Tartares, aux Sué-

dois, aux Polonais; et sous un gouvernement ferme et vigoureux elle fut redoutable à toutes les nations. Pierre avait commencé son règne par un traité avantageux avec la Chine : il avait à la fois combattu les Suédois et les Turcs; il finit par conduire des armées en Perse.

La Perse commençait à tomber dans cet état déplorable où elle est encore de nos jours. Qu'on se figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les temps de la fronde, les temps de la Saint-Barthélemi, de Charles VI, et du roi Jean en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévastation de la Russie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahissant la Chine; on aura quelque idée des fléaux qui ont désolé la Perse.

Il suffit d'un prince faible et inappliqué, et d'un sujet puissant et entreprenant, pour plonger un royaume entier dans cet abîme de désastres. Le sha ou shac, ou sophi de Perse Hussein, descendant du grand Sha-Abas, était alors sur le trône : il se livrait à la mollesse; son premier ministre commit des injustices et des cruautés que la faiblesse d'Hussein toléra : voilà la source de quarante ans de carnage.

La Perse, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées : elle a des sujets immédiats, des vassaux, des princes tributaires, des peuples même à qui la cour payait

un tribut sous le nom de pension ou de s
tels étaient, par exemple, les peuples du I
tan, qui habitaient les branches du mo
case, à l'occident de la mer Caspienne :
saient autrefois partie de l'ancienne Alba
tous les peuples ont changé leurs noms et l
mites : ces peuples s'appellent aujourd
Lesguis ; ce sont des montagnards plutôt
protection que sous la domination de la
on leur payait des subsides pour défen
frontières.

A l'autre extrémité de l'empire, vers le
était le prince de Candahar, qui comma
la milice des Aguans. Ce prince était u
de la Perse, comme les hospodars de Val
de Moldavie sont vassaux de l'empire t
vasselage n'est point héréditaire ; il
parfaitement aux anciens fiefs établis
rope par les espèces de Tartares qui
rent l'empire romain. La milice des Aguan
vernée par le prince de Candahar, était
ces mêmes Albanais des côtes de la m
pienne, voisins du Daguestan, mêlés de C
et de Géorgiens, pareils aux anciens M
qui subjuguèrent l'Égypte : on les app
Aguans par corruption. Timur, que nou
mons Tamerlan, avait mené cette mili
l'Inde, et elle resta établie dans cette p
de Candahar, qui tantôt appartient à l'Inc

tôt à la Perse. C'est par ces Aguans et par ces Lesguis que la révolution commença.

Myr Veitz, ou Mirivitz, intendant de la province, préposé uniquement à la levée des tributs, assassina le prince de Candahar, souleva la milice, et fut maître du Candahar jusqu'à sa mort, arrivée en 1717. Son frère lui succéda paisiblement, en payant un léger tribut à la Porte persane : mais le fils de Mirivitz, né avec la même ambition que son père, assassina son oncle, et voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s'appelait Myr Mahmoud ; mais il ne fut connu en Europe que sous le nom de son père, qui avait commencé la rébellion. Mahmoud joignit à ses Aguans ce qu'il put ramasser de Guèbres, anciens Perses dispersés autrefois par le calife Omar, toujours attachés à la religion des mages, si florissante autrefois sous Cyrus, et toujours ennemis secrets des nouveaux Persans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perse à la tête de cent mille combattans.

Dans le même temps les Lesguis ou Albanais, à qui le malheur des temps n'avait pas permis qu'on payât leurs subsides, descendirent en armes de leurs montagnes ; de sorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'empire jusqu'à la capitale.

Ces Lesguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caspienne

jusqu'à Derbent ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévastèrent est la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'est l'ancienne demeure de Cyrus, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de Cyropolis ; car nous ne connaissons que par les Grecs la position et les noms de ce pays : et de même que les Persans n'eurent jamais de prince qu'ils appelassent Cyrus, ils eurent encore moins de ville qui s'appelât Cyropolis. C'est ainsi que les Juifs, qui se mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scythopolis, bâtie, disaient-ils, par les Scythes auprès de la Judée : comme si les Scythes et les anciens Juifs avaient pu donner des noms grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les Arméniens voisins de cette partie de la Perse y faisaient un commerce immense, et Pierre venait d'y établir à ses frais une compagnie de marchands russes qui commençait à être florissante. Les Lesguis surprirent la ville, la saccagèrent, égorgèrent tous les Russes qui trafiquaient sous la protection de sha Hussein, et pillèrent leurs magasins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander satisfaction à l'empereur Hussein, qui disputait encore sa couronne, et au tyran Mahmoud, qui l'usurpait. Hussein

ne put lui rendre justice, et Mahmoud ne le voulut pas. Pierre résolut de se faire justice lui-même, et de profiter des désordres de la Perse.

Myr Mahmoud poursuivait toujours en Perse le cours de ses conquêtes. Le sophi, apprenant que l'empereur de Russie se préparait à entrer dans la mer Caspienne, pour venger le meurtre de ses sujets égorgés dans Shamachie, le pria secrètement, par la voie d'un Arménien, de venir en même temps au secours de la Perse.

Pierre méditait depuis long-temps le projet de dominer sur la mer Caspienne par une puissante marine, et de faire passer par ses états le commerce de la Perse et d'une partie de l'Inde. Il avait fait sonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes et dresser des cartes exactes. Il partit donc pour la Perse le 15 mai 1722. Son épouse l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On descendit le Volga jusqu'à la ville d'Astracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caspienne, la mer Baltique et la mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie sous le règne de son petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ses ouvrages, son infanterie, ses munitions, étaient déjà sur la mer Caspienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille dragons, quinze mille Cosaques; trois mille matelots manœuvraient et

pouvaient servir de soldats dans les descentes. La cavalerie prit le chemin de terre par des déserts où l'eau manque souvent; et quand on a passé ces déserts, il faut franchir les montagnes du Caucase, où trois cents hommes pourraient arrêter une armée : mais, dans l'anarchie où était la Perse, on pouvait tout tenter.

Le czar vogua environ cent lieues au midi d'Astracan jusqu'à la petite ville d'Andréhof. On est étonné de voir le nom d'André sur le rivage de la mer d'Hircanie; mais quelques Géorgiens, autrefois espèce de chrétiens, avaient bâti cette ville, et les Persans l'avaient fortifiée; elle fut aisément prise. De là on s'avança toujours par terre dans le Daguestan; on répandit des manifestes en persan et en turc; il était nécessaire de ménager la Porte ottomane, qui comptait parmi ses sujets non seulement les Circasses et les Géorgiens voisins de ce pays, mais encore quelques grands vassaux, rangés depuis peu sous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puissant, nommé Mahmoud d'Utmich, qui prenait le titre de sultan, et qui osa attaquer les troupes de l'empereur russe; il fut défait entièrement, et la relation porte qu'on fit de son pays un feu de joie.

Bientôt Pierre arriva à Derbent, que les Persans et les Turcs appellent Demi-capi, la porte de fer : elle est ainsi nommée, parce qu'en effet

il y avait une porte de fer du côté du midi. C'est une ville longue et étroite qui se joint par un bout à une branche escarpée du Caucase, et dont les murs sont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer, qui s'élèvent souvent au-dessus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient passer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds, et larges de six, flanqués de tours carrées, à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage paraît d'une seule pièce; il est bâti de grès et de coquillages broyés qui ont servi de mortier, et le tout forme une masse plus dure que le marbre : on peut y entrer par mer; mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable. Il reste encore les débris d'une ancienne muraille semblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans les temps de la plus haute antiquité : elle était prolongée des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Noire; et c'était probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perse contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition persane porte que la ville de Derbent fut en partie réparée et fortifiée par Alexandre. Arrien, Quinte-Curce, disent qu'en effet Alexandre fit relever cette ville : ils prétendent, à la vérité, que ce fut sur les bords du Tanaïs; mais c'est que de leur temps les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui passe au-

près de la ville. Il serait contradictoire qu'Alexandre eût bâti la porte caspienne sur un fleuve dont l'embouchure est dans le Pont-Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes caspiennes en différens passages, toutes vraisemblablement construites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'occident, l'orient et le septentrion de cette mer, ont toujours été des barbares redoutables au reste du monde, et c'est de là principalement que sont partis tous ces essaims de conquérans qui ont subjugué l'Asie et l'Europe.

Qu'il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plu, dans tous les temps, à tromper les hommes, et combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. Quinte-Curce met dans la bouche de je ne sais quels Scythes un discours admirable, plein de modération et de philosophie, comme si les Tartares de ces climats eussent été autant de sages, et comme si Alexandre n'avait pas été le général nommé par les Grecs contre le roi de Perse, seigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale et des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter Quinte-Curce se sont efforcés de nous faire regarder ces sauvages du Caucase et des déserts, affamés de rapines et de carnage, comme les hommes du monde les plus justes; ils ont peint Alexandre, vengeur de la Grèce et vainqueur de celui qui

voulait l'asservir, comme un brigand qui courait le monde sans raison et sans justice.

On ne songe pas que ces Tartares ne furent jamais que des destructeurs, et qu'Alexandre bâtit des villes dans leurs propres pays ; c'est en quoi j'oserais comparer Pierre-le-Grand à Alexandre : aussi actif, aussi ami des arts utiles, plus appliqué à la législation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, et bâtit ou répara autant de villes qu'Alexandre.

Le gouverneur de Derbent, à l'approche de l'armée russe, ne voulut point soutenir de siége, soit qu'il crût ne pouvoir se défendre, soit qu'il préférât la protection de l'empereur Pierre à celle du tyran Mahmoud ; il apporta les clefs d'argent de la ville et du château : l'armée entra paisiblement dans Derbent, et alla camper sur le bord de la mer.

L'usurpateur Mahmoud, déjà maître d'une grande partie de la Perse, voulut en vain prévenir le czar et l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les Tartares voisins ; il accourut lui-même ; mais Derbent était déjà rendu.

Pierre ne put alors pousser plus loin ses conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles provisions, des recrues, des chevaux, avaient péri vers Astracan, et la saison s'avançait ; il retourna à Moscou, et y entra en triomphe : là, selon sa coutume, il rendit solennellement compte

de son expédition au vice-czar Romadonoski, continuant jusqu'au bout cette singulière comédie, qui, selon ce qui est dit dans son éloge prononcé à Paris à l'académie des sciences, aurait dû être jouée devant tous les monarques de la terre.

La Perse était encore partagée entre Hussein et l'usurpateur Mahmoud. Le premier cherchait à se faire un appui de l'empereur de Russie; le second craignait en lui un vengeur qui lui arracherait le fruit de sa rébellion. Mahmoud fit ce qu'il put pour soulever la Porte ottomane contre Pierre : il envoya une ambassade à Constantinople; les princes du Daguestan, sous la protection du grand-seigneur, dépouillés par les armes de la Russie, demandèrent vengeance. Le divan craignit pour la Géorgie, que les Turcs comptaient au nombre de leurs états.

Le grand-seigneur fut près de déclarer la guerre. La cour de Vienne et celle de Paris l'en empêchèrent. L'empereur d'Allemagne notifia que si les Turcs attaquaient la Russie, il serait obligé de la défendre. Le marquis de Bonac, ambassadeur de France à Constantinople, appuya habilement par ses représentations les menaces des Allemands : il fit sentir que c'était même l'intérêt de la Porte de ne pas souffrir qu'un rebelle usurpateur de la Perse enseignât à détrôner les souverains; que l'empereur russe n'avait fait que ce que le grand-seigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle Myr Mahmoud s'était avancé aux portes de Derbent : il ravagea les pays voisins, afin que les Russes n'eussent pas de quoi subsister. La partie de l'ancienne Hircanie, aujourd'hui Guilan, fut saccagée ; et ces peuples désespérés se mirent d'eux-mêmes sous la protection des Russes, qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils suivaient en cela l'exemple du sophi même. Ce malheureux monarque avait envoyé un ambassadeur à Pierre-le-Grand pour implorer solennellement son secours. A peine cet ambassadeur fut-il en route, que le rebelle Myr Mahmoud se saisit d'Ispahan et de la personne de son maître.

Le fils du sophi détrôné et prisonnier, nommé Thamaseb, échappa au tyran, rassembla quelques troupes, et combattit l'usurpateur. Il ne fut pas moins ardent que son père à presser Pierre-le-Grand de le protéger, et envoya à l'ambassadeur les mêmes instructions que sha Hussein avait données.

Cet ambassadeur persan, nommé Ismaël-Beg, n'était pas encore arrivé, et sa négociation avait déjà réussi. Il sut, en abordant à Astracan, que le général Matufkin allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Daguestan. On n'avait point encore pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caspienne le nom de la mer de Bachu chez les Persans. Il donna

au général russe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait, au nom de son maître, à se soumettre à l'empereur de Russie. L'ambassadeur continua sa route pour Pétersbourg, et le général Matufkin alla mettre le siége devant la ville de Bachu. L'ambassadeur persan arriva à sa cour en même temps que la nouvelle de la prise de la ville.

Cette ville est près de Shamachie, où les facteurs russes avaient été égorgés; elle n'est pas si peuplée ni si opulente que Shamachie, mais elle est renommée pour le naphte qu'elle fournit à toute la Perse. Jamais traité ne fut plus tôt conclu que celui d'Ismaël-Beg : l'empereur Pierre, pour venger la mort de ses sujets, et pour secourir le sophi Thamaseb contre l'usurpateur, promettait de marcher en Perse avec des armées, et le nouveau sophi lui cédait non seulement les villes de Bachu et de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan, et d'Asterabath.

Le Guilan est, comme nous l'avons déjà dit, l'Hircanie méridionale; le Mazanderan, qui la touche, est le pays des Mardes; Asterabath joint le Mazanderan; et c'étaient les trois provinces principales des anciens rois mèdes : de sorte que Pierre se voyait maître, par ses armes et par les traités, du premier royaume de Cyrus.

Il n'est pas inutile de dire que, dans les articles de cette convention, on régla le prix des

denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que soixante francs de notre monnaie (douze roubles), la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu près à six : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays des vrais biens, qui sont ceux de la terre, et de la disette de l'argent, qui n'est qu'un bien de convention.

Tel était le sort misérable de la Perse, que le malheureux sophi Thamaseb, errant dans son royaume, poursuivi par le rebelle Mahmoud, assassin de son père et de ses frères, était obligé de conjurer à la fois la Russie et la Turquie de vouloir bien prendre une partie de ses états pour lui conserver l'autre.

L'empereur Pierre, le sultan Achmet III, et le sophi Thamaseb, convinrent donc que la Russie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, et que la Porte ottomane aurait Casbin, Tauris, Érivan, outre ce qu'elle prenait alors sur l'usurpateur de la Perse. Ainsi ce beau royaume était à la fois démembré par les Russes, par les Turcs, et par les Persans même.

L'empereur Pierre régna ainsi, jusqu'à sa mort, du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Caspienne. La Perse continua d'être la proie des révolutions et des ravages. Les Persans, auparavant riches et polis, furent plongés dans la misère et dans la

barbarie, tandis que la Russie parvint de la pauvreté et de la grossièreté à l'opulence et à la politesse. Un seul homme, parce qu'il avait un génie actif et ferme, éleva sa patrie, et un seul homme, parce qu'il était faible et indolent, fit tomber la sienne.

Nous sommes encore très-mal informés du détail de toutes les calamités qui ont désolé la Perse si long-temps. On a prétendu que le malheureux sha Hussein fut assez lâche pour mettre lui-même sa mitre persanne, ce que nous appelons la couronne, sur la tête de l'usurpateur Mahmoud : on dit que ce Mahmoud tomba ensuite en démence : ainsi un imbécile et un fou décidèrent du sort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que Mahmoud tua de sa main, dans un accès de folie, tous les fils et les neveux du sha Hussein, au nombre de cent, qu'il se fit réciter l'évangile de saint Jean sur la tête pour se purifier et pour se guérir. Ces contes persans ont été débités par nos moines, et imprimés à Paris.

Ce tyran, qui avait assassiné son oncle, fut enfin assassiné à son tour par son neveu Eshreff, qui fut aussi cruel et aussi tyran que Mahmoud.

Le sha Thamaseb implora toujours l'assistance de la Russie. C'est ce même Thamaseb, ou Thamas, secouru depuis et rétabli par le célèbre Kouli-kan, et ensuite détrôné par Kouli-kan même.

Ces révolutions, et les guerres que la Russie eut ensuite à soutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuse, l'évacuation des trois provinces de Perse, qui coûtaient à la Russie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne sont pas des événemens qui concernent Pierre-le-Grand; ils n'arrivèrent que plusieurs années après sa mort : il suffit de dire qu'il finit sa carrière militaire par ajouter trois provinces à son empire du côté de la Perse, lorsqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède.

CHAPITRE XVII.

Couronnement et sacre de l'impératrice Catherine Ire. Mort de Pierre-le-Grand.

Pierre, au retour de son expédition de Perse, se vit plus que jamais l'arbitre du nord. Il se déclara le protecteur de la famille de ce même Charles XII dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la cour le duc de Holstein, neveu de ce monarque; il lui destina sa fille aînée, et se prépara dès lors à soutenir ses droits sur le duché de Holstein-Slesvick; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ses états jusqu'au fond du Kamshatka; et pour mieux diriger ses travaux, il établissait à Pétersbourg son académie des sciences. Les arts florissaient de tous côtés; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les lois observées; il jouissait en paix de sa gloire : il voulut la partager d'une manière nouvelle avec celle qui, en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, disait-il, contribué à cette gloire même.

Ce fut à Moscou qu'il fit couronner et sacrer sa femme Catherine, en présence de la duchesse de Courlande, fille de son frère aîné, et du duc de Holstein, qu'il allait faire son gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention : on y rappelle l'usage de plusieurs rois chrétiens de faire couronner leurs épouses; on y rappelle les exemples des empereurs Basilide, Justinien, Héraclius, et Léon le philosophe. L'empereur y spécifie les services rendus à l'état par Catherine, et surtout dans la guerre contre les Turcs, lorsque son armée, réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cent mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'impératrice dût régner après lui; mais il y préparait les esprits par cette cérémonie inusitée dans ses états.

Ce qui pouvait peut-être encore faire regarder

Catherine comme destinée à posséder le trône après son époux, c'est que lui-même marcha devant elle à pied, le jour du couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa sous le nom de *chevaliers de l'impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'église, Pierre lui posa la couronne sur la tête ; elle voulut lui embrasser les genoux ; il l'en empêcha ; et, au sortir de la cathédrale, il fit porter le sceptre et le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un empereur. Pierre étalait dans les occasions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de simplicité dans sa vie privée.

Ayant couronné sa femme, il se résolut enfin à donner sa fille aînée, Anne Pétrona, au duc de Holstein. Cette princesse avait beaucoup de traits de son père ; elle était d'une taille majestueuse et d'une grande beauté. On la fiança au duc de Holstein, mais sans grand appareil : Pierre sentait déjà sa santé très-altérée ; et un chagrin domestique, qui peut-être aigrit encore le mal dont il mourut, rendit ces derniers temps de sa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

Catherine avait un jeune chambellan [1], nommé Moëns de la Croix, né en Russie d'une famille flamande ; il était d'une figure distinguée : sa sœur, madame de Bale, était dame d'atour de

[1] Mémoires du comte de Bassevitz.

l'impératrice : tous deux gouvernaient sa maison. On les accusa l'un et l'autre auprès de l'empereur ; ils furent mis en prison ; on leur fit leur procès pour avoir reçu des présens. Il avait été défendu, dès l'an 1714, à tout homme en place d'en recevoir, sous peine d'infamie et de mort ; et cette défense avait été plusieurs fois renouvelée.

Le frère et la sœur furent convaincus ; tous ceux qui avaient ou acheté ou récompensé leurs services furent nommés dans la sentence, excepté le duc de Holstein et son ministre le comte de Bassevitz : il est vraisemblable même que des présens faits par ce prince à ceux qui avaient contribué à faire réussir son mariage ne furent pas regardés comme une chose criminelle.

Moëns fut condamné à perdre la tête, et s
sœur, favorite de l'impératrice, à recevoir on
coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'
chambellan, et l'autre page, furent dégradés
envoyés en qualité de simples soldats dans l'
mée de Perse.

Ces sévérités, qui révoltent nos mœurs, éta
peut-être nécessaires dans un pays où le mai
des lois semblait exiger une rigueur effray
L'impératrice demanda la grâce de sa dam
tour, et son mari irrité la refusa ; il cass
sa colère une glace de Venise, et dit à sa fe
« Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma

pour faire rentrer cette glace dans la poussière dont elle est sortie. » Catherine le regarda avec une douleur attendrissante, et lui dit : « Eh bien ! vous avez cassé ce qui faisait l'ornement de votre palais ; croyez-vous qu'il en devienne plus beau ? » Ces paroles apaisèrent l'empereur ; mais toute la grâce que sa femme put obtenir de lui fut que sa dame d'atour ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait s'il n'était attesté par un ministre témoin oculaire, qui lui-même ayant fait des présens au frère et à la sœur, fut peut-être une des principales causes de leur malheur. Ce fut cette aventure qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité à débiter que Catherine hâta les jours d'un mari qui lui inspirait plus de crainte par sa colère que de reconnaissance par ses bienfaits.

On se confirma dans ces soupçons cruels par l'empressement qu'eut Catherine de rappeler sa dame d'atour immédiatement après la mort de son époux, et de lui donner toute sa faveur. Le devoir d'un historien est de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les temps et dans tous les états à la mort des princes enlevés par une mort prématurée, comme si la nature ne suffisait pas à nous détruire : mais le même devoir exige qu'on fasse voir combien ces bruits étaient téméraires et injustes.

Il y a une distance immense entre le mécontentement passager que peut causer un mari sévère, et la résolution désespérée d'empoisonner un époux et un maître auquel on doit tout. Le danger d'une telle entreprise eût été aussi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre Catherine, en faveur du fils de l'infortuné czarovitz : cependant, ni cette faction, ni aucun homme de la cour, ne soupçonnèrent Catherine, et les bruits vagues qui coururent ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal instruits, qui se livrèrent sans aucune raison à ce plaisir malheureux de supposer de grands crimes à ceux qu'on croit intéressés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans Catherine ; il n'était pas sûr qu'elle dût succéder : elle avait été couronnée, mais seulement en qualité d'épouse du souverain, et non comme devant être souveraine après lui.

La déclaration de Pierre n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie, et non comme un droit de régner : elle rappelait les exemples des empereurs romains qui avaient fait couronner leurs épouses, et aucune d'elles ne fut maîtresse de l'empire. Enfin dans le temps même de la maladie de Pierre, plusieurs crurent que la princesse Anne Petrona lui succéderait, conjointement avec le duc de Holstein son époux, ou que l'empereur nommerait son petit-fils pour son successeur:

ainsi, bien loin que Catherine eût intérêt à la mort de l'empereur, elle avait besoin de sa conservation.

Il était constant que Pierre était attaqué depuis long-temps d'un abcès et d'une rétention d'urine qui lui causait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz, et d'autres qu'il mit en usage, ne furent que d'inutiles secours : on le vit s'affaiblir sensiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne se relâcha jamais, augmentèrent son mal et hâtèrent sa fin : son état parut bientôt mortel; il ressentit des chaleurs brûlantes qui le jetaient dans un délire presque continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laissèrent ses douleurs [1], mais sa main ne forma que des caractères illisibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots en russe : *Rendez tout à...*

Il cria qu'on fît venir la princesse Anne Petrona, à laquelle il voulait dicter; mais lorsqu'elle parut devant son lit il avait déjà perdu la parole, et il tomba dans une agonie qui dura seize heures. L'impératrice Catherine n'avait pas quitté son chevet depuis trois nuits : il mourut enfin entre ses bras le 28 janvier, vers les quatre heures du matin.

On porta son corps dans la grand'salle du pa-

[1] Mémoires manuscrits du comte de Bassevitz.

lais, suivi de toute la famille impériale, du sénat, de toutes les personnes de la première distinction, et d'une foule de peuple : il fut exposé sur un lit de parade, et tout le monde eut la liberté de l'approcher et de lui baiser la main, jusqu'au jour de son enterrement, qui se fit le 10/21 mars 1725.

On a cru, on a imprimé, qu'il avait nommé son épouse Catherine héritière de l'empire par son testament; mais la vérité est qu'il n'avait point fait de testament, ou que du moins il n'en a jamais [illegible] : négligence bien étonnante dans un législateur, et qui prouve qu'il n'avait pas cru sa maladie mortelle.

On ne savait point, à l'heure de sa mort, qui remplirait son trône : il laissait Pierre, son petit-fils, né de l'infortuné Alexis; il laissait sa fille aînée, la duchesse de Holstein. Il y avait une faction considérable en faveur du jeune Pierre. Le prince Menzikoff, lié avec l'impératrice Catherine dans tous les temps, prévint tous les partis et tous les desseins. Pierre était près d'expirer, quand Menzikoff fit passer l'impératrice dans une salle où leurs amis étaient déjà assemblés : on fait transporter le trésor à la forteresse; on s'assure des gardes; le prince Menzikoff gagna l'archevêque de Novogorod; Catherine tint avec eux, et avec un secrétaire de confiance, nommé Macarof, un conseil secret, où assista le ministre du duc [illegible] Holstein.

L'impératrice, au sortir de ce conseil, revint auprès de son époux mourant, qui rendit les derniers soupirs entre ses bras. Aussitôt les sénateurs, les officiers-généraux, accoururent au palais; l'impératrice les harangua; Menzikoff répondit en leur nom; on délibéra, pour la forme, hors de la présence de l'impératrice. L'archevêque de Plescou, Théophane, déclara que l'empereur avait dit, la veille du couronnement de Catherine, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui; toute l'assemblée signa la proclamation, et Catherine succéda à son époux le jour même de sa mort.

Pierre-le-Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés, et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand: il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux; mais il l'a forcée pour l'embellir.

Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire ; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues ; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes, montées après lui successivement sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le palais a eu des révolutions après sa mort ; l'état n'en a éprouvé aucune. La splendeur de cet empire s'est augmentée sous Catherine Ire ; il a triomphé des Turcs et des Suédois sous Anne Petrona ; il a conquis, sous Élisabeth, la Prusse et une partie de la Poméranie ; il a joui d'abord de la paix, et il a vu fleurir les arts sous Catherine II.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres, et des entreprises de Pierre-le-Grand ; ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce monarque dans ses travaux guerriers et politiques. Il suffit à un étranger, amateur désintéressé du mérite, d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui

apprit de Charles XII à le vaincre, qui sortit deux fois de ses états pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

Les souverains des états depuis long-temps policés se diront à eux-mêmes : « Si dans les climats glacés de l'ancienne Scythie, un homme aidé de son seul génie a fait de si grandes choses, que devons-nous faire dans des royaumes où les travaux accumulés de plusieurs siècles nous ont rendu tout facile ? »

FIN DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

[redacted]

PIÈCES ORIGINALES,

SELON LES TRADUCTIONS FAITES ALORS PAR L'ORDRE DE PIERRE-LE-GRAND.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 juin 1718.

En vertu de l'ordonnance expresse émanée de sa majesté czarienne, et signée de sa propre main le 13 juin dernier, pour le jugement du czarovitz Alexis Petrovitz, sur ses transgressions et ses crimes contre son père et son seigneur, les soussignés ministres, sénateurs, états militaire et civil, après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la régence du sénat à Pétersbourg, ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux et des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de sa majesté czarienne au czarovitz, et des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, et des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, et des confessions et des déclarations du czarovitz, tant écrites de sa propre main, que faites de bouche à son seigneur et père, et de-

vant les soussignés établis par l'autorité de sa majesté czarienne, à l'effet du présent jugement: ils ont déclaré et reconnu que, quoique, selon les droits de l'empire russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de sa majesté czarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature, qui, selon son importance, dépend uniquement de la volonté absolue du souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul, et n'est point limité par aucune loi, se soumettant pourtant à ladite ordonnance de sa majesté czarienne leur souverain, qui leur donne cette liberté, et après de mûres réflexions, et en conscience chrétienne, sans crainte ni flatterie, et sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les lois divines applicables au cas présent, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, les saintes écritures de l'Évangile et des apôtres, comme aussi les canons et les règles des conciles, l'autorité des saints pères et des docteurs de l'églises; prenant aussi des lumières des considérations des archevêques et du clergé assemblés à Pétersbourg par ordre de sa majesté czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, et se conformant aux lois de toute la Russie, et en particulier aux constitutions de cet empire, aux lois militaires, et aux statuts, qui sont conformes aux lois de beaucoup d'autres états, surtout à celles des anciens empe-

reurs romains et grecs et d'autres princes chrétiens : Les soussignés, ayant été aux avis, sont convenus unanimement, sans contradiction, et ils ont prononcé que le czarovitz *Alexis Petrovitz est digne de mort* pour ses crimes susdits, et pour ses transgressions capitales contre son souverain et son père, étant fils et sujet de sa majesté czarienne; en sorte que, quoique sa majesté czarienne ait promis au czarovitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par M. Tolstoy, conseiller privé, et par le capitaine Romanzoff, datée de Spa le 10 juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournait de son bon gré et volontairement, ainsi que le czarovitz même l'a avoué avec remercîment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples le 4 octobre 1717, où il a marqué qu'il remerciait sa majesté czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par ses oppositions aux volontés de son père et par ses autres transgressions qu'il a renouvelées et continuées, comme il est amplement déduit dans le manifeste publié par sa majesté czarienne le 3 février de la présente année, et parce que, entre autres choses, il n'est pas retourné de son bon gré.

Et quoique sa majesté czarienne, à l'arrivée du czarovitz à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, et où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un père

d'en avoir de son fils, et qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château, le même jour 3 de février, elle lui promît le pardon de toutes ses transgressions ; sa majesté czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse, qu'elle exprima en présence de tout le monde, savoir que lui czarovitz déclarerait sans aucune restriction ni réserve tout ce qu'il avait commis et tramé jusqu'à ce jour-là contre sa majesté czarienne, et qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices, et généralement tous ceux qui ont su quelque chose de ses desseins et de ses menées, mais que, s'il celait quelqu'un ou quelque chose, le pardon promis serait nul et demeurerait révoqué ; ce que le czarovitz reçut alors et accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, et il promit par serment de déclarer tout sans réserve : en confirmation de quoi il baisa la sainte croix et les saintes Écritures dans l'église cathédrale.

Sa majesté czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit :

« Comme vous avez reçu hier votre pardon, à condition que vous déclareriez toutes les circonstances de votre évasion, et ce qui y a du rapport, mais que, si vous celiez quelque chose,



vous seriez privé de la vie : et comme vous avez déjà fait de bouche quelques déclarations, vous devez, pour une plus ample satisfaction, et pour votre décharge, les mettre par écrit selon les points marqués ci-dessous. »

Et à la conclusion, il était encore écrit de la main de sa majesté czarienne, dans le septième article :

« Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, quand même cela ne serait point spécifié ici, et purgez-vous comme dans la sainte confession : mais si vous cachez ou celez quelque chose qui se découvre dans la suite, ne m'imputez rien ; car il vous a été déclaré hier devant tout le monde qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu serait nul et révoqué. »

Nonobstant cela, le czarovitz a parlé dans ses réponses et dans ses confessions sans aucune sincérité ; il a celé et caché non seulement beaucoup de personnes, mais aussi des affaires capitales, et ses transgressions, et en particulier ses desseins de rébellion contre son père et son seigneur, et ses mauvaises pratiques qu'il a tramées et entretenues long-temps pour tâcher d'usurper le trône de son père, même de son vivant, par différentes mauvaises voies, et sous de méchans prétextes, fondant son espérance et les souhaits qu'il faisait de la mort de son père et son seigneur sur la dé-

claration, dont il se flattait, du petit peuple en sa faveur.

Tout cela a été découvert ensuite par les informations criminelles, après qu'il a refusé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-dessus.

Ainsi il est évident, par toutes ces démarches du czarovitz, et par les déclarations qu'il a données par écrit et de bouche, et en dernier lieu par celle du 22 juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vînt, après la mort de son père, de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité et par les voies et les moyens que Dieu a prescrits; mais qu'il l'a désirée, et qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père et son seigneur, contre la volonté de sa majesté czarienne, et en s'opposant à tout ce que son père voulait, et non seulement par des soulèvemens de rebelles qu'il espérait, mais encore par l'assistance de l'empereur, et avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'état et de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'état pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire fait donc voir que le czarovitz, en cachant tous ses pernicieux desseins, et en celant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, et jusqu'à ce qu'il a

été pleinement convaincu de toutes ces machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable de reprendre ses desseins, et de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père et son seigneur, et contre tout cet empire.

Il s'est rendu par là indigne de la clémence et du pardon qui lui a été promis par son seigneur et son père; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant sa majesté czarienne qu'en présence de tous les états ecclésiastiques et séculiers, et publiquement devant toute l'assemblée ; et il a aussi déclaré verbalement et par écrit devant les juges soussignés établis par sa majesté czarienne, que tout ce que dessus était véritable et manifeste par les effets qui en avaient paru.

Ainsi, puisque les susdites lois divines et ecclésiastiques, les civiles et militaires, et particulièrement les deux dernières, condamnent à mort sans miséricorde, non seulement ceux dont les attentats contre leur père et seigneur ont été manifestés par des évidences ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de se rebeller, ou d'avoir formé de simples desseins de tuer leur souverain ou d'usurper l'empire ; que penser d'un dessein de rébellion, tel qu'on n'a guère ouï parler de semblable dans le monde, joint à celui d'un hor-

rible double parricide contre son souverai
mièrement comme son père de la patrie
core comme son père selon la nature (
très-clément qui a fait élever le czarovitz
le berceau avec des soins plus que pat
avec une tendresse et une bonté qui ont
toutes rencontres, qui a tâché de le form
le gouvernement, et de l'instruire avec de
incroyables et une application infatigab
l'art militaire, pour le rendre capable
de la succession d'un si grand empire);
bien plus forte raison un tel dessein a-t-i
une punition de mort?

C'est avec un cœur affligé et des yeu
de larmes, que nous, comme serviteurs e
prononçons cette sentence, considérant
nous appartient point, en cette qualité,
en jugement de si grande importance,
culièrement de prononcer une sentence
fils du très-souverain et très-clément cz
seigneur. Cependant, sa volonté étant q
jugions; nous déclarons par la présente n
ritable opinion, et nous prononçons ce
damnation avec une conscience si pure et
tienne, que nous croyons pouvoir la
devant le terrible, le juste, et l'imparti
ment du grand Dieu.

Soumettant au reste cette sentence q
rendons, et cette condamnation que nous

ouveraine puissance, à la volonté et à la
nte révision de sa majesté czarienne, notre
lément monarque.

PAIX DE NEUSTADT.

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

Soit notoire par les présentes, que, comme il s'est élevé il y a plusieurs années une guerre sanglante, longue, et onéreuse entre sa majesté le feu roi Charles XII, de glorieuse mémoire, roi de Suède, des Goths et des Vandales, etc., ses successeurs au trône de Suède, madame Ulrique, reine de Suède, des Goths et des Vandales, etc., et le royaume de Suède, d'une part; et entre sa majesté czarienne Pierre Ier, empereur de toute la Russie, etc., et l'empire de Russie, de l'autre part : les deux parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, et par conséquent à l'effusion de tant de sang innocent; et il a plu à la Providence divine de disposer les esprits des deux parties à faire assembler leurs ministres plénipotentiaires, pour traiter et conclure une paix ferme, sincère et stable, et une amitié éternelle, entre les deux états, provinces, pays, vassaux, sujets, et habitans; savoir, M. Jean Lilienstedt, conseiller de sa majesté le roi de Suède, de son royaume et de sa chancellerie, et M. le baron Otto-Reinhold Stroemfeld, intendant des mines de cuivre et des fiefs

es Dalders, de la part de sadite majesté; et de
ı part de sa majesté czarienne, M. le comte
acob-Daniel Bruce, son aide-de-camp général,
résident des colléges des minéraux et manufac-
ıres, et chevalier des ordres de Saint-André et
e l'Aigle blanc, et M. Henri Jean-Frédéric Os-
ərman, conseiller privé de la chancellerie de sa
ıajesté czarienne : lesquels ministres plénipo-
entiaires, s'étant assemblés à Neustadt, ont fait
échange de leurs pouvoirs; et après avoir im-
loré l'assistance divine, ils ont mis la main à cet
mportant et très-salutaire ouvrage, et ont con-
lu, par la grâce et la bénédiction de Dieu, la
ıaix suivante entre la couronne de Suède et sa
najesté czarienne.

Art. I. Il y aura dès à présent, et jusqu'à per-
ɪétuité, une paix inviolable par terre et par mer,
le même qu'une sincère union et une amitié in-
lissoluble, entre sa majesté le roi Frédéric I[er],
oi de Suède, des Goths et des Vandales, ses suc-
esseurs à la couronne et au royaume de Suède,
es domaines, provinces, pays, villes, vassaux,
ujets et habitans, tant dans l'empire romain que
ıors dudit empire, d'une part; et sa majesté
zarienne Pierre I[er], empereur de toute la Rus-
ie, etc., ses successeurs au trône de Russie, et
ous ses pays, villes, vassaux, sujets, habitans,
l'autre part : de sorte qu'à l'avenir les deux par-
ies pacifiantes ne commettront ni ne permettront

qu'il se commette aucune hostilité
ou publiquement, directement ou ind
soit par les leurs ou par les autres ; e
neront non plus aucun secours aux en
des deux parties pacifiantes, sous q
texte que ce soit, et ne feront avec
alliance qui soit contraire à cette pai
entretiendront toujours entre elles un
cère, et tâcheront de maintenir l'honn
tage et la sûreté mutuelle, comme aus
ner, autant qu'il leur sera possible, le
et les troubles dont l'une des deux p
rait être menacée par quelque autre

II. Il y a de plus, de part et d'aut
nistie générale des hostilités commi
la guerre, soit par les armes ou p
voies, de sorte qu'on ne s'en resso
s'en vengera jamais; particulièreme
de toutes les personnes d'état et des
quelque nation que ce soit, qui son
service de l'une des deux parties
guerre, et qui, par cette démarche,
dus ennemis de l'autre partie, excep
ques russiens qui ont passé au servic
Suède : sa majesté czarienne n'a pas
corder qu'ils fussent compris dans ce
générale, nonobstant toutes les insta
été faites de la part du roi de Suè
faveur.

III. Toutes les hostilités, tant par mer que par terre, cesseront ici et dans le grand-duché de Finlande, dans quinze jours, ou plus tôt, s'il est possible, après la signature de cette paix; mais dans les autres endroits, dans trois semaines, ou plus tôt, s'il est possible, après qu'on aura fait l'échange de part et d'autre; pour cet effet on publiera d'abord la conclusion de la paix. Et au cas qu'après l'expiration de ce terme on vînt à commettre quelque hostilité par mer ou par terre, de l'un ou de l'autre côté, de quelque nom que ce soit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la conclusion de cette paix; mais on sera obligé de restituer et les hommes et les effets pris et enlevés après ce temps-là.

IV. Sa majesté le roi de Suède cède par les présentes, tant pour soi-même que pour ses successeurs au trône et au royaume de Suède, à sa majesté czarienne et ses successeurs à l'empire de Russie, en pleine, irrévocable et éternelle possession, les provinces qui ont été conquises et prises par les armes de sa majesté czarienne, dans cette guerre, sur la couronne de Suède; savoir, la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, et une partie de la Carélie, de même que le district du fief de Vibourg, spécifié ci-dessous dans l'article du réglement des limites, les villes et forteresses de Riga, Dunemunde, Pernau, Revel, Dorpt,

Narva, Vibourg, Kexholm, et des autres villes, forteresses, ports, places, districts, rivages et côtes, appartenans auxdites provinces, comme aussi les îles d'Oesel, Daghoe, Moen, et toutes les autres îles depuis la frontière de Courlande, sur les côtes de Livonie, Estonie et Ingermanie, et du côté oriental de Revel, sur la mer qui va à Vibourg, vers le midi et l'orient; avec tous les habitans qui se trouvent dans ces îles, et dans les susdites provinces, villes et places; et généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits et émolumens, sans aucune exception, ainsi que la couronne de Suède les a possédés.

Pour cet effet, sa majesté le roi de Suède renonce à jamais de la manière la plus solennelle, tant pour soi que pour ses successeurs et pour tout le royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eues jusqu'ici, ou peuvent avoir sur lesdites provinces, îles, pays et places, dont tous les habitans seront, en vertu des présentes, déchargés du serment qu'ils ont prêté à la couronne de Suède; de sorte que sa majesté et le royaume de Suède ne pourront plus se les attribuer dès à présent, ni les redemander à jamais, sous quelque prétexte que ce soit, mais ils seront et resteront incorporés à perpétuité à l'empire de Russie; et sa majesté et le royaume de Suède s'engagent, par les présentes, de laisser et de

maintenir toujours sa majesté czarienne et ses successeurs à l'empire de Russie dans la paisible possession desdites provinces, îles, pays et places; et l'on cherchera et remettra à ceux qui seront autorisés de sa majesté czarienne, toutes les archives et papiers qui concernent principalement ces pays, lesquels ont été enlevés et portés en Suède pendant cette guerre.

V. Sa majesté czarienne s'engage en échange, et promet de restituer et d'évacuer à sa majesté et à la couronne de Suède, dans le terme de quatre semaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plus tôt, s'il est possible, le grand-duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réservée ci-dessous dans le règlement des limites, laquelle appartiendra à sa majesté czarienne; de sorte que sa majesté czarienne et ses successeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention sur ledit duché, sous quelque prétexte que ce soit. Outre cela, sa majesté czarienne s'engage et promet de faire payer promptement, infailliblement, et sans rabais, la somme de deux millions d'écus aux autorités du roi de Suède, pourvu qu'ils produisent et donnent les quittances valables, dans les termes fixés, et en telle sorte de monnaie dont on est convenu par un article séparé, lequel est de la même force, comme s'il était inséré ici de mot à mot.

VI. Sa majesté le roi de Suède s'est aussi ré-

servé, à l'égard du commerce, la permission pour toujours de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel et Arensbourg, pour cinquante mille roubles : lesquels grains sortiront desdites places sans qu'on en paie aucun droit ou autres impôts, pour être transportés en Suède, moyennant une attestation par laquelle il paraisse qu'ils ont été achetés pour le compte de sa majesté suédoise, ou par des sujets qui sont chargés de cet achat de la part de sa majesté le roi de Suède : ce qui ne se doit pas entendre des années dans lesquelles sa majesté czarienne se trouverait obligée par manque de récolte, ou par d'autres raisons importantes, de défendre la sortie des grains généralement pour toutes les nations.

VII. Sa majesté czarienne promet aussi, de la manière la plus solennelle, qu'elle ne se mêlera point des affaires domestiques du royaume de Suède, ni de la forme de la régence qui a été réglée et établie sous serment, et unanimement par les états dudit royaume; qu'elle n'assistera personne, en aucune manière, qui que ce puisse être, ni directement ni indirectement, mais qu'elle tâchera d'empêcher et de prévenir tout ce qui y est contraire, pourvu que cela vienne à la connaissance de sa majesté czarienne; afin de donner par là des marques évidentes d'une amitié sincère et d'un véritable voisin.

VIII. Et comme on a, de part et d'autre, l'in-

tention de faire une paix ferme, sincère et durable, et qu'ainsi il est très-nécessaire de régler tellement les limites qu'aucune des deux parties ne se puisse donner aucun ombrage, mais que chacune possède paisiblement ce qui lui a été cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer que les deux empires auront dès à présent et à jamais les limites suivantes, qui commencent sur la côte septentrionale de Sinus Finicus près de Vikolax, d'où elles s'étendent à une demi-lieue du rivage de la mer jusque vis-à-vis de Villayoki, et de là plus avant dans le pays ; en sorte que, du côté de la mer et vis-à-vis de Rohel, il y aura une distance de trois quarts de lieue dans une ligne diamétrale jusqu'au chemin qui va de Vibourg à Lapstrand, à la distance de trois lieues de Vibourg, et qui va dans la même distance de trois lieues vers le nord par Vibourg dans une ligne diamétrale jusqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Russie et la Suède, et même avant la réduction du fief de Kexholm sous la domination du roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du nord à huit lieues ; de là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm jusqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Russie et la Suède ; tellement que sa majesté le roi et le royaume de Suède possé-

deront toujours tout ce qui est situé vers l'ouest et le nord au-delà des limites spécifiées, et sa majesté czarienne et l'empire de Russie posséderont à jamais ce qui est situé en-deçà, du côté d'orient et du sud. Et comme sa majesté czarienne cède ainsi à perpétuité à sa majesté le roi et au royaume de Suède une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'empire de Russie, elle promet de la manière la plus solennelle, pour soi et ses successeurs au trône de Russie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, sous quelque prétexte que ce soit; mais ladite partie sera et restera toujours incorporée au royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, elles resteront sur le même pied qu'elles étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux empires. On est convenu de plus de nommer des commissaires de part et d'autre, immédiatement après la ratification du traité principal, pour régler les limites de la manière susdite.

IX. Sa majesté czarienne promet en outre de maintenir tous les habitans des provinces de Livonie, d'Estonie et d'Oesel, nobles et roturiers, les villes, magistrats, et les corps des métiers, dans l'entière jouissance des priviléges, coutumes et prérogatives dont ils ont joui sous la domination du roi de Suède.

X. On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences dans les pays qui ont été cédés ; mais on y laissera et maintiendra la religion évangélique, de même que les églises, les écoles et ce qui en dépend, sur le même pied qu'elles étaient du temps de la dernière régence du roi de Suède ; à condition que l'on y puisse aussi exercer librement la religion grecque.

XI. Quant à la réduction et liquidation qui se firent du temps de la régence précédente du roi de Suède en Livonie, Estonie et Oesel, au grand préjudice des sujets et des habitans de ce pays-là (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu roi de Suède, de glorieuse mémoire, à donner l'assurance, par une patente qui fut publiée le 13 avril 1700, « que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard ; » et alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la possession de leurs biens confisqués), sa majesté czarienne s'engage et promet de faire rendre justice à chacun, soit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juste prétention sur des terres en Livonie, Estonie, ou dans la province d'Oesel, et la peut vérifier dûment ; de sorte qu'ils rentreront alors dans la possession de leurs biens ou terres.

XII. On restituera aussi incessamment, en

conformité de l'amnistie qui a été accordée et réglée ci-dessus dans l'article II, à ceux de Livonie, d'Estonie et de l'île d'Oesel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du roi de Suède, les biens, terres et maisons qui ont été confisqués et donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces que dans celles de Narva et Vibourg, soit qu'ils leur soient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voies, sans aucune exception et restriction; soit que les propriétaires se trouvent à présent en Suède, ou en prison, ou quelque autre part, après que chacun se sera auparavant légitimé auprès du gouvernement général, en produisant ses documens touchant son droit : mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre et après la confiscation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont souffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la possession de leurs biens ou terres seront obligés de rendre hommage à sa majesté czarienne, leur souverain d'à présent, et de se comporter au reste comme de fidèles vassaux et sujets : après qu'ils auront prêté le serment accoutumé, il leur sera permis de sortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui sont alliés et amis de l'empire de Russie, et de s'engager au service des puissances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y sont déjà en-

gagés, suivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à sa majesté czarienne, on fixe et on leur accorde le temps de trois ans après la publication de la paix, pour vendre dans ce temps-là leurs biens, terres et ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, sans en payer davantage que ce chacun doit payer en conformité des ordonnances et statuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir qu'un héritage fût dévolu suivant les droits du pays à quelqu'un, et que celui-ci n'eût pas prêté le serment de fidélité à sa majesté czarienne, il sera obligé de le faire à l'entrée de son héritage, ou de vendre ces biens dans l'espace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent sur les terres situées en Livonie, Estonie, et dans l'île d'Oesel, et qui en ont reçu des contrats légitimes, jouiront paisiblement de leurs hypothèques, jusqu'à ce qu'on leur en paie et le capital et l'intérêt; mais ces hypothécaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui sont échus pendant la guerre, et qui ne sont pas peut-être levés; mais ceux qui, dans l'un ou dans l'autre cas, ont l'administration des biens susdits, seront obligés de rendre hommage à sa majesté czarienne. Tout ceci s'entend aussi de ceux qui restent sous la domination de sa majesté czarienne, lesquels auront la même liberté de disposer des biens qu'ils ont en Suède et dans les

pays qui ont été cédés à la couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs on maintiendra aussi réciproquement les sujets des parties pacifiantes qui ont de justes prétentions dans les pays des deux puissances, soit au public ou à des personnes particulières, et on leur rendra une prompte justice, afin qu'un chacun soit ainsi mis et remis dans la possession de ce qui lui appartient de droit.

XIII. Toutes les contributions en argent cesseront dans le grand duché de Finlande, que sa majesté czarienne restitue, suivant l'article V, à sa majesté le roi et royaume de Suède, à compter depuis la date de la signature de ce traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres et les fourrages nécessaires aux troupes de sa majesté czarienne, jusqu'à ce que ledit duché soit entièrement évacué, sur le même pied que cela s'est pratiqué jusqu'ici; et l'on défendra *et inhibera*, sous des peines très-rigoureuses, d'enlever à leur délogement aucuns ministres ni paysans de la nation finlandaise malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laissera toutes les forteresses et châteaux de Finlande dans le même état où ils sont à présent; mais il sera permis à sa majesté czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays et places, tout le gros et le petit canon, leurs attirails, magasins, et autres munitions de guerre, que sa majesté czarienne

y a fait transporter, de quelque nom que ce soit. Pour cette fin et pour le transport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux et les chariots nécessaires jusqu'aux frontières. Même, si l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme stipulé, et qu'on fût obligé d'en laisser une partie en arrière, elle sera bien gardée, et remise ensuite à ceux qui sont autorisés de sa majesté czarienne, dans quelque temps qu'elle le souhaite, et on fera aussi transporter ladite partie jusqu'aux frontières. En cas que les troupes de sa majesté czarienne aient trouvé et envoyé hors du pays quelques archives et papiers touchant le grand-duché de Finlande, elle fera faire une exacte recherche, et fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera à ceux qui sont autorisés de sa majesté le roi de Suède.

XIV. Tous les prisonniers de part et d'autre, de quelque nation, condition et état qu'ils soient, seront élargis immédiatement après la ratification de ce traité de paix, sans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution suffisante pour le paiement d'icelles. On leur fournira gratis de part et d'autre les chevaux et les chariots nécessaires dans le temps fixé pour leur départ, à proportion de la distance des places où ils se trouvent actuellement, jusqu'aux frontières. Touchant les prisonniers qui ont embrassé

le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont dessein de rester dans les états de l'une ou de l'autre partie, ils auront indifféremment cette permission-là. Ceci s'entend aussi de tous ceux qui ont été enlevés de part et d'autre pendant cette guerre, lesquels pourront aussi ou rester où ils sont, ou retourner chez eux, excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embrassé la religion grecque; sa majesté czarienne le voulant ainsi : pour laquelle fin les deux parties pacifiantes feront publier et afficher des édits dans leurs états.

XV. Sa majesté le roi et la république de Pologne, comme alliés de sa majesté czarienne, sont compris expressément dans cette paix, et on leur réserve l'accès tout de même comme si le traité de paix à renouveler entre eux et la couronne de Suède eût été inséré ici de mot à mot. Pour cette fin cesseront toutes les hostilités de quelque nom qu'elles soient, partout et dans tous les royaumes, pays et domaines qui appartiennent aux deux parties pacifiantes, et qui sont situés tant dans l'empire romain que hors de l'empire romain, et il y aura une paix stable et durable entre les susdites deux couronnes. Et comme aucun ministre plénipotentiaire de la part de sa majesté et de la république de Pologne n'a assisté au congrès de paix qui s'est tenu à Neustadt, et qu'ainsi on n'a pu renouveler à la fois la paix entre sa majesté le roi de Pologne et la couronne de Suède par un

traité solennel, sa majesté le roi de Suède s'engage et promet d'envoyer au congrès de paix ses plénipotentiaires pour entamer les conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du congrès, afin de conclure, sous la médiation de sa majesté czarienne, une paix durable entre ces deux rois, à condition que rien n'y soit contenu qui puisse porter du préjudice à ce traité de paix perpétuelle fait avec sa majesté czarienne.

XVI. On règlera et on confirmera la liberté du commerce qu'il y aura par mer et par terre entre les deux puissances, leurs états, sujets et habitans, dès qu'il sera possible, par le moyen d'un traité à part sur ce sujet, à l'avantage des états de part et d'autre : mais, en attendant, il sera permis aux sujets russiens et suédois de trafiquer librement dans l'empire de Russie et dans le royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce traité de paix, en payant les droits ordinaires de toute sorte de marchandises; de sorte que les sujets de Russie et de Suède jouiront réciproquement des mêmes priviléges et prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des susdits états.

XVII. La paix étant conclue, on restituera de part et d'autre aux sujets de Russie et de Suède, non seulement les magasins qu'ils avaient avant la naissance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux puissances, mais on leur permettra aussi d'établir des magasins dans les

villes, ports et autres places qui sont sous la domination de sa majesté czarienne et du roi de Suède.

XVIII. En cas que les vaisseaux de guerre ou marchands suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens sur les côtes et rivages de Russie, les sujets de sa majesté czarienne seront obligés de leur donner toute sorte de secours et d'assistance, de sauver l'équipage et les effets, autant qu'il leur sera possible, et de rendre fidèlement ce qui a été poussé à terre, s'ils le réclament, moyennant une récompense convenable. Les sujets de sa majesté le roi de Suède en feront autant à l'égard des vaisseaux et des effets russiens qui auront le malheur d'échouer ou de périr sur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, et pour prévenir toute insolence, vol et pillage qui se commettent ordinairement à l'occasion de ces fâcheux accidens, sa majesté czarienne et le roi de Suède feront émaner une très-rigoureuse inhibition à cet égard, et feront punir arbitrairement les infracteurs.

XIX. Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naître quelque mésintelligence entre les deux parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu et résolu que si les vaisseaux de guerre suédois, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent dorénavant une des forteresses de sa majesté cza-

, ils feront la salve de leur canon, et ils d'abord resalués de celui de la forteresse ıne; *et vice versâ*, si les vaisseaux de guerre ıs, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ıds, passent dorénavant une des forteresses najesté le roi de Suède, ils feront la salve · canon, et ils seront d'abord resalués de le la forteresse suédoise. En cas que les ıux suédois et russiens se rencontrent en ı en quelque port ou autre endroit, ils se ınt les uns les autres de la salve ordinaire, nême manière que cela se pratique en pa- s entre la Suède et le Danemarck.

. On est convenu de part et d'autre de ne éfrayer les ministres des deux puissances : auparavant; leurs ministres plénipoten- et envoyés, sans ou avec caractère, devant tenir à l'avenir eux-mêmes et toute leur tant en voyage qu'à la cour, et dans la où ils ont ordre d'aller résider; mais si ıu l'autre des deux parties reçoit à temps velle de la venue d'un envoyé, elles ordon- t à leurs sujets de lui donner toute l'assis- dont il aura besoin, afin qu'il puisse conti- ıûrement sa route.

I. De la part de sa majesté le roi de Suède, nprend aussi dans ce traité de paix sa ma- e roi de la Grande-Bretagne, à la réserve iefs qu'il y a entre sa majesté czarienne et

ledit roi, dont on traitera directement, et l'on tâchera de les terminer amiablement. Il sera permis aussi à d'autres puissances, qui seront nommées par les deux parties pacifiantes dans l'espace de trois mois, d'accéder à ce traité de paix.

XXII. En cas qu'il survienne à l'avenir quelque différend entre les états et les sujets de Suède et de Russie, cela ne dérogera pas à ce traité de paix éternelle; mais il aura et tiendra sa force et son effet, et on nommera incessamment des commissaires de part et d'autre, pour examiner et vider équitablement le différend.

XXIII. On rendra aussi dès à présent tous ceux qui sont coupables de trahisons, meurtres, vols et autres crimes, et qui passent de la Suède en Russie et de la Russie en Suède, seuls, ou avec femmes et enfans, en cas que la partie lésée du pays d'où ils se sont évadés les réclame, de quelque nation qu'ils soient, et dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes et enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.

XXIV. L'échange des ratifications de cet instrument de paix se fera à Neustadt dans l'espace de trois semaines, à compter de la signature, ou plus tôt s'il est possible. En foi de tout ceci, on a dressé deux exemplaires de la même teneur de ce traité de paix, lesquels ont été confirmés par les ministres plénipotentiaires de part et d'autre,

u des pouvoirs qu'ils avaient de leurs maî-
ui les avaient signés de leurs mains pro-
:t y avaient fait apposer leurs sceaux. Fait
tadt, le 30 auguste 1721 v. st., depuis
ance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.
OTTO-REINHOLD STROEMFELD.
JACOB-DANIEL BRUCE.
HENRI-JEAN-FRÉDÉRIC OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE-LE-GRAND,

POUR LE COURONNEMENT DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE.

Nous Pierre Ier, empereur et autocrateur de toute la Russie, etc. Savoir faisons à tous les ecclésiastiques, officiers civils et militaires, et autres de la nation russienne, nos fidèles sujets : Personne n'ignore l'usage constant et perpétuel établi dans les royaumes de la chrétienté, suivant lequel les potentats font couronner leurs épouses, ainsi que cela se pratique actuellement, et l'a été diverses fois dans les temps reculés par les empereurs de la véritable croyance grecque; savoir l'empereur Basilide, qui a fait couronner son épouse Zénobie; l'empereur Justinien, son épouse Lupicine; l'empereur Héraclius, son épouse Martine; l'empereur Léon *le philosophe*, son épouse Marie, et plusieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne impériale sur la tête de leurs épouses, mais dont nous ne ferons point mention ici, à cause que cela nous menerait trop loin.

Il est aussi connu jusqu'à quel point nous avons exposé notre propre personne, et affronté les dangers les plus imminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt

[redacted]

et un ans consécutifs; laquelle nous avons terminée, par le secours de Dieu, d'une manière si honorable et si avantageuse que la Russie n'a jamais vu de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre. L'impératrice Catherine, notre très-chère épouse, nous a été d'un grand secours dans tous ces dangers, non seulement dans ladite guerre, mais encore dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagné volontairement, et nous a servi de conseil autant qu'il a été possible, nonobstant la faiblesse du sexe; particulièrement à la bataille contre les Turcs, sur la rivière du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, et celle des Turcs composée de deux cent soixante et dix mille hommes. Ce fut dans cette circonstance désespérée qu'elle signala surtout son zèle par un courage supérieur à son sexe, ainsi que cela est connu à toute l'armée et dans notre empire. A ces causes, et en vertu du pouvoir que Dieu nous a donné, nous avons résolu d'honorer notre épouse de la couronne impériale, en reconnaissance de toutes ses peines; ce qui, s'il plaît à Dieu, sera accompli cet hiver à Moscou; et nous donnons avis de cette résolution à tous nos fidèles sujets, en faveur desquels notre affection impériale est inaltérable.

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE-LE-GRAND.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage est fort antérieur au temps où des circonstances que Voltaire ne pouvait prévoir l'obligèrent de donner une Histoire de Pierre Ier, sur des mémoires envoyés, ou du moins approuvés, par la cour de Russie. On a cru devoir le conserver tel qu'il a été donné par l'auteur, sans en retrancher ce qui pourrait paraître des répétitions, soit de l'Histoire de Pierre Ier, soit de celle de Charles XII.

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE-LE-GRAND.

Pierre Ier a été surnommé le Grand parce qu'il a entrepris et fait de très-grandes choses, dont nulle ne s'était présentée à l'esprit d'aucun de ses prédécesseurs. Son peuple, avant lui, se bornait à ces premiers arts enseignés par la nécessité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils désirent si peu ce qu'ils ne connaissent pas, le génie se développe si difficilement, et s'étouffe si aisément sous les obstacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations sont demeurées grossières pendant des milliers de siècles, jusqu'à ce qu'il soit venu des hommes tels que le czar Pierre, précisément dans le temps qu'il fallait qu'ils vinssent.

Le hasard fit qu'un jeune Génevois, nommé le Fort, était à Moscou chez un ambassadeur danois, vers l'an 1695. Le czar Pierre avait alors dix-neuf ans; il vit ce Génevois, qui avait appris en peu de temps la langue russe, et qui parlait

presque toutes celles de l'Europe. Le Fort plut beaucoup au prince; il entra dans son service, et bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre qu'il y avait une autre manière de vivre et de régner que celle qui était malheureusement établie de tous les temps dans son vaste empire; et, sans ce Génevois, la Russie serait peut-être encore barbare.

Il fallait être né avec une âme bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, et pour se dépouiller des préjugés du trône et de sa patrie. Le czar sentit qu'il avait à former une nation et un empire: mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès lors le dessein de sortir de ses états, et d'aller, comme Prométhée, emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient, il y a trois siècles, aussi dépourvus d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussitôt qu'il l'aurait voulu. Il fallut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696; et ce ne fut qu'après les avoir vaincus qu'il sortit de ses états pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étaient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, et dans le village de Sardam, sous le nom de Pierre Michaeloff. On l'appelait commune-

ment maître Pierre (Peterbas.) Il se fit incrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit des vaisseaux à presque toute l'Europe. Il maniait la hache et le compas ; et quand il avait travaillé dans son atelier à la construction des vaisseaux, il étudiait la géographie, la géométrie et l'histoire. Dans les premiers temps le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple souffrait, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit fut le hollandais; il s'adonna depuis à l'allemand, qui lui parut une langue douce, et qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit aussi un peu d'anglais dans son voyage à Londres ; mais il ne sut jamais le français, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg sous l'impératrice Élisabeth, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille était haute, sa physionomie fière et majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions qui altéraient les traits de son visage. On attribuait ce vice d'organe à l'effet d'un poison qu'on disait que sa sœur Sophie lui avait donné; mais le véritable poison était le vin et l'eau-de-vie, dont il fit souvent des excès, se fiant trop à son tempérament robuste.

Il conversait également avec un artisan et avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un bar-

bare, qui ne met point de distinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était un homme qui voulait s'instruire. Il aimait les femmes autant que le roi de Suède son rival les craignait, et tout lui était également bon en amour comme à table. Il se piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les législateurs et les rois ne doivent point se mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que Pierre-le-Grand, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, et il dit même à un magistrat de Hollande, à son second voyage : « J'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même. » Il est vrai que les cruautés qu'on lui reproche étaient un usage de la cour de Moscou, comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un czar appliquer de sa main royale cent coups de nerfs de bœuf sur les épaules nues d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs services étant ivres, ou d'essayer son sabre en faisant voler la tête d'un criminel. Pierre avait fait quelques-unes de ces cérémonies de son pays; le Fort eut assez d'autorité sur lui pour l'arrêter quelquefois sur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours le Fort auprès de lui.

Son voyage en Hollande, et surtout son goût pour les arts, qui se développait, adoucirent un peu ses mœurs : car c'est le privilége de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait souvent chez un géographe, avec lequel il faisait des cartes marines. Il passait des journées entières chez le célèbre Ruysch, qui, le premier trouva l'art de faire ces belles injections qui ont perfectionné l'anatomie, et qui lui ôtent son dégoût. Ce prince se donnait lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, l'éducation qu'un artisan hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie : cette espèce d'éducation était au-dessus de celle qu'on avait jamais reçue sur le trône de Russie. Dans le même temps il envoyait de jeunes Moscovites voyager et s'instruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuses. Ses nouveaux disciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un qui, étant envoyé à Venise, ne sortit jamais de sa chambre, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir vu un autre pays que la Russie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inspirée par des prêtres moscovites, qui prétendaient que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raison que dans l'ancien Testament il avait été défendu aux habitans de la Palestine de prendre les mœurs de leurs voisins, plus riches qu'eux et plus adroits.

En 1698, il alla d'Amsterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaisseau, non pas aussi en celle de souverain, mais sous le nom d'un boyard russe, qui voyageait pour s'instruire. Il vit tout, et même il alla à la comédie anglaise, où il n'entendait rien; mais il y trouva une actrice nommée mademoiselle Groft, dont il eut les faveurs, et dont il ne fit pas la fortune.

Le roi Guillaume lui avait fait préparer une maison logeable; c'est beaucoup à Londres : les palais ne sont pas communs dans cette ville immense, où l'on ne voit guère que des maisons basses, sans cour et sans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le czar trouva sa maison encore trop belle, il alla loger dans le quartier des matelots pour être plus à portée de se perfectionner dans la marine. Il s'habillait même souvent en matelot; et il se servait de ce déguisement pour engager plusieurs gens de mer à son service.

Ce fut à Londres qu'il dessina lui-même le projet de la communication du Volga et du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, et réunir ainsi l'Océan, la mer Noire et la mer Caspienne. Des Anglais qu'il emmena avec lui le servirent mal dans ce grand dessein; et les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'opposèrent encore plus à cette vaste entreprise.

Il manqua d'argent à Londres ; des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie. C'était une grande nouveauté en ce pays, et la religion même y était intéressée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient, et le clergé regardait comme un de ses grands priviléges d'empêcher la nation russe de fumer. Le czar prit les cent mille écus, et se chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les rois font des présens à de tels voyageurs; le présent de Guillaume à Pierre fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un yacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toute espèce; et tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. Pierre, sur son yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, et de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devait rester moins de temps qu'à Londres; parce qu'à la cour du grave Léopold il y avait beaucoup plus de cérémonies à essuyer, et moins de choses à apprendre. Après avoir vu Vienne, il devait aller à Venise, et ensuite à Rome, mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile,

causée par son absence et par la permission de fumer. Les strélitz, ancienne milice des czars, pareille à celle des janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse et non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés et moines, moitié grecs, moitié russes, qui représentèrent combien Dieu était irrité qu'on prît du tabac en Moscovie, et qui mirent l'état en combustion pour cette grande querelle. Pierre, qui avait prévu ce que pourraient des moines et des strélitz, avait pris ses mesures. Il avait une armée disciplinée, et composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, et qui fumaient, sous les ordres du général Gordon, lequel entendait bien la guerre, et qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le sultan Osman, qui, voulant comme Pierre réformer ses janissaires, et n'ayant pu leur rien opposer, ne les réforma point, et fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des princes européans. Il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglais et ses Hollandais à Veronitz sur le Tanaïs, à quatre cents lieues de Moscou. Il embellit les villes, pourvut à leur sûreté, fit des grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toute espèce ; et ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Russes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciselés, des étoffes d'or et

d'argent, à Moscou : tant est puissante l'influence d'un seul homme, quand il est maître et qu'il sait vouloir !

La guerre qu'il fit à Charles XII, pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquises sur les Russes, ne l'empêcha pas, toute malheureuse qu'elle fut d'abord, de continuer ses réformes dans l'état et dans l'église : il déclara, à la fin de 1699, que l'année suivante commencerait au mois de janvier, et non au mois de septembre. Les Russes, qui pensaient que Dieu avait créé le monde en septembre, furent étonnés que leur czar fût assez puissant pour changer ce que Dieu avait fait. Cette réforme commença avec le siècle, en 1700, par un grand jubilé, que le czar indiqua lui-même. Il avait supprimé la dignité de patriarche, et il en faisait les fonctions. Il n'est pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis son patriarche aux petites maisons de Moscou. Il avait coutume, quand il voulait se réjouir en punissant, de dire à celui qu'il châtiait ainsi : Je te fais fou ; et celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fût-il le plus grand seigneur du royaume, de porter une marotte, une jaquette et des grelots, et de divertir la cour en qualité de fou de sa majesté czarienne : il ne donna point cette charge au patriarche, il se contenta de supprimer un emploi dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abusé, au point qu'ils avaient obligé les czars de marcher

devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal: cérémonie dont un homme tel que Pierre-le-Grand s'était d'abord dispensé.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de moines, et ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès son temps son pays fut de tous ceux qui ont des moines celui où il y en eut le moins: mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repoussé, par cette faiblesse naturelle qu'ont tous les religieux de vouloir augmenter leur nombre, et par cette autre faiblesse qu'ont les gouvernemens de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des lois fort sages pour les desservans des églises, et pour la réforme de leurs mœurs, quoique les siennes fussent assez déréglées: sachant très-bien que ce qui est permis à un souverain ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivaient toujours séparées des hommes: il était inouï qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il épousait: il ne faisait connaissance avec elle qu'à l'église: parmi les présens de noces était une grosse poignée de verges, que le futur envoyait à la future pour l'avertir qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale: les maris même pouvaient tuer leurs femmes impunément, et on enterrait vives lles qui usurpaient ce même droit sur leurs ris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes ; et, pour rendre les mariages moins malheureux et mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, et de présenter les prétendans aux filles avant la célébration ; en un mot, il établit et fit naître tout dans ses états, jusqu'à la société. On connaît le règlement qu'il fit lui-même pour obliger ses boyards et ses boyardes à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité russe étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie qu'on faisait boire au délinquant ; de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort ivre et peu corrigée : mais c'était beaucoup d'introduire une espèce de société chez un peuple qui n'en connaissait point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La princesse Natalie, une de ses sœurs, fit des tragédies en langue russe, qui ressemblaient assez aux pièces de Shakespeare, dans lesquelles des tyrans et des arlequins faisaient les premiers rôles : l'orchestre était composé de violons russes qu'on faisait jouer à coups de nerf de bœuf. A présent, on a dans Pétersbourg des comédiens français et des opéras italiens : la magnificence et le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur fut d'accourcir les robes et de faire raser les barbes de son peuple ; ce fut là l'objet

des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'allemande et à manier le rasoir? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs et des barbiers : les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes ; les obstinés payaient quarante sous de notre monnaie : bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent. Les femmes servirent utilement le czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons rasés : elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en société avec les hommes, et d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes et petites qui faisaient les amusemens du czar, et de la guerre terrible qui l'occupait contre Charles XII, il jeta les fondemens de l'importante ville et du port de Pétersbourg, en 1704, dans un marais où il n'y avait pas une cabane. Pierre travailla de ses mains à la première maison ; rien ne le rebuta : des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique des frontières d'Astracan, des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, et dans les fatigues et la disette qu'on essuya ; mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Véronitz, furent construits.

Pour faire tant de grands établissemens, pour

voir des flottes dans la mer Baltique, et cent nille hommes de troupes réglées, l'état ne possédait qu'environ vingt de nos millions de reenu. J'en ai vu le compte entre les mains d'un omme qui avait été ambassadeur à Pétersbourg; nais la paie des ouvriers était proportionnée à 'argent du royaume. Il faut se souvenir qu'il 'en coûta que des ognons aux rois d'Égypte our bâtir les pyramides. Je le répète, on n'a u'à vouloir; on ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui tait bien permis de satisfaire son goût en épouant sa maîtresse, et une maîtresse qui méritait l'être sa femme : il fit ce mariage publiquement n 1712. Cette célèbre Catherine, orpheline, née lans le village de Ringen en Estonie, nourrie ar charité chez un ministre luthérien nommé luk, mariée à un soldat livonien, prise par un arti deux jours après ce mariage, avait passé lu service des généraux Bauer et Sheremetof à elui de Menzikoff, garçon pâtissier, qui devint rince et le premier homme de l'empire; enfin lle fut l'épouse de Pierre-le-Grand, et ensuite mpératrice souveraine après la mort du czar, et igne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs e son mari, et sauva beaucoup plus de dos du nout, et beaucoup plus de têtes de la hache, ue n'avait fait le général le Fort. On l'aima, on a révéra. Un baron allemand, un écuyer d'un

abbé de Fulde, n'eût point épousé Catherine; mais Pierre-le-Grand ne pensait pas que le mérite eût auprès de lui besoin de trente-deux quartiers. Les souverains pensent volontiers qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, et que tout est égal devant eux. Il est bien certain que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier et un ânon dont le père portait des reliques : l'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuse, la fortune encore plus. Catherine avait eu une éducation tout aussi bonne pour le moins chez son ministre d'Estonie que toutes les boyardes de Moscou et d'Archangel, et était née avec plus de talens et une âme plus grande : elle avait réglé la maison du général Bauer et celle du prince Menzikoff, sans savoir ni lire ni écrire. Quiconque sait très-bien gouverner une grande maison peut gouverner un royaume : cela peut paraître un paradoxe; mais certainement c'est avec le même esprit d'ordre, de sagesse et de fermeté qu'on commande à cent personnes et à plusieurs milliers.

Le czarovitz Alexis, fils du czar, qui épousa, dit-on, comme lui une esclave, et qui, comme lui, quitta secrètement la Russie, n'eut pas un succès pareil dans ses deux entreprises; et il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos

le père : ce fut un des plus terribles exemples de sévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône ; mais ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'impératrice Catherine, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, et qui n'aimait rien de ce que son père aimait ; on n'accusa point Catherine d'avoir agi en marâtre cruelle : le grand crime du malheureux Alexis était d'être trop Russe, de désapprouver tout ce que son père faisait de grand et d'immortel pour la gloire de sa nation. Un jour, entendant des Moscovites qui se plaignaient des travaux insupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Pétersbourg : « Consolez-vous, dit-il, cette ville ne durera pas long-temps. » Quand il fallait suivre son père dans ces voyages de cinq à six cents lieues, que le czar entreprenait souvent, le prince feignait d'être malade ; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas : tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent sa santé et son esprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'instruire : il savait la géométrie, l'histoire, avait appris l'allemand ; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, et c'est ce que son père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princesse de Volfenbuttel, sœur de l'impératrice, femme de Charles VI, en 1711 : ce mariage fut malheureux. La princesse était souvent abandonnée pour des

débauches d'eau-de-vie, et pour Afrosine, fille finlandaise, grande, bien faite, et fort douce. On prétend que la princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort, et que le czarovitz épousa ensuite secrètement Afrosine, en 1713, lorsque l'impératrice Catherine venait de lui donner un frère dont il se serait bien passé.

Les mécontentemens entre le père et le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusque là que Pierre, dès l'an 1716, menaça le prince de le déshériter ; et le prince lui dit qu'il voulait se faire moine.

Le czar, en 1717, renouvela ses voyages, par politique et par curiosité ; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était là le temps de se déclarer ; mais, au lieu de rester en Russie et de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrètement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'empereur Charles VI, beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque temps très-incognito à Vienne ; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le czar ni personne en Russie sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes res-

pects qu'ailleurs, mais avec une galanterie qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisait présent le lendemain : il alla dîner à Petitbourg, chez M. le duc d'Antin, et la première chose qu'il vit fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnaie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, et on les lui présentait ; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots : *Pierre-le-Grand.* Le revers était une renommée, et la légende, *vires acquirit eundo ;* allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de Richelieu et la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il représente, le czar laissa paraître un de ces transports, et dit une de ces choses qui ne peuvent partir que de ceux qui sont nés pour être de grands hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statue : « Grand ministre, dit-il, que n'es-tu né de mon temps ? je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre. » Un homme qui avait moins d'enthousiasme que le czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue russe, répondit : « S'il

avait donné cette moitié, il n'aurait pas longtemps gardé l'autre. »

Le czar, après avoir ainsi parcouru la France, où tout dispose les mœurs à la douceur et à l'indulgence, retourna dans sa patrie, et y reprit sa sévérité. Il avait enfin engagé son fils à revenir de Naples à Pétersbourg : ce jeune prince fut de là conduit à Moscou devant le czar son père, qui commença par le priver de la succession au trône, et lui fit signer un acte solennel de renonciation, à la fin du mois de janvier 1718; et en considération de cet acte le père promit à son fils de lui laisser la vie.

Il n'était pas hors de vraisemblance qu'un tel acte serait un jour annulé. Le czar, pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, et se souvenant qu'il était fondateur d'un empire que son fils pouvait replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le procès de ce prince infortuné, sur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On assembla des évêques, des abbés et des professeurs, qui trouvèrent dans l'ancien Testament que ceux qui maudissent leur père et leur mère doivent être mis à mort; qu'à la vérité David avait pardonné à son fils Absalon révolté contre lui, mais que Dieu n'avait pas pardonné à Absalon. Tel fut leur avis sans rien conclure;

mais c'était en effet signer un arrêt de mort. Alexis n'avait jamais, à la vérité, maudit son père : il ne s'était point révolté comme Absalon ; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du roi : il avait voyagé sans la permission paternelle, et il avait écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquait seulement qu'il espérait qu'on se souviendrait un jour de lui en Russie. Cependant de cent vingt-quatre juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort ; et ceux qui ne savaient pas écrire firent signer les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a souvent imprimé, que le czar s'était fait traduire d'espagnol en russe le procès criminel de don Carlos, ce prince infortuné, que Philippe II, son père, avait fait mettre dans une prison, où mourut cet héritier d'une grande monarchie ; mais jamais il n'y eut de procès fait à don Carlos, et jamais on n'a su la manière, soit violente, soit naturelle, dont ce prince mourut. Pierre, le plus despotique des princes, n'avait pas besoin d'exemples. Ce qui est certain, c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt, et que le czar avait à Moscou une des plus belles apothicaireries de l'Europe. Cependant il est probable que le prince Alexis, héritier de la plus vaste monarchie du monde, condamné unanimement par les sujets de son père, qui devaient être un jour les siens, put

mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange et si funeste. Le père alla voir son fils expirant, et on dit qu'il versa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes.* Mais, malgré ses larmes, les roues furent couvertes des membres rompus des amis. Il fit couper la tête à son propre beau-frère, le comte Lapuchin, frère de sa femme Ottokesa Lapuchin, qu'il avait répudiée, et oncle du prince Alexis. Le confesseur du prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

Le reste de la vie du czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux et de ses exploits, qui semblaient effacer l'excès de ses sévérités, peut-être nécessaires. Il faisait souvent des harangues à sa cour et à son conseil. Dans une de ses harangues il leur dit qu'il avait sacrifié son fils au salut de ses états.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et du Vibourg, les états de Russie lui déférèrent le nom de *grand*, de père de la patrie et d'empereur. Ces états étaient représentés par le sénat, qui lui donna solennellement ces titres en présence du comte de Kinski, ministre de l'empereur, de M. de Campredon, envoyé de France, des ambassadeurs de Prusse et de Hollande. Peu à

peu les princes de l'Europe se sont accoutumés à donner aux souverains de Russie ce titre d'empereur ; mais cette dignité n'empêche pas que les ambassadeurs de France n'aient partout le pas sur ceux de Russie.

Les Russes doivent certainement regarder le czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'est un héros, mais doit-il l'être parmi nous ? était-il comparable pour la valeur à nos Condés, à nos Villars, et pour les connaissances, pour l'esprit, pour les mœurs, à une foule d'hommes avec qui nous vivons ? Non : mais il était roi, et roi mal élevé ; et il a fait ce que peut-être mille souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'âme qui met un homme au-dessus des préjugés, de tout ce qui l'environne et de tout ce qui l'a précédé : c'est un architecte qui a bâti en brique, et qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaisseaux sur la mer Baltique, il en eût eu deux cents dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devait avoir le genre humain qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le czar Pierre. Il y avait à parier un nombre

égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les temps la Russie, contre l'unité, que ce génie, si contraire au génie de sa nation, ne serait donné à aucun Russe ; et il y avait encore à parier environ seize millions, qui faisaient le nombre des Russes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au czar. Cependant la chose est arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaisons et de siècles avant que la nature fît naître celui qui devait inventer la charrue, et celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès ; ils se sont en moins de cinquante ans familiarisés avec tous les arts. On dirait que ces arts sont anciens chez eux. Il y a encore de vastes climats en Afrique où les hommes ont besoin d'un czar Pierre ; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.





